

Feu des quatre fers

Uell Stanley Andersen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

U.S. ANDERSEN

FEU
DES
QUATRE FERS

SÉRIE NOIRE
nrf

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

U.S. ANDERSEN

Feu des quatre fers

(HARD AND FAST)

*Traduit de l'américain par
H. Robillot et J. Hérisson*

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris la Russie.

© *Librairie Gallimard, 1957.*

Chapitre premier

Lefty m'a tuyauté sur ce canasson qui est engagé dans la quatrième à Santa Anita. Tout le monde sait que les chevaux font leurs confidences à Lefty. Du coup, quand Lefty me rencarde, j'y vais de mon maximum ; dans le cas présent, il s'agit de deux dollars. Toujours est-il que je suis assis à mon bureau, avec les feuilles de courses devant moi, en train d'étudier les cotes de la journée quand le téléphone se met à sonner. C'est une gonzesse, avec une voix sucrée de ravageuse qui dégouline de l'appareil comme du miel. Elle demande :

— M. Steve Lawson ?

— Soi-même.

— Vous êtes détective privé ?

— On le dit.

— J'aimerais vous voir pour affaires.

— Rien de plus facile, je lui réponds. Je suis dans mon bureau de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Je n'en sors que pour aller me taper un jus ou m'occuper de ma clientèle qui, depuis un bout de temps, se réduit à zéro.

— En toute franchise, monsieur Lawson, je ne vous connais pas, mais j'ai besoin de vous pour résoudre un problème délicat, un problème concernant ma vie conjugale. Vous me suivez ?

— Je vous précède, madame, et de loin.

Je me précède aussi moi-même. Depuis deux ans que j'ai ouvert boutique dans ce trou à rats crasseux de Spring Street, je me suis strictement cantonné dans des petits boulots minables pour des miteux du secteur. La voix de cette souris déclenche en moi des visions de somptueuses demeures dans les quartiers chics, de bagnoles noires de dix mètres de long et de gros biffetons à gogo.

— Écoutez, je dis, je suis détective privé et, comme tel, habitué à m'occuper un peu de tout. Je me charge – à condition que ça ne tombe pas sous le coup de la loi – de n'importe quelle besogne moyennant finances. Je me flatte d'ailleurs de savoir m'occuper de mes intérêts aussi bien que mes clients. Si vous passiez chez moi, qu'on discute de tout ça ?

Elle observe une pause et reprend :

— Monsieur Lawson, je crois que vous pourriez bien être l'homme de la situation. Mais je ne peux pas venir à votre bureau.

J'aime autant ça. Le réduit poussiéreux qui me sert de P.C. ne serait guère digne de cette voix si suave.

— Parfait, dis-je. Fixez vous-même le lieu et l'heure.

— Entendu. Ce soir à huit heures. Pouvez-vous venir à la plage de Malibu ?

— À la rigueur, je réponds. Mais je vous préviens que je n'aime pas la natation. Où exactement ?

— 207, Cordova Drive, tout près de la grand-route. C'est mon pavillon d'été.

En fouillant rapidement dans ma mémoire, je retrouve les coordonnées de cette adresse qui évoque pour moi un ensemble de villas à cinquante mille dollars l'unité. Ça me botte.

— C'est d'accord, dis-je. Qui dois-je demander ?

— M^{me} Wertzer.

Un déclic. Elle a raccroché.

Je reste un moment, le récepteur à la main, à ruminer sur ce nom de Wertzer. Je finis par le situer, mais c'est trop beau pour être vrai. J'appuie sur le bouton de l'appareil, attends la tonalité et forme un numéro.

Une mignonne me répond au bout du fil.

— Archives municipales, annonce-t-elle.

— Ici Cronin, des services techniques. Passez-moi quelqu'un qui puisse me trouver un abonné dans l'annuaire de la ville.

— Un instant, monsieur.

Un cliquetis, suivi d'un silence. Je tire le premier tiroir de mon bureau tout éraflé et en sors une bouteille entamée d'Old Crow, puis je la considère d'un œil perplexe. Je ne bois jamais que du bon whisky. Quand je suis sans un, je préfère me mettre au régime demi-sec. La ligne se remet à grésiller.

— M. Richardson à l'appareil, déclare un quelconque sous-fifre.

— Richardson, je fais, ici Cronin, des services techniques. J'ai besoin d'un petit renseignement. Ma secrétaire a égaré l'annuaire du bureau, alors ayez donc la gentillesse de me donner le nom de la personne à qui appartient le 207 Cordova Drive, à Malibu Beach.

— Certainement, monsieur Cronin. Une petite minute.

Richardson est un gars qui veut arriver. Je fais sauter le bouchon de mon Old Crow, me tape une bonne lampée et allume une sèche, tout en imaginant le craquement des billets de vingt dollars flambant neufs. Ça fait une paye que je n'en ai pas vu la couleur. C'est peut-être pour cette fois, qui sait...

— Monsieur Cronin ? dit Richardson.

— J'écoute.

— Cette propriété est la résidence d'été de William Wertzer.

En plein dans le mille ! Steve Lawson pourra bouffer ce soir. Richardson est tout prêt à m'en dire plus, mais je sais le reste.

— Ça ira comme ça, dis-je. Merci, Richardson. Vous êtes vraiment

complaisant. J'en toucherai un mot au maire...

Richardson se confond en remerciements. Je laisse retomber le récepteur.

Ça se pourrait... ça se pourrait bien. William Wertzer est le type qui fait perdre la tête à tout Los Angeles. À part ses activités diverses – et il faut avouer qu'il a maintes cordes à son arc – il est essentiellement marchand de voitures d'occasion. Ce détail, *personne* ne l'ignore. Il faudrait être aveugle, sourd et muet pour ne pas le savoir. À la radio, à la télé, à grand renfort de sirènes, de carillons, et de trompettes, on braille sur tous les tons : « William Wertzer paie des fortunes les voitures qu'il achète et il les revend pour une bouchée de pain. » Son nom s'inscrit dans le ciel en lettres de fumée. Il s'étale sur d'énormes panneaux publicitaires. Les supporters des équipes universitaires le scandent aux matches de football. Ce nom vous poursuit partout. Et ce Wertzer est riche à millions. De temps en temps, on voit sa photo dans les canards locaux : soit dans sa loge, sur les champs de courses où les chevaux de son écurie sont engagés, soit sur son yacht entouré du tout Hollywood et d'une floppée de souris pas farouches. C'est un petit gros de cinquante piges, au cheveu rare, doué d'un large sourire, et d'une monumentale indifférence à l'égard de la monnaie émise par l'Oncle Sam.

Je jette un coup d'œil circulaire sur mon bureau, pièce unique, fenêtre crasseuse donnant sur les toits de bâtisses également crasseuses. Je détaille un calendrier de l'année dernière où des modèles exhibent généreusement leurs cuisses, deux fauteuils, un classeur vide que j'ai reçu dans le temps en guise d'honoraires, un téléphone sur un bureau où trône, seule, la sempiternelle bouteille de whisky, un bloc-notes, un crayon et une pile de vieilles gazettes hippiques. À propos, c'est le moment. Je forme le numéro de mon book.

— Jimmy, je lui dis, mets-moi deux dollars sur « Coup de Veine » gagnant dans la quatrième à Santa Anita.

*

Vers deux heures et demie, je pars au volant de ma Chevrolet en direction de Vermont Street, le grand marché de la voiture d'occasion. Sur un bon kilomètre les stands d'exposition et de vente se succèdent, agrémentés de bannières flottant au vent, de haut-parleurs qui hurlent et d'hectares de bagnoles étincelantes. Un agent de publicité qui devait tenir une cuite maison a baptisé ça : « Le kilomètre des voitures miracle ». C'est un gag publicitaire à la Barnum où les pigeons sont rapidement délestés de leur fric.

Le stand de William Wertzer se trouve juste au coin de la

Cinquième Rue et de Vermont Street. Au centre du parc se dresse une sorte de mirador d'où un guetteur repère les pigeons. Tout autour vadrouillent les vendeurs qui travaillent par équipes. Je traverse la rue à pied et vais jeter un coup d'œil sur le bâtiment en retrait abritant les bureaux. Une Cadillac noire est garée devant, avec un chauffeur en uniforme qui en grille une, appuyé contre une aile de la voiture.

Je conclus qu'il s'agit de la tire de Wertzer et retourne m'installer dans ma Chevrolet, avec l'idée de lui filer le train une heure ou deux.

J'ai vu juste. Quelques minutes plus tard, Wertzer sort et grimpe dans la Cad avec deux autres gars. La voiture décarre en souplesse du terre-plein et fonce en direction sud dans Vermont Street. Je suis le mouvement dans ma vieille guimbarde.

À Wilshire, nous tournons à l'ouest et gardons nos distances sur quelques kilomètres. Près de La Brea, la Cad vire dans un parc de stationnement. Je repère une place libre dans la file des voitures le long du trottoir et vais y caser ma Chevrolet.

Wertzer et les deux types sortent du parking et gagnent le coin de la rue. Je leur emboîte le pas. Le feu de circulation au rouge les arrête. Le temps qu'il passe au vert, je les ai rejoints. Nous traversons la chaussée et pénétrons ensemble dans un immeuble. L'ascenseur est en bas et nous grimpons dedans. Personne ne pipe.

— Sixième, dit l'un des acolytes de Wertzer.

Je l'examine rapidement ainsi que son compagnon. Des truands. Des hommes de main.

Nous débarquons au sixième. Je les laisse s'engager dans le couloir et vais me balader du côté opposé. Dès qu'ils ont tourné le coin, je reviens sur la pointe des pieds. Je risque alors un œil, juste à temps pour voir le dernier du trio franchir le seuil d'une porte. Je continue d'un pas dégagé. La plaque sur le panneau indique *Entreprises Lawrence Benoit*.

Une floppée de gens savent qui est Benoit. Ceux qui le connaissent bien vous diront qu'en fait d'entreprises il s'intéresse essentiellement aux tripots clandestins, aux officines de books et à toutes les combines louches en général. Il n'y a rien de surprenant à voir Wertzer entrer en passant chez Benoit, mais ça me paraît un peu anormal qu'il soit flanqué de gardes du corps.

Juste au moment où je vais repartir, une voix s'élève derrière moi, douce et unie.

— Tu cherches quelqu'un ? demande-t-elle.

Je me détourne. Dans un renforcement du couloir en face de moi s'ouvre un passage qui mène aux toilettes, messieurs d'un côté, dames de l'autre. À l'entrée s'encadre l'une des terreurs de Wertzer. Ses yeux noirs me détaillent. Il arbore un petit sourire glacial.

— Pas quelqu'un, je réplique, mais quelque chose : les pissotières.

— Eh ben ! tu l'as trouvé, dit-il.

— Merci, je réponds.

Et je le repousse pour passer. Il ne bouge pas. Je le bouscule un peu plus fort. Je l'entends qui me suit dans les gogues. Tout en m'essuyant les mains, je lui jette un coup d'œil dans la glace. Il m'observe. Je fais volte-face.

— Je t'ai vu dans Vermont Street, dit-il.

— Pas possible ? je réponds.

Et je me dirige vers la sortie. Il me barre le chemin.

— Drôle de coïncidence de te retrouver ici, dit-il.

— Et après ?

— J'aime pas les coïncidences, il reprend.

— Et moi s'aime pas les gars qu'aiment pas les coïncidences.

Le menton agressif, il avance d'un pas.

— À quoi tu joues, mon pote ?

— À un petit jeu qui consiste à m'occuper de mes oignons.

— C'est pas mon avis.

— Écoute, mon gros, je lui dis, tout ça, c'est bien gentil, mais moi je suis pressé. Alors si tu veux bien te déranger que je les agite...

— Parfait. Ça arrangera tout le monde, il rétorque. Et tâche de nous éviter de nouvelles coïncidences.

Il entrouvre son veston pour me montrer la crosse d'un flingue. Nous échangeons un regard sans aménité. Il s'efface. Je sors. Nous arpentons le couloir côte à côte. J'appelle l'ascenseur que nous attendons tous les deux et, toujours rivés l'un à l'autre, tels deux frères siamois, nous prenons place dans la cabine qui nous ramène au rez-de-chaussée.

Ce gonze est vraiment plein de sollicitude. Il sort avec moi de l'immeuble et m'accompagne à ma voiture, de l'autre côté de la rue. Il m'ouvre la portière, me fait monter et la referme en disant :

— Au plaisir !

Puis il reste planté là, à me regarder démarrer.

Je file dans Wilshire Street et passe trois ou quatre coins de rues. Dès qu'une bonne alignée de voitures me sépare de mon petit pote, je prends à droite et reviens en arrière. Je laisse ma tire dans une rue latérale et saute dans un taxi. En passant devant le parking je constate que la Cad de Wertzer s'y trouve toujours. Nous nous garons un peu plus loin dans la rue.

Je suis brûlé, c'est un fait. Ce pauvre Lawson doit se rouiller. Pas même une heure de filature et j'ai déjà le miron ton sur le paletot ! Toujours est-il que ça m'intrigue de le voir flanqué de ces deux terreurs. Je vais traîner par là encore un peu. Je n'ai rien d'autre à faire, sans compter que mon petit copain au pétard me tape sur les nerfs.

— D'ici peu, j'explique au chauffeur, une Cadillac va sortir du parking. Je vous demanderais de la suivre à quatre bagnoles de distance ou deux cents mètres environ. Tâchez de ne pas la lâcher.

— Bien, m'sieur, dit le chauffeur, un jeunot avec des épaules de déménageur.

Ce n'est pas que j'attende des merveilles de l'échange Chevrolet contre taxi. Mais puisqu'ils m'ont repéré, je n'ai pas grand-chose à perdre. Le chauffeur me confie son point de vue sur les chances des Rams dans le championnat national de football.

— À vous voir, vous devriez faire partie de l'équipe, je lui dis.

Il sourit.

Quelques minutes plus tard, j'aperçois Wertzer qui pénètre dans le parking. Il est seul. Ça devient intéressant. Je me demande ce qui retient ailleurs les deux malabars. Un instant plus tard, la Cadillac débouche du parc de stationnement. J'alerte le chauffeur :

— La voilà ! Allez, hop ! en route !

La Cad tourne au nord sur La Brea et nous suivons le mouvement.

Il n'est pas loin de cinq heures, la nuit tombe, la circulation est intense et nous sommes obligés de la pister d'assez près. Nous roulons jusqu'au Sunset Boulevard et virons à l'ouest. Deux rues après le Ciro's, la Cadillac prend la direction de la montagne.

— Maintenant mollo, dis-je au chauffeur. Restez assez loin pour qu'il ne se méfie pas.

La Cad tourne à angle droit et pendant une minute nous la perdons de vue. Finalement nous la retrouvons garée dans l'allée d'une de ces maisons tout en vitres et en saillies. Nous continuons sans nous arrêter et je distingue au passage le numéro lumineux : le 311. Au coin de la rue suivante, je m'aperçois que nous nous retrouvons dans Fairview Street.

— Stoppez ici, dis-je au chauffeur.

Je descends et reviens sur mes pas jusqu'à la plus proche maison. C'est le 321. Je monte le perron et appuie sur la sonnette. Une charmante petite vieille en bleu m'ouvre la porte.

— Excusez-moi, madame, dis-je. Je suis bien chez M. North ?

— Non, jeune homme, pas du tout, dit la vieille dame. Je m'appelle Turner et je suis propriétaire de cette maison.

— Ça, par exemple, c'est bizarre, je réplique. On m'a chargé de laisser un message pour M. North et voilà l'adresse qu'on m'a indiquée : 321 Fairview.

— Je regrette, jeune homme, dit la vieille dame, mais il n'y a pas de M. North ici. On a dû vous donner une adresse inexacte.

— C'est bien possible, dis-je. Peut-être est-ce la maison voisine. À moins que ce ne soit le 311.

— Mon Dieu non, dit la vieille dame avec un sourire. C'est là

qu'habite Miss Shadow... Inez Shadow, la vedette de cinéma.

Toc. Le voilà, le troisième côté de mon triangle !

— Alors j'ai dû faire erreur, dis-je en la gratifiant de mon sourire le plus étincelant. En tout cas, je vous remercie beaucoup, madame.

— Mais je vous en prie, jeune homme, fait-elle. Il n'y a pas de quoi.

En regagnant la rue, je l'aperçois. Ce coupé bleu rangé le long du trottoir n'était pas là deux minutes plus tôt. Je n'ai besoin de personne pour savoir qui se trouve dedans.

Je débouche sur le trottoir quand la portière du coupé s'ouvre et mon petit pote au feu en descend. La terreur n° 2 sort de l'autre côté. Le numéro 1 s'ajuste un coup-de-poing américain aux jointures tandis que son acolyte empoigne une matraque d'une main sûre.

J'aime pas courir. Ça me fatigue et ça me donne la sensation que je vais manquer un spectacle intéressant. Donc, j'attends.

Le numéro 1 m'attrape par le coude en me disant :

— Salut !

Je lui assène une droite courte dans les gencives et je sens ses quenottes céder sous le coup. Il s'écroule, mais un choc violent m'atteint à la tempe et me paralyse. Tout en m'effondrant, j'entrevois, au-dessus de moi, la silhouette embrumée du numéro 2 qui brandit son gourdin.

Je me précipite dans ses jambes et il me dégringole dessus. La matraque s'abat de nouveau sur mon épaule, mais je tiens le numéro 2 en position idoine et, d'une détente, lui expédie mon genou dans le bas-ventre. Il se recroqueville et commence à beugler. Le numéro 1 s'est remis debout et, tout titubant, cherche à extirper son flingue. Il n'a pas le temps de le sortir. Mon chauffeur lui fonce dessus et le plaque au sol en beauté. D'une secousse, je relève le numéro 1 et lui colle une droite éclair en plein blair. Il s'écroule en pissant le sang comme un goret égorgé. Je crois que je l'ai suffisamment marqué pour le reconnaître de loin la prochaine fois.

La petite vieille en bleu du 321 a ouvert sa porte ; elle se met à hurler d'une voix étonnamment forte. Il est temps de vider les lieux. J'empoigne mon chauffeur par le bras.

— Allez, dis-je, caltons.

Sur les cent mètres qui nous séparent du taxi, nous réalisons un temps olympique. Le chauffeur saute au volant et nous démarrons en trombe. Nous traversons Sunset Boulevard et dévalons pleins gaz vers Santa Monica Boulevard. Je gueule :

— À partir d'ici, je vais continuer à pinces ! (Le chauffeur bloque ses freins ; je lui refile un pourboire.) Je regrette de ne pas faire mieux, mon gars, mais je suis fauché. Merci.

— Pas de quoi, dit-il. Vous l'avez vraiment sonné.

— Et vous, vous devriez proposer vos services à l'équipe des Rams. Il se marre et débraye.

Je me dis qu'il vaut mieux ne pas traîner dans la rue. C'est plus prudent. Je fonce au restaurant Barney. Je m'installe au bar sur un tabouret et commande un bourbon avec un sandwich au rosbif. Il est à peu près six heures, ce qui m'en laisse donc encore deux avant mon rendez-vous avec M^{me} Wertzer à Malibu Beach.

Au lavabo, je fais disparaître de mon mieux les traces de la bagarre. Ma nuque commence à s'ankyloser et le moral s'en ressent nettement. J'ai vingt dollars en poche, un compte en banque à sec et ma soi-disant grosse affaire ne m'a rapporté jusqu'ici que des emmerdements. Mais après avoir absorbé le bourbon et le sandwich, je sens la forme revenir. Je commande un autre bourbon et essaie de faire le point.

Pour l'instant, je sais que Wertzer rend visite à Benoit escorté de gardes du corps, qu'il n'aime pas être filé et qu'il est au moins en assez bons termes avec une actrice nommée Inez Shadow.

En somme, je risque de ne pas être plus avancé pour autant.

M^{me} Wertzer veut peut-être me demander de la mettre en rapport avec un avorteur de confiance, ou d'essayer de voir jusqu'à quel point Wertzer et elle ne seraient pas cousins ou encore de lui établir un projet de budget pour voir combien de gigolos elle pourrait entretenir.

Le barman m'appelle un taxi. Dès qu'il est arrivé, je règle mon addition et sors. J'indique au chauffeur l'itinéraire à suivre pour retourner à ma Chevrolet.

— Vous ne seriez pas un fana de l'équipe des Rams ? je lui demande.

— Des clous, réplique-t-il. Moi, je suis un fana du pognon, c'est tout.

Chapitre II

Je règle la course du taxi devant le parking, récupère ma Chevrolet et mets le cap sur Sunset Boulevard d'où je file, à l'ouest, vers l'autoroute du littoral. Il est sept heures et demie passées et il fait nuit noire.

Cordova Road se greffe sur l'autoroute à Malibu Beach pour s'élever en lacets au flanc de la corniche. De loin en loin s'échelonnent les pavillons d'été des économiquement forts qui peuvent s'offrir toute l'année le luxe d'une résidence secondaire pour le plaisir de se saouler à mort, avec le bleu du Pacifique comme toile de fond. Il m'apparaît alors que le 207 est situé à mi-chemin du sommet.

C'est une maison de style pseudo-espagnol, de dimensions moyennes, campée au-dessus d'un garage double et précédée d'un vaste patio. Un escalier interminable mène du patio à une véranda où doit vraisemblablement donner la porte d'entrée. Par derrière, se dresse la falaise qu'escaladent les lacets de Cordova Road.

Un roadster Lincoln est rangé dans le patio. J'en conclus donc que M^{me} Wertzer ne m'a pas posé de lapin. Ma montre indique huit heures pile. Je me gare et me hisse au sommet de l'escalier.

En atteignant la terrasse, je souffle un peu. La véranda n'est pas éclairée et, seule, une faible lumière filtre à travers l'immense baie vitrée, drapée de lourds rideaux. Pas de sonnette, mais la porte, en son milieu, s'orne d'un heurtoir à l'ancienne mode.

Je le laisse retomber deux ou trois fois et l'écho qui résonne à l'intérieur me donne l'impression qu'il n'y a personne. Je répète l'opération. L'écho seul me répond. Pour une souris qui m'a fixé un rendez-vous d'affaires, M^{me} Wertzer n'a guère le sens de l'hospitalité. Je me prépare à cogner une fois de plus quand la véranda s'illumine, puis la porte s'ouvre, encadrant une fille dotée d'un châssis ravissant dans une robe haute couture. Malheureusement, son visage détonne dans l'ensemble. Non que ses traits en eux-mêmes laissent à désirer, mais elle est beaucoup trop pâle et ses yeux sont dilatés par la terreur.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

Elle se cramponne au montant de la porte comme si elle tenait à peine debout. Elle a même l'air sur le point de tourner de l'œil.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? je m'enquiers.

— Qui êtes-vous ? répète-t-elle, en s'égosillant cette fois.

— Je m'appelle Lawson, dis-je. J'ai rendez-vous avec M^{me} Wertzer.

— Ah ! Dieu merci ! s'écrie-t-elle. Entrez... Vite !

Je pénètre dans le hall et elle boucle la porte derrière moi. Quand elle a fini de jouer avec la serrure, elle se retourne.

— Je suis Ann Wertzer, explique-t-elle. Mon mari est dans la bibliothèque... Mort. Je crois qu'il s'est suicidé.

Là, je m'arrête net et je l'examine avec soin. Elle a les jetons, pas d'erreur. Ou alors, elle a un sacré talent de comédienne. Quelques questions se mettent à jouer à la marelle dans mes méninges, entre autres : « Est-ce que j'ai, oui ou non, abandonné la filature de Wertzer, il y a deux heures au plus ? Comment se fait-il que je tombe sur un macchabée à mon rendez-vous ? Est-ce un coup monté ou une coïncidence ? Et si c'est un coup monté, dans quel guêpier suis-je venu me fourrer ? »

— Alors ? dit-elle.

— Alors, dis-je en écho, allons jeter un coup d'œil.

Elle me précède dans un couloir où donnent, de part et d'autre, une série de portes et ouvre la deuxième à gauche. La pièce est une bibliothèque ou un studio aux murs tapissés de bouquins, avec des sièges massifs et capitonnés, des tentures, un bar, des tapis de haute laine et le corps de William Wertzer affalé dans un fauteuil écossais, les bras pendants, les yeux fixés sur la lampe, un petit trou bleuâtre au front. La moitié de son occiput a été pulvérisée par le projectile. Une espèce de bouillie grisâtre striée de rouge a dégouliné le long du dossier. Le sang n'est pas encore caillé.

— Beau travail, dis-je. Mais je doute qu'on vous décore pour ça.

— Vous vous croyez drôle ? réplique-t-elle soudain, beaucoup plus calme.

Je constate maintenant que j'ai affaire à une souris tout ce qu'il y a de futée et qui ne sera pas facile à manier. En face de Wertzer est disposé un autre fauteuil écossais. Sur une table basse, à proximité, deux mégots traînent dans un cendrier. Ils sont maculés de rouge à lèvres et je les fais disparaître dans ma poche, après avoir rapidement vérifié la nuance du rouge dont se sert Ann Wertzer. Même teinte, à un poil près. Par terre, sous la main droite de Wertzer, j'aperçois un automatique. Je m'accroupis pour l'examiner. C'est un Colt 38. Je le cueille avec mon mouchoir et éjecte le chargeur. Il y manque une balle et l'odeur de poudre est assez prononcée pour donner à penser que l'arme vient d'être utilisée. Je la replace où je l'ai ramassée.

Je me retourne alors vers Ann. Elle n'a pas bougé depuis notre arrivée dans la pièce et se tient toujours près de la porte.

— Entrez donc et installez-vous, dis-je. On va tailler une bavette.

Elle s'assied dans un fauteuil, le dos tourné à Wertzer. Je sors un paquet de sèches et le lui tends. Elle prend une cigarette. J'en extirpe une pour moi et lui donne du feu. Je souffle un nuage de fumée que je considère fixement. Puis je désigne Wertzer du menton.

— Si c'était lui, le « problème concernant votre vie conjugale », dis-je, ce problème est manifestement résolu.

— Je vous ai appelé simplement parce que je voulais vous demander de le suivre, répond-elle. J'avais besoin de preuves pour divorcer.

— Cette solution est plus expéditive.

Elle me lance un regard dur.

— Puisque M. Wertz est mort et qu'il n'y a plus personne à suivre, je peux me passer de vos services.

— Ça, c'est un rude coup pour moi, dis-je. L'idée vous est pas venue que les flics allaient vous soupçonner ?

— De quoi ?

— Du meurtre.

— Ne faites pas l'imbécile. Il s'est tué lui-même.

— Vous croyez ça, je rétorque. N'empêche que je vous conseille de prévoir un solide alibi. Ça ne vous intéresse pas de savoir pourquoi ?

Son regard s'était fait attentif.

— Pourquoi ? demande-t-elle.

— Alors commencez par répondre à certaines questions. Ce pétard, là, par terre, à qui est-ce ?

— C'est... c'était celui de mon mari.

— Depuis combien de temps étiez-vous ici ?

— Cinq minutes. Peut-être dix. Je suis arrivée juste avant vous.

— Et à ce moment-là, avez-vous par hasard remarqué des voitures ou des passants aux environs ?

— Non.

— Vous avez garé votre voiture dans le patio et tout de suite monté l'escalier ?

— Oui.

— Avez-vous sonné à la porte ?

— Évidemment non. Voyant de la lumière dans la maison, j'ai tourné la poignée de la porte. Elle n'était pas fermée à clé. De toute façon, j'avais une clé sur moi.

— Êtes-vous sûre que c'était allumé à l'intérieur ?

— Absolument.

— Avez-vous entendu ou remarqué quoi que ce soit d'anormal en entrant ?

— Rien, sinon que tout était silencieux et que la lumière venait de la bibliothèque.

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Mais... j'ai été droit à la bibliothèque et je l'ai vu tout de suite.

— Vous n'avez rien touché ?

— Rien.

— Vous n'avez pas donné de coup de téléphone ?

— Non.

— Et qu'est-ce que vous avez fabriqué, pendant les quatre ou cinq minutes suivantes ?

— Pardon ?

— Je répète : les quatre ou cinq minutes suivantes, ma mignonne. Vous venez de me dire que vous étiez là depuis cinq ou dix minutes. Le peu que vous venez de m'expliquer n'a pas pu vous en prendre plus de deux. Ne me racontez pas, surtout, que pendant tout ce temps-là, vous êtes restée plantée là, à contempler le cadavre.

— Je... Mais... j'étais affolée. J'ai entendu votre voiture s'arrêter et je ne savais pas quoi faire. J'étais là, dans le hall, quand vous avez frappé. Je me demandais s'il fallait ouvrir ou non...

— Vous avez dû souffrir avant de vous décider, d'autant plus que vous aviez rendez-vous avec moi.

— À votre avis, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux prévenir la police, ou le coroner, ou quelqu'un comme ça ?

— Pourquoi la police ?

— Est-ce que ce n'est pas elle qui enquête toujours en cas de mort violente ?

— Et comment !

Je me lève et me mets à arpenter la pièce. Dans un coin se trouve un petit secrétaire, antiquaille quelconque, sur laquelle trône un bouquet de roses. Ces roses sont d'une parfaite fraîcheur.

— Vous avez du personnel ici ? je m'enquiers en farfouillant dans les tiroirs du meuble.

— Non, dit-elle. Une femme de ménage vient mettre la maison en ordre pour les week-ends.

Du tiroir du bas, je sors un mouchoir de femme. Dans un coin sont brodées les initiales A.W. Il est maculé de taches brunâtres. Je le flaire. Il sent le parfum, mais l'odeur d'huile à machine est aisément reconnaissable.

— Vous êtes dans un fichu pétrin, ma belle, dis-je.

Elle écrase sa cigarette dans le cendrier d'un geste plutôt fébrile. Je m'approche et ramasse le mégot. Il est tout à fait assorti aux deux autres qui se trouvent déjà dans ma poche.

— Voici comment un flic un peu fouinard verrait l'affaire, dis-je. Vous avez décidé de liquider votre mari. Peut-être que vous voulez son fric ; peut-être que vous êtes dans tous vos états parce qu'il batifole avec une autre souris ; peut-être que c'est vous qui folichonnez avec un autre gars... (Elle encaisse mon laïus sans broncher.) Toujours est-il qu'à la suite d'une grosse bagarre, vous décidez de lui régler son compte et ensuite vous m'appellez. N'importe quel autre privé un peu demeuré aurait fait l'affaire... Je suis votre alibi n° 1. Vous convenez d'une heure avec moi et ensuite vous

annoncez à Wertzer que vous voulez le voir à tout prix. Vous lui fauchez son pétard et le décor est en place.

» Il arrive en avance au rendez-vous avec un bouquet de roses et veut se rabibocher. Il faut que vous l'amenez ici en temps voulu, et maintenant il ne voit pas pourquoi vous rouleriez chacun dans votre voiture. Vous vous chargez donc de le conduire. Pendant le trajet, vous prenez du retard et quand vous vous amenez ici, il ne vous reste plus que quelques minutes avant mon entrée en scène. Il insiste pour mettre les fleurs dans un vase. Finalement, vous le faites asseoir dans le fauteuil et vous lui envoyez le potage. Là-dessus, vous vous interrogez sur les mesures à prendre, vous m'entendez arriver ; vous êtes prise de panique, vous sortez un mouchoir de votre sac et vous essuyez le pétard. Puis vous le serrez entre ses doigts et le laissez tomber. Vous fourrez votre mouchoir dans le secrétaire parce que vous êtes trop sens dessus dessous pour réfléchir et vous oubliez même deux mégots marqués de votre rouge à lèvres dans le cendrier... Et vous venez accueillir à la porte le pigeon de service.

Je fais une pose et allume une nouvelle sèche. Ann Wertzer est redevenue toute blême. L'angoisse se lit de nouveau dans ses yeux. Je conclus :

— En somme, vous avez peut-être besoin d'aide.

— Peut-être, fait-elle, mais de quel genre ?

— D'abord, il vous faut quelqu'un pour vous fournir un alibi valable. Il vous faut également quelqu'un pour brouiller les cartes et détourner de vous les soupçons des flics. Enfin, si vous n'avez pas tué Wertzer, il vous faut quelqu'un pour dénicher l'assassin, car je vous fous mon billet qu'il ne s'est pas suicidé.

— Qu'est-ce qui vous rend si catégorique ?

— Regardez-moi ce trou qu'il a dans le crâne, au-dessus de l'œil gauche. Et pas la moindre trace de poudre ! À moins d'avoir un bras de trois mètres de long et d'être homme-caoutchouc par-dessus le marché, il lui était impossible de se seringuer comme ça.

Elle se renverse dans son fauteuil, décroise les jambes et les recroise dans l'autre sens. Sur ses mollets, les nylons ne manquent pas de charme. Je m'oublie un instant dans leur contemplation.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle d'un ton pensif.

Je détache mon regard de ses jambes le temps qu'il faut pour m'apercevoir qu'elle va peut-être accepter mes offres de service.

— Croyez-vous pouvoir m'aider ? demande-t-elle.

— Si nous nous mettons d'accord, oui, je réponds.

— Sur quoi ? questionne-t-elle.

— Disons deux mille dollars de provision et attendons la suite des événements. Je vous réclamerai sans doute un supplément plus tard.

Elle se lève de son fauteuil et se met à arpenter la pièce. Cette

souris est vraiment bien roulée. Tandis qu'elle va et vient, elle a de ces appas qui exécutent en mesure des figures de rock and roll suggestives. Elle s'arrête.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes régulier ? demande-t-elle. Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas essayer de me faire chanter ?

— Rien, je réponds. À vrai dire, je ne suis pas bien fixé moi-même. Pour être franc, vous m'avez l'air du genre plutôt coriace. Si ce n'est pas vous qui avez fait le coup, vous en êtes capable à mon avis. Mettons que je vous accorde le bénéfice du doute et me voilà prêt à vous épauler.

— Je voudrais être certaine que vous n'allez pas me doubler.

— Impossible. Si je découvre, en toute certitude, que c'est vous qui avez appuyé sur la détente, je vous dénoncerai probablement. Mais dans ce cas, j'aurai plutôt mauvaise mine, car pour vous tirer de ce pétrin, je suis obligé de tripatouiller les indices et de me lancer jusqu'à la gauche dans les faux témoignages.

— Comment ça ? demande-t-elle.

— D'abord, je dois faire disparaître vos mégots, balancer les roses et escamoter votre mouchoir.

— Je n'ai fumé aucune cigarette ici avant votre arrivée, réplique-t-elle. Je ne suis pour rien dans la présence de ce bouquet et je n'ai pas la moindre idée de la façon dont mon mouchoir est venu échouer dans ce tiroir.

— Alors il s'agit, soit d'une coïncidence, soit d'une mise en scène, à moins encore que vous ne mentiez, mais, de toute façon, il ne faut surtout pas que les flics tombent là-dessus. Ensuite, je vais raconter aux flics en question que nous sommes arrivés ici ensemble au rendez-vous que vous m'aviez donné pour me charger de filer votre mari. J'expliquerai également que nous avons trouvé les choses telles quelles, moins ces légers détails que je viens d'énumérer. Vous n'en serez pas complètement dédouanée pour autant aux yeux de la police, mais vous pouvez espérer un certain répit.

Elle se rassied dans son fauteuil et recommence à croiser et décroiser les jambes. Ce numéro me fascine.

— Très bien, dit-elle. Marché conclu. Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?

— Nous parlons finances.

— Vous vous imaginez que je me balade avec deux mille dollars sur moi ?

— Pourquoi pas, si vous les avez ?

— En tout cas, je ne les ai pas sur moi.

— Enfin, je vous fais confiance, dis-je en souriant.

Elle me rend mon sourire. Je ne vois pas encore très bien qui de

nous deux est en train de refaire l'autre. Je vais au téléphone et demande les renseignements.

— Passez-moi le commissariat central, dis-je. (Je tombe sur le sergent de service.) Je vous appelle pour vous signaler un suicide, je lui explique. Il s'agit de William Wertzer, 207 Cordova Drive, à Malibu Beach.

— Ce serait pas le fameux Wertzer, le marchand de voitures d'occasion ? demanda le flic.

Ce que c'est que la publicité !

— Si, lui-même, dis-je.

— Qui êtes-vous ? reprend-il.

— Steve Lawson. Je serai sur les lieux pour recevoir vos bonshommes.

Je raccroche et vais retrouver Ann Wertzer. Puis je lui tends son mouchoir.

— Planquez ça en lieu sûr, dis-je. Je vais faire disparaître les roses et les mégots.

Elle se lève et vient me frôler.

— Si vous devez travailler pour moi, dit-elle, autant nous habituer à nos prénoms... Steve...

Son contact est bien agréable et je ne verrais pas d'objection à la serrer de près, mais l'heure et le lieu se prêtent mal à la bagatelle ; aussi je lui conseille de vaquer à ses affaires comme une bonne petite et de se débarrasser de son tire-jus. Je gagne la salle de bains contiguë à la bibliothèque et y balance les roses et les mégots dans la cuvette des waters. Puis j'examine la pièce. Comme par hasard, dans la corbeille, sous le lavabo, traîne une serviette en papier à démaquiller, toute barbouillée du rouge à lèvres d'Ann. Je commence à me demander si je ne me suis pas un peu trop avancé... Je me débarrasse également du chiffon de papier et me mets à faire un petit tour dans la maison pour me rendre compte de la topographie des lieux. La maison est divisée en deux par un couloir central. À droite en tournant le dos à la façade, se succèdent une vaste cuisine, la bibliothèque, une chambre à coucher puis une chambre de bonne qui demeure inoccupée. À gauche, je note un grand salon-salle à manger et deux chambres à coucher. Il y a une salle de bains, à droite, entre la bibliothèque et la chambre à coucher, et une autre, à gauche, entre les deux autres chambres. Toute la décoration intérieure est en érable tacheté, avec du mobilier chinois moderne en bambou et rotin. Une casbah qui se pose un peu là pour un pavillon d'été !

J'entends Ann qui s'affaire dans la cuisine et vais l'y rejoindre. Elle fait couler de l'eau sur les cubes de glace pour les décoller du plateau du réfrigérateur.

— J'ai pensé que ça vous dirait peut-être de boire un verre,

annonce-t-elle.

J'ai pourtant pas mal roulé ma bosse, mais pour le flegme et le sang-froid, cette pépée m'en bouche une surface. Avec son cher défunt à peine refroidi dans la pièce à côté, elle a l'air de préparer une petite partouze maison.

— Comment donc ! je réponds. Ça ne se refuse jamais.

— Je n'ai que du bourbon à vous proposer.

— C'est bien le seul liquide buvable, non ?

Elle se verse deux doigts de gnôle, m'en sers trois, un peu de glace, un soupçon de flotte, puis elle me fend mon verre.

— À notre association ! dit-elle.

Ses yeux m'observent au-dessus de son verre. J'ai l'impression qu'ils recèlent un lourd secret, comme si nous savions peut-être tous les deux quelque chose dont nous nous sommes gardés de parler. Dans le lointain, j'entends un ululement de sirène. D'ici peu nous aurons les flics sur le râble.

J'aime bien me remplir les poches sans me fouler, c'est entendu, mais me brancher sur un chantage ou faire équipe avec des assassins, très peu pour moi. J'ai peut-être forcé la dose en évaluant à deux mille dollars ce que j'appelle mes honoraires, mais c'est quelquefois le seul moyen de décrocher un boulot. À vrai dire, je ne crois pas qu'elle ait fait le coup. Je ne vois foutre pas l'avantage qu'elle pourrait avoir eu à me convoquer juste à temps pour que je la trouve sur les lieux du crime. Si Wertzer s'est amené par hasard ou s'est trouvé déjà sur place à l'arrivée de sa femme et qu'elle l'ait poivré après une séance d'engueulade, elle pourrait difficilement afficher un tel flegme.

Une évidence s'impose. Cette Ann Wertzer est une souris bigrement astucieuse ; pas du tout le genre à monter un suicide bidon pour laisser traîner ensuite dans tous les coins des indices qui la désignent à coup sûr comme coupable. Non. L'assassin, quel qu'il soit, voulait coller son crime sur le dos d'Ann, si j'ose dire. Voilà pourquoi je me suis laissé aller à réclamer la forte somme ; pourquoi j'ai détruit les preuves compromettantes et pourquoi je vais servir aux flics dans un instant un énorme bobard. Si je me goure, je suis complice d'un meurtre. Mais deux mille dollars, c'est deux mille dollars.

— Mettons notre histoire au point, dis-je.

Elle est adossée à l'évier et sa robe noire lui moule agréablement les formes.

— D'accord, Steve, répond-elle. Je vous écoute.

— Nous avons rendez-vous ici et sommes arrivés en même temps. Nous sommes entrés ensemble et avons découvert les choses telles qu'elles sont maintenant. Pour le reste, la vérité suffira.

Elle opine du bonnet et fait observer :

— Ce n'est pas que ça me déplaît de vous avoir comme allié, mais

si vous êtes tellement sûr de mon innocence, pourquoi la police ne tirerait-elle pas les mêmes conclusions ?

— Les flics sont payés pour inculper les gens, je réplique. Ils ne sont pas très méticuleux parce qu'ils sont mal payés. Ma spécialité à moi, c'est d'empêcher mes clients d'être fourrés en taule. Mais moi je suis très méticuleux quand je suis bien payé.

— Admettons que je l'aie tué, suggère-t-elle. Vous serez dans le bain autant que moi.

— Exact, dis-je.

Elle abaisse son verre et se met à faire tourner dedans deux glaçons comme des icebergs.

— Et dans ce cas, enchaîne-t-elle, vous vous trouvez en cheville avec une meurtrière.

Chapitre III

Quand nous entendons les flics rappliquer, nous sortons sous la véranda à leur rencontre. Il y en a une pleine bagnole, plus le fourgon mortuaire. En les voyant grimper les marches, tous mastocs et pétant le feu, je sens ma belle confiance s'effriter.

Le type qui mène le peloton a l'air sorti tout droit d'un placard publicitaire pour magazine illustré. En complet marron d'un tissu premier choix, cravate assortie, chemise blanche, feutre souple, il donne l'impression, non pas d'un poulet, mais d'un acteur. En réalité, Los Angeles n'a jamais connu de flic aussi astucieux et ce n'est pas le genre à se laisser faire des entourloupettes. Je le connais vaguement. Il s'appelle Johnny Madison et ne fréquente que les gens bien.

Il s'arrête au sommet des marches et son équipe s'immobilise derrière lui. Il nous dévisage tour à tour, Ann et moi.

— Bonjour, Lawson, dit-il. Où est la victime ?

— Troisième porte à droite dans le couloir, je précise.

Nous pénétrons tous en file dans la maison, Ann et moi fermant la marche. Johnny Madison n'est pas bavard. Ses bonshommes sont entraînés comme des phoques savants et, en moins de deux, ils se collent au boulot en faisant le minimum de commentaires. Un photographe prend des clichés dans toute la baraque. Un type se penche sur Wertzer et lui fait les poches ; un second répand partout de la poudre pour déceler les empreintes digitales ; quelques autres se dispersent pour se rendre compte de la disposition des lieux.

Tandis que l'opération suit son cours, les reporters débarquent. On les entend rouspéter à grands cris, à la porte de la bibliothèque, parce que c'est bientôt l'heure limite de tombée des éditions du matin. Ann et moi attendons la suite des événements. Elle affiche un parfait sang-froid, mais moi je commence à transpirer. Je préfère ne pas penser à mon explication imminente avec Madison.

Des renseignements filtrent sans cesse dans la pièce et nous nous arrangeons pour ne pas en perdre une miette. Wertzer trimbalait un gros magot sur lui et ses papiers semblent au complet. Des empreintes ont été relevées sur le pétard. Sept ou huit au total ont été recueillies dans l'ensemble de la baraque. Un flic s'amène et annonce que nos bagnoles, à Ann et moi, sont les seules à stationner devant la maison, exception faite de celles appartenant aux derniers arrivés. Il paraît qu'un escalier conduit de l'arrière-cour à la route au-dessus de la maison. Là-haut, rien à signaler. Madison enregistre ces différents

tuyaux et quitte la bibliothèque. Je suppose qu'il veut inspecter la maison et j'entends à travers la porte les reporters qui le bombardent de questions. Ann et moi nous installons dans des fauteuils et allumons une cigarette. Je me garde de manifester la moindre curiosité. Avec Madison, il faut y aller piano. Je ne le connais que pour l'avoir rencontré de loin en loin au violon, quand je m'efforçais de régler les difficultés avec lesquelles certains poivrots de mes clients se trouvaient aux prises.

Bien entendu, lui, de son côté, est renseigné à mon sujet ; ça fait partie en effet de son boulot de tenir à l'œil les détectives privés. Il m'a étiqueté comme le dernier des sous-fifres dans la profession et l'air dont il m'a toisé démontre, sans l'ombre d'un doute, qu'il se demande ce que je peux bien foutre dans ce milieu de rupins. Madison n'a jamais fait partie de la piétaille. Après une brillante carrière d'attorney, il a été nommé directement à la Brigade Criminelle. Il figure régulièrement en bonne place dans les canards et il possède l'art et la manière de ne jamais se mouiller. D'après certains bruits, il serait prochainement gratifié d'un haut poste dans les milieux politiques. Je me suis laissé dire qu'il n'avait jamais commis la moindre erreur. Et je suis tout disposé à le croire.

Quand il réapparaît dans la pièce, l'adjoint du coroner vient lui remettre un rapport. Il en ressortirait que le décès de Wertzer aurait été causé par le pruneau qu'il a reçu dans le front. Le projectile semble avoir été tiré par le 38 ramassé près du cadavre et la mort a dû être instantanée. Par ailleurs, elle remonte à deux heures au plus et se situe vraisemblablement entre sept heures trente et huit heures. Aucun signe de lutte n'a été relevé et Wertzer ne porte que des traces légères de poudre au visage, indiquant que le coup a été tiré à une distance d'environ trois mètres, peut-être du fond de la pièce, c'est-à-dire par un tireur relativement exercé. Je remarque une lueur satisfaite dans le regard de Madison. Il s'agit bien d'un assassinat et ça le fait bicher comme un pou.

On jette un drap sur le corps de Wertzer et on l'emmène dans le fourgon mortuaire. Les techniciens de l'équipe remettent de l'ordre dans la baraque et, les uns après les autres, vident les lieux.

Madison s'approche d'Ann et de moi, la gueule enfarinée.

— Lawson, fait-il, présentez-moi donc.

— Avec plaisir. Je vous présente la veuve du jour, l'ex-légitime du défunt.

Madison opine du bonnet.

— Toutes mes condoléances, madame Wertzer.

— Merci, dit Ann.

— Si ça ne vous fait rien, Lawson, reprend Madison, allez donc fumer une cigarette dans le couloir pendant que je bavarde avec

M^{me} Wertzer.

— À votre service, je réplique en me décollant de mon siège.

Je me dirige vers la porte. Madison déploie tout son savoir-vivre d'homme du monde. En pure perte, d'ailleurs.

— Et, dites-moi, Lawson, lance-t-il derrière moi, ne vous éloignez pas.

— Je vais faire du sur-place, je réponds.

Manifestement, il veut nous entendre exposer l'affaire chacun de notre côté pour vérifier la concordance des deux versions. Je me sens parcouru d'un petit frisson en songeant comme ce serait facile pour Ann de cracher le morceau. Du coup, je me retrouverais, aussi sec, *sans licence* et sans fric, en train de me rafraîchir les arpiens sur la paille humide...

Dehors, ça grouille de peuple et les reporters me tombent sur le poil. Je connais deux d'entre eux. Pool, du *Times* et Barton de l'*Examiner*. En moins de deux, ils m'agrafent dans un coin.

— Lawson, s'exclame Pool, qu'est-ce que tu fous ici ? T'es venu resquiller un verre ?

— Tout juste, je rétorque.

— Allez, petit, intervient Barton, déboutonne-toi. Qu'est-ce qui se trafique ?

— Accouche ! beugle avec ensemble le reste de la bande.

— Il paraîtrait qu'un membre de la famille a cassé sa pipe, dis-je.

— Tu parles ! fait Pool. Le grand Wertzer soi-même ! Allez, raconte, mon mignon, pour qu'on puisse signer de beaux papiers. On l'a buté, pas vrai ?

— Grands dieux, non ! je réponds. Figure-toi qu'il a glissé sur une savonnette antidérapante et qu'il a avalé son bonnet de bain. Il est mort étouffé, je crois.

— Écoute, fiston, reprend Pool, sois pas vache et on te casera dans l'histoire. C'est nous qui pondons les papiers, je te rappelle.

— Je ne suis qu'un innocent badaud, dans tout ça, dis-je.

— Badaud, peut-être, rectifie Pool, mais innocent, jamais. Je parie dix contre un que c'est toi qui l'as assaisonné par vengeance, parce que tu n'as jamais pu récupérer un rond sur aucun de ses canassons.

— Un motif tout ce qu'il y a de noble, je fais observer.

— Tiens, prends une sèche, enchaîne Barton, et mets-toi à table.

— Donne toujours la cigarette, dis-je.

Barton m'en refile une. Pool me tend l'allumette. Deux énormes flics font le poireau à proximité, en s'efforçant de prendre l'air détaché.

— Lawson, attaque Barton, il nous faut une histoire qui se tienne avant la tombée des éditions du matin. Maintenant, souviens-toi qu'on peut être gentils pour toi ou t'arranger salement. Refile-nous le topo...

Rien que les grandes lignes, ça suffira.

— Les gars, dis-je, quand Son Éminence Johnny Madison aura décidé de vous affranchir, bande de chacals, il sera toujours temps. Moi, je ne sais rien, je vous l'ai déjà dit. Je passais dans le coin par hasard. Mais, sauf erreur, le roi de la bagnole d'occase est mort. Vive le roi !

— Comment il est mort ? s'enquiert Pool. Qui se trouvait là ? Quand est-ce arrivé ?

— Écoutez, dis-je, tout en continuant à les faire droguer, j'ai promis à Madison de ne pas l'ouvrir, mais puisque vous êtes tous des bons copains et que je peux compter sur vous pour ne pas me trahir, je dirai ceci...

J'observe une pause.

— Eh ben ! dis-le, cabotin ! s'écrit Pool.

— Il a récolté un trou dans le crâne.

— Un trou dans le crâne ! exulte Pool. Ça c'est du gâteau ! Et qui lui a fait ça ?

— Je comptais le garder pour moi, dis-je, mais entre nous, les gars, je crois que c'est son directeur de publicité. Pour un nouveau slogan radiophonique, vous saisissez ? « Wertzer ne vend plus ses tacots, il en fait cadeau maintenant qu'il a un trou dans le ciboulot. » Pas mal, hein ?

— Formidable, dit Barton. Alors, tu nous bourres pas le mou ? Il a reçu un pruneau ?

— Apparemment, oui.

— Il s'agit d'un meurtre ou quoi ? demande Pool.

— Quel vilain mot ! dis-je. C'est peut-être un suicide.

— Mon œil ! réplique Pool. Tu vois Wertzer se faisant sauter le caisson ?...

— Tout homme tue ce qu'il aime le plus au monde, profère à l'arrière-plan un blanc-bec frais émoulu de l'université.

— Ça ne peut être qu'un meurtre, affirme Barton. Je mets les bouts en vitesse.

Une ruée générale vers les téléphones se déclenche et je me retrouve tout seul avec les deux poulets. Un grand calme s'établit. J'écrase mon mégot sur le plancher.

— Quelle belle nuit ! je dis à la cantonade.

Pas même le moindre écho !

*

Comment Wertzer est-il venu à la villa ? C'est ce qui me travaille. Quand je l'ai quitté devant la maison de Fairview Street, il se faisait trimballer en Cadillac par son chauffeur. Maintenant la bagnole en

question a disparu. Si Wertzer s'est amené ici avec la Cad et qu'il l'a renvoyée avec ses deux terreurs, c'est que, de toute évidence, il ne prévoyait aucun ennui. C'était d'ailleurs normal s'il comptait rencontrer Ann et repartir ensuite dans sa voiture. Peut-être pensait-il passer la nuit avec elle dans la villa. Peut-être est-il arrivé avec elle. Mais je dois éliminer Ann de la liste des suspects si je veux faire endosser le crime par un autre.

Admettons que Wertzer débarque à la villa dans la voiture de l'assassin, puis que ce dernier le descende et se débîne. Admettons que Wertzer avait rendez-vous avec Inez Shadow, qu'elle l'ait transbahuté jusqu'ici dans sa bagnole et qu'à la suite d'une querelle d'amoureux, elle l'ait rectifié. C'est possible et même probable. De la part d'Inez, l'irrégulière dans le ménage, ce serait normal d'essayer de mouiller la femme légitime de Wertzer. L'assassin savait-il qu'Ann et moi avions rancart ? Ma présence ici ne pouvait guère favoriser ses projets. Non, réflexion faite, le meurtrier n'était pas au courant de ce détail ; c'est peut-être même l'élément imprévu qui permettra de l'épingler. Mais comment ? Le facteur temps ? Le macchabée risque d'avoir été découvert trop tôt et, du coup, l'alibi del'intéressé va se trouver pulvérisé. Mais, pour l'instant, je suis obligé d'admettre que ma cliente est le suspect numéro un. À part elle, je ne vois qu'Inez Shadow sur les rangs. Ça se présente plutôt mal. Et je me sentirai nettement mieux quand j'aurai palpé mes deux mille dollars. La porte de la bibliothèque s'ouvre et Ann apparaît dans le couloir. Elle conserve toujours son attitude arrogante, mais je vois qu'elle paraît soucieuse. Dans ses yeux, je lis qu'elle a respecté les termes de notre contrat.

— M. Madison aimerait vous voir, Steve, dit-elle.

— D'accord. Est-ce qu'il a recours au passage à tabac ?

— Il a été très aimable, répond-elle, et plein de délicatesse.

Madison se prélassait dans un fauteuil club à l'autre bout de la pièce, en train de fumer. De la main, il me désigne un siège. Je m'assieds et constate que nous sommes installés tous les deux face au fauteuil où Wertzer a écopé. Personne ne s'est donné grand mal pour faire disparaître les traces de sang. Je m'imagine que cette mise en scène a été conçue par Madison à l'intention des assassins éventuels.

— Lawson, dit-il, expliquez-moi en quel honneur vous vous êtes trouvé ici avec Ann Wertzer et comment vous avez découvert le cadavre. Commencez par le commencement.

— J'ai reçu un coup de fil de M^{me} Wertzer ce matin. Elle m'a dit qu'elle voulait me consulter à propos d'une affaire touchant à sa vie conjugale. Nous avons convenu d'un rendez-vous ici à huit heures ce soir. Et nous sommes tombés recta sur le macchabée.

— Où avez-vous retrouvé M^{me} Wertzer ?

— Dehors, devant la maison.

— Je suppose que vous n'êtes pas arrivés tous les deux exactement au même instant. Qui était ici le premier ?

Je saisis la technique de Madison pour détecter les points faibles. Le problème, pour moi, c'est de savoir ce qu'Ann lui a raconté, mais j'imagine qu'elle s'est tenue le plus près possible de la vérité.

— Eh bien ! dis-je, M^{me} Wertzer a dû arriver ici juste quelques secondes avant moi.

— L'avez-vous vue s'engager dans l'entrée et se garer ?

— Non.

— Alors sur quoi basez-vous votre certitude ?

— Elle venait de descendre de sa voiture et se dirigeait vers l'escalier quand je l'ai encadrée dans mes phares. Elle s'est arrêtée pour m'attendre.

— Quel genre de voiture conduisait-elle ?

— Une Lincoln décapotable, si je ne me trompe.

Madison contemple les volutes de fumée de sa cigarette.

— Curieux, dit-il. M^{me} Wertzer s'est montrée très vague quant à la marque de votre voiture.

Je riposte :

— C'est d'ailleurs une voiture plutôt vague, en soi...

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit de particulier chez M^{me} Wertzer au premier abord ? demande Madison.

— Oui.

Madison hausse les sourcils.

— Quoi donc, au juste ?

— Elle m'a fait l'effet d'être la plus chouette souris que j'aie rencontrée depuis belle lurette.

— Je vois.

Madison ne relève pas mon allusion « réservée aux messieurs seuls ».

— D'après son comportement, enchaîne-t-il, semblait-elle dans un état de tension nerveuse anormale ?

— Pas spécialement, dis-je. C'est une souris qui ne manque pas de sang-froid.

— Dites-moi ce qui s'est passé, à partir du moment où vous vous êtes rencontrés.

— Eh bien ! dis-je, je me suis présenté, nous avons échangé quelques gracieusetés et nous avons grimpé l'escalier menant à la maison. En montant, j'ai vu la lumière allumée et elle m'en a fait la remarque. Une fois dans la bicoque, nous avons constaté que l'éclairage venait de la bibliothèque ; nous y sommes entrés et nous avons trouvé le cadavre.

— S'est-elle servie d'une clé pour ouvrir la porte ou non ? demande Madison.

— Ça m'a échappé, je réponds. Ne sachant pas qu'un macchabée nous attendait à l'intérieur, je concentrais toute mon attention sur le châssis de M^{me} Wertzer et je me mettais en quatre pour être plus sûr de démarrer dans les meilleurs termes avec elle.

— Ça me paraît bizarre, objecte-t-il, qu'après avoir remarqué cette lumière insolite, vous ne vous souveniez pas si la porte était bouclée ou non.

— C'est bien possible, dis-je, mais je n'y peux rien.

Madison rumine un instant cette réponse et change son fusil d'épaule.

— Avez-vous par hasard remarqué l'heure, quand vous avez trouvé le cadavre ?

— Non, dis-je, mais il devait être huit heures.

— Vous avez alerté le commissariat assez longtemps après, fait-il observer. Pourquoi ce délai ?

— Nous avons bavardé, je rétorque.

— Vous avez également bu un verre. J'imagine que le moment vous paraissait bien choisi pour ce genre de réjouissances ?

— Pour moi, oui. Pour elle, non.

— Et pourquoi pour vous ?

— Je venais de dégoter une cliente... Et pleine aux as par-dessus le marché.

— Je vois. (Il réfléchit.) M^{me} Wertzer vous a engagé au sujet du problème dont elle vous a parlé au téléphone ?

— Pas exactement. Le problème en question s'est résolu de lui-même.

— Comment ça ?

— Elle m'avait appelé pour me charger de filer son mari. Apparemment, il y avait une autre femme dans le circuit. Wertzer, une fois refroidi, ne risquait plus guère de se déplacer. Donc, l'affaire était réglée.

— Par conséquent, reprend Madison, elle avait un autre problème à vous confier ?

— Exact, dis-je.

— Et quel est cet autre problème ?

— Empêcher les flics de lui coller le meurtre sur le dos.

Madison écrase son mégot dans le cendrier. Puis il se renverse en arrière et ferme les yeux.

— Vous croyez que c'est un meurtre ? demande-t-il.

— Ça va de soi.

— Pourquoi ?

— Ce type ne pouvait pas se coller un pruneau dans le front sans qu'il y reste des traces de poudre. L'arme a été ramassée à côté de lui, d'accord ; mais le coup a été tiré à trois mètres minimum. Vous voyez

une autre explication ?

— Nous avons relevé les empreintes de Wertzer sur l'automatique, avance Madison sans conviction.

— Ne me racontez pas que vous croyez au suicide.

— Est-ce qu'on sait ? dit-il.

Il semble sincère et je suis légèrement surpris.

— Mais, bon sang ! fais-je, le premier gosse venu verrait que c'est un meurtre. Sans compter que ce serait tout à fait dans vos cordes. Cette affaire-là pourrait vous faire une jolie publicité.

Madison, sans répondre, me lance un coup d'œil mauvais. Puis il déclare :

— Vous n'avez pas affaire à de vulgaires tartempions ici. Ce milieu n'a guère de rapport avec les péquenots dont vous avez l'habitude.

— Le décor est différent, dis-je, mais les personnages sont les mêmes.

Il ne se déride pas.

— Vous allez certainement foncer avec la délicatesse d'un éléphant dans un magasin de porcelaine ; pour ça, je compte sur vous !

— La délicatesse, c'est votre rayon, dis-je. Moi, qu'est-ce que j'ai à perdre ?

— Votre licence, il riposte. Et le droit de résider à Los Angeles.

Il n'a pas l'air de plaisanter.

— Et alors ? je demande.

— Et alors, reprend-il, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous gagniez honnêtement votre bifteck, et M^{me} Wertzer est parfaitement libre d'engager un enquêteur privé, quoique je persiste à ne pas comprendre pourquoi elle vous a choisi. Mais si je m'aperçois que vous avez gardé certains tuyaux pour vous ou trafiqué des indices, non seulement vous vous retrouverez sans licence, mais je ferai de mon mieux pour vous faire coller une peine de prison. Est-ce bien clair ?

— Comme un ciel sans nuage, dis-je, en soutenant son regard sans broncher.

— Maintenant, ajoute-t-il, je devrais embarquer M^{me} Wertzer, mais, en toute franchise, avec votre histoire, vous l'avez disculpée provisoirement. Elle est donc libre, mais ne devra pas s'éloigner de la ville. Quant à vous, Lawson, je ne peux pas logiquement vous considérer comme suspect, mais je vous prierai de rester à notre disposition, comme témoin essentiel.

— Je ne bougerai pas, dis-je.

Il se lève, gagne la porte, appelle à l'extérieur, et un flic en civil fait son entrée dans la pièce.

Tandis qu'ils s'absorbent tous les deux dans une conversation à mi-voix, je me faufile hors de la pièce.

Dans le couloir, il ne reste plus que le second flic de faction. Je lui

demande :

— Où est M^{me} Wertzer ?

— Dans le salon, dit-il, avec quelqu'un.

Je reviens, par le couloir, du côté de la porte d'entrée et je pénètre dans le living-room.

Pelotonnée sur un sofa, en face d'une vaste cheminée, ma ravissante cliente semble boire, avec des airs penchés, les paroles d'un zigoto tiré à quatre épingles, à la chevelure noire ondulée.

En me voyant, elle se lève et sourit.

— Steve, fait-elle, entrez donc et venez vous asseoir.

Je tire un fauteuil devant le sofa. Avant que je m'installe, Ann procède aux formalités d'usage.

— Je vous présente mon avoué, Joel Whitmore. Joel, voici Steve Lawson, détective privé.

Whitmore est plutôt d'un petit format, mais il affecte des manières de grand seigneur. Il se lève à son tour et m'en tend cinq avec un geste étudié.

— Très heureux de vous connaître, dit-il.

— Moi de même, je réponds. Qu'est-ce qui vous amène en ces lieux tragiques à une heure aussi avancée ?

— Joel a téléphoné par hasard, intervient Ann. Il voulait parler à William. Dès que je l'ai mis au courant, il a tenu à venir immédiatement.

Je me tourne vers Whitmore.

— Vous avez téléphoné par hasard... comme ça ? dis-je. Et par quel hasard, au juste ?

Il hausse les épaules.

— J'ai essayé d'obtenir la maison d'Encino. Wertzer n'y était pas. Alors j'ai appelé ici. Ann m'a répondu.

Il utilise le nom de famille pour Wertzer et le prénom pour sa femme ; je note ce détail au passage et je fais observer à l'homme de loi :

— Vous n'avez vraiment pas perdu de temps pour arriver !

— Il se trouve que je dînais dans le quartier.

Je lance un coup d'œil à Ann et lui demande :

— Vous lui avez raconté l'histoire ?

— Oui, dit-elle. Exactement comme je l'ai expliquée à M. Madison.

J'ai subitement l'impression que mes chances de palper les deux mille dollars ont augmenté. Je demande :

— Qu'est-ce que vous en pensez, Whitmore ?

— C'est terrible, dit-il. Je gérais la plupart des affaires de M. Wertzer. C'est une perte considérable.

Je me demande s'il parle des affaires ou de Wertzer.

— À votre avis, je reprends, quelle est la position de M^{me} Wertzer

sur le plan juridique ?

— Je suis certain que tous les papiers de M. Wertzner sont en ordre, affirme-t-il.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parlais de la position de M^{me} Wertzner en tant que soupçonnée du meurtre.

— Du meurtre ! s'exclame Whitmore.

Il semble suffoqué. Je lui donne trois secondes pour digérer la nouvelle et je continue :

— Parfaitement. Madison a conclu à l'assassinat et j'ai comme une idée qu'Ann figure en tête de sa liste de suspects.

— C'est ridicule, déclare Whitmore.

— M^{me} Wertzner ne vous a pas dit qu'elle m'a engagé ?

— Si, naturellement, répond-il, mais j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de la protection de ses intérêts financiers.

— Erreur, dis-je. Je suis chargé de lui éviter une inculpation de meurtre.

Du regard, il interroge Ann qui acquiesce ; puis il se tourne vers moi, l'air attentif.

— Ça vous paraît toujours aussi ridicule ? je lui demande.

— Certainement, déclare-t-il, mais sur un ton sensiblement moins convaincu.

— J'espère que vous avez raison, dis-je, parce que, dans le cas contraire, je me retrouverai sur le pavé sans licence dès qu'Ann aura respiré l'air embaumé de la chambre à gaz de San Quentin.

Ann accuse le coup et son regard se durcit, mais Whitmore, lui, reste impassible. Il observe Ann du coin de l'œil.

J'entends les pas pesants des flics qui résonnent dans le hall. Madison passe la tête à la porte.

— Je peux entrer ? demande-t-il.

— Je vous en prie, dit Ann.

Nous nous levons avec ensemble. Ann présente Whitmore à Madison. Ils échangent une poignée de main à se décrocher les articulations.

— Je suis très heureux de voir votre avoué ici, madame Wertzner, déclare Madison. J'ai deux ou trois petites choses à vous dire, et je préfère qu'il soit au courant. En premier lieu, il s'avère que votre mari a été assassiné.

Comme effet de surprise, c'est zéro. Madison me regarde.

— Je vois que M. Lawson vous a déjà fait part de nos conclusions, ajoute-t-il. Je tiens également à vous signaler que dans un cas semblable, toutes les personnes mêlées à l'affaire font figure de suspects. Je peux vous garantir que les désagréments résultant de cet état de choses seront réduits au minimum, mais je dois vous prier de ne pas quitter la ville jusqu'à la conclusion de l'enquête et de vous

tenir prête à être interrogée à tout moment. Puis-je compter sur vous ?

— Certainement, dit Ann. Je ne demande qu'à vous aider dans la mesure de mes moyens.

— Parfait, reprend Madison en souriant. Maintenant, il est temps que je file. Je laisse un de mes hommes posté devant la maison. Pensez-vous rester ici ?

— Non, répond Ann. Je vais rentrer chez moi, à Encino, en voiture. Vous pourrez me joindre là-bas.

Madison lui demande son numéro de téléphone qu'elle lui donne. Puis il fait un petit signe de tête.

— Bonsoir. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, Whitmore. À un de ces jours, Lawson !

Sur ces entrefaites, il s'éclipse sans bruit. Whitmore s'étire et nous annonce qu'il est fatigué. Il explique à Ann qu'il est tout à son service et qu'elle n'a qu'à l'appeler. Après m'avoir indiqué comment le contacter, il vide alors les lieux.

L'atmosphère devient tout de suite plus intime, mais ma petite copine est un peu pâle des genoux ; visiblement ses nerfs ont été mis à rude épreuve.

— Ne parlons plus de l'affaire maintenant, Steve, dit-elle.

— Parlons de mes honoraires, je réplique.

— Il vous faut vraiment cet argent ce soir ?

— Ce soir, oui.

— Alors, vous allez être obligé de m'accompagner à Encino. Je vous ferai un chèque.

— D'accord, dis-je. Allons-y.

Nous sortons et elle ferme la porte à clé. Un immense flic est planté dans l'ombre de la véranda, en train de fumer.

— Bonne nuit, fait-il.

— C'est le cas de le dire ! je lui réponds.

Tout en descendant les marches, nous regardons l'océan. Une lune énorme se balade au-dessus d'une jonchée de nuages dont les ombres s'étirent à la surface de l'eau.

J'ai pris le bras d'Ann et je savoure son contact. Quand nous atteignons le bas de l'escalier, elle s'arrête.

— Il va falloir prendre les deux voitures, fait-elle. Vous n'aurez qu'à me suivre.

— J'aimerais mieux monter à côté de vous, dis-je.

— Vous vous méfiez de moi ?

— Pas du tout. (Je lui souris et, du menton, lui désigne le clair de lune sur l'océan.) Je me demandais simplement si ce n'est pas vous qui vous méfiez de moi.

Cette réplique paraît à son goût.

— On se retrouvera là-bas, dit-elle.

Elle grimpe dans sa Lincoln et démarre.

Chapitre IV

Je la suis jusqu'au bas de la colline dans ma Chevrolet. Nous rejoignons la grand-route et mettons les gaz. Au bout de quelques minutes, nous tournons à l'est, par la route de Topanga Canyon, et amorçons la montée en lacets qui mène à Woodland Hills. Je me tiens à environ vingt-cinq mètres de ses feux arrière, en proie à mes réflexions.

Les événements se sont quelque peu précipités pour le petit père Steve. Ça risque peut-être de chauffer pour ma pomme, mais d'un autre côté, ça sent la bonne oseille à plein nez. Je récapitule. D'abord, je décroche le boulot en or, bien que j'appartienne à la catégorie des gagne-petit. Ensuite je me fais bousculer parce que je suis trop curieux. Enfin, je trouve ma cliente chez elle avec son mari assassiné ; tous les indices la désignent comme meurtrière et le crime est camouflé en suicide...

Un type normal appellerait les flics et leur livrerait la cliente en question, mais moi je ferais des folies pour le fric. J'estime qu'Ann Wertzer est une innocente victime alors qu'elle affiche le plus parfait sang-froid et garde l'œil sec devant son mari dont la cervelle dégouline sur le tapis. Décidément, Wertzer n'est pas le seul à avoir le cerveau fêlé. Qui aurait pu faire le coup, à part Ann ? Personne. Du moins personne que je connaisse. Bref, qu'est-ce que j'ai pour moi ? Une vague intuition étayée par une solide fringale de pognon, c'est à peu près tout... sans parler de ce petit dieu païen qui fait cracher les riches, arrose les pauvres et favorise les types qui essayent d'améliorer leur ordinaire sans se fouler.

Ann attaque les virages avec sa Lincoln comme si elle faisait valser un avion à réaction entre des pylônes. Cette souris est gonflée, avec un tempérament de joueur toujours prêt à tenter sa chance. Exactement le genre à commettre un meurtre, mais bien trop futée, à mon avis, pour exécuter un boulot aussi bâclé.

Dans Woodland Hills, nous prenons Ventura Boulevard et mettons le cap sur Encino. Il est maintenant près d'une heure et demie et la circulation est pratiquement nulle. Sur la chaussée rectiligne, Ann met toute la gomme. Je fais des prodiges pour ne pas rester à la traîne. Le moulin de ma Chevrolet proteste bruyamment lorsque le compteur grimpe à cent quinze, mais quelques minutes plus tard, Ann ralentit et tourne à angle droit. Nous passons entre deux piliers de briques coupant une haie touffue et pénétrons dans la propriété des Wertzer.

Je dis « propriété » parce que, maintenant, je me rends compte. D'abord, j'ai l'impression de rouler dans un parc. Partout surgissent des buissons et des bouquets d'arbres dont l'ordonnance impeccable implique l'existence d'une armée de jardiniers journellement occupés à tailler et à émonder.

Après deux virages sous une voûte de branchages variés, nous débouchons devant la maison.

Une fontaine illuminée par des projecteurs rouges, verts et bleus projette des lueurs multicolores sur une imposante façade blanche à un étage ornée d'une colonnade. On dirait la Maison Blanche reconstruite par Hollywood en y engloutissant l'équivalent de la dette publique. Une autre allée s'écarte vers la droite et conduit derrière la maison à un garage de la taille d'un hôtel pour automobilistes. Un parking est aménagé devant le garage. Ann y arrête sa voiture. Je me range à côté d'elle, coupe le contact et descends.

— Joli petit pied-à-terre, dis-je, tandis qu'elle me rejoint.

Elle opine du bonnet et me conduit à une porte latérale qu'elle ouvre avec sa clé. Nous nous engageons dans un large couloir où une lampe est allumée. De part et d'autre s'alignent des portes. Nous en dépassons trois ou quatre, puis franchissons la suivante sur la droite. Quand elle allume à l'intérieur, je peux me faire une idée de la façon dont vivent les richards.

Si je comprends bien, nous sommes dans le fumoir. Il fait environ dix-huit mètres sur neuf, une large baie tendue d'un rideau occupe l'autre extrémité. Je détaille, dans le décor, un bar qui rendrait des points à celui du *Ciro's*, un combiné radio-pick-up, un poste de télévision géant, une table de poker, des rangées de bouquins le long d'un mur et un mobilier parfaitement conçu pour le repos et la distraction. Je m'approche de la baie vitrée, écarte le rideau et jette un coup d'œil au-dehors. Je l'aurais parié. Une piscine s'étend devant la terrasse, avec des parasols blancs tout autour, et une série de cabines alignées à une extrémité.

— Gentil, dis-je.

Elle sourit et ôte son manteau.

— Asseyez-vous, dit-elle. Vous buvez un verre ?

— Vous me forcez la main, je réponds. (Je jette un coup d'œil sur le bar.) Un choix aussi vaste me flanque le vertige. Je prendrai un Old Crow à l'eau, si vous permettez.

— Tout de suite, dit-elle.

Puis elle gagne le bar et s'affaire avec les bouteilles.

Je lui demande :

— Combien de personnes crèchent dans la baraque ?

Elle nous verse à chacun un bourbon bien tassé.

— Maintenant, je vais m'y trouver seule, dit-elle.

— Seule ! fais-je avec un hoquet de surprise. Il faudra bientôt organiser des battues pour vous y dénicher !

— Oh ! non, dit-elle. Il y a encore la gouvernante, deux femmes de chambre, le maître d'hôtel et le chauffeur.

— Chapeau pour ce prodige de mémoire ! (Puis je me souviens du dernier larbin de la liste.) À propos du chauffeur, dis-je, il est dans le secteur ? Si je l'interviewais une minute ?

Elle relève la tête.

— Il n'est pas un peu tard pour ça ? fait-elle. Pourquoi diable voulez-vous lui parler ?

— Mon lapin, je réplique, vous ne vous êtes peut-être jamais demandé comment feu votre cher et tendre avait débarqué à la maison de Malibu. Le chauffeur pourrait nous renseigner là-dessus.

— Oh ! dit-elle. Bien sûr. (Elle revient avec les verres, m'en tend un et va se lover dans un fauteuil en exhibant juste ce qu'il faut de nylon.) Je vais l'appeler dans un instant, dit-elle. Mais d'abord, portons un toast. (Elle lève son verre et m'observe au-dessus du cristal transparent.) Puissions-nous toujours nous entendre ! articule-t-elle.

Je suis entièrement d'accord sur ce point et je bois à la réalisation de ce vœu. Le whisky stimule ma circulation ainsi que mon sens des affaires.

— Ce qui nous ramène à la question finance, dis-je.

Elle prend un air songeur, puis jette un coup d'œil à sa montre, se lève, s'approche du mur et presse sur un bouton.

— Voilà. Le chauffeur va arriver, dit-elle. Restez là avec votre whisky. Je vais aller dans le studio vous établir un chèque.

— Parfait, dis-je.

Elle s'éclipse par une porte à gauche du bar.

Je m'enfonce dans mon fauteuil et sirote mon Old Crow en me faisant l'effet d'un gars de la haute. On se sent nettement à l'aise dans cette turne. Et la perspective d'écorner un peu le gâteau de la famille Wertzer n'est pas désagréable non plus. Bref, je flotte dans une douce euphorie. Ann réapparaît dans la pièce et me tend un chèque. Son libellé me procure un vif plaisir. La Banque d'Amérique doit payer à Steve Lawson deux mille dollars, en toutes lettres, sur le compte d'Ann Wertzer. Je détache alors mon regard de ce fascinant rectangle de papier et déclare :

— Voilà qui devrait cimenter notre amitié !

— Je préférerais une promesse positive, Steve, dit-elle.

Je n'ai pas le temps de lui répondre. On frappe à la porte et Ann va l'ouvrir. Un petit bonhomme basané se tient sur le seuil, en pyjama sous sa robe de chambre.

Sa tignasse noire se hérisse sur son crâne et ses yeux sont bouffis de sommeil. Il a une oreille en chou-fleur et le nez anormalement

aplati.

— Vous m'avez demandé, madame ? articulent ses lèvres épaisses.

— Entrez, Flash, dit Ann. Ce monsieur désirerait vous parler.

Flash me considère d'un air surpris et pénètre dans la pièce. Il se détourne à demi et j'entrevois le dos de son peignoir. J'y lis *Flash Mendez* et me souviens alors de lui. Il y a quelques années, il boxait pour un club du patelin. Il a fait son chemin et porte sans doute ce peignoir pour cacher un début de brioche.

— Voici M. Lawson, Flash, reprend Ann.

— Salut, dit Flash.

Ann l'invite à s'asseoir ; il obtempère et nous considère tour à tour, les yeux clignotants. Il ne comprend pas ce qu'on lui veut et paraît crispé, mais nullement terrorisé.

— Flash, dis-je, tu as conduit M. Wertzer, aujourd'hui.

Il lance un coup d'œil furtif du côté d'Ann.

— Oui, m'sieur, répond-il.

— Et où l'as-tu conduit ?

— Je l'ai pris ici à midi pour le déposer à son bureau, dans Vermont Street, explique-t-il avec un accent prononcé. Ensuite, peut-être une heure après, je l'ai mené à Wilshire, près de La Brea et j'ai attendu...

Je l'interromps.

— Vous étiez seuls, Wertzer et toi, pour aller là-bas ?

— Non. Deux hommes sont venus avec nous.

— Tu les connais ?

— Oui. Ils travaillent pour M. Wertzer.

— Combien de temps l'as-tu attendu à Wilshire ?

— Une heure à peu près.

— Et ensuite ?

— Je l'ai conduit à Sunset Boulevard et il m'a dit de rentrer, qu'il prendrait un taxi.

— Où est-il descendu à Sunset ? je demande.

Il réfléchit un instant.

— Près du *Ciro's*, il me semble.

— Comment ça, il te semble ?

— J'ai oublié.

— Curieux, dis-je. Tu m'as pourtant l'air de te souvenir très bien de tout le reste.

— C'était le *Ciro's*, assure-t-il.

— Et les deux autres, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— On les a laissés à Wilshire.

— Pourquoi ?

— J'sais pas. Ils sont pas revenus avec M. Wertzer.

— Wertzer ne t'a pas dit où ils étaient passés ?

— Non. Il n'est pas très causant avec moi.

Je le regarde fixement.

— Pourtant, toi, tu mens beaucoup pour lui, hein ?

— Quoi ? fait-il avec un sursaut.

— Tu mens. Tu n'as pas déposé Wertzer devant le Ciro's.

Il roule des yeux effarés et se tourne vers Ann.

— Non, je ne mens pas, proteste-t-il.

— M. Wertzer, dis-je, a été assassiné.

Il se lève à demi de sa chaise.

— Non !

— Si, je reprends. Et c'est peut-être toi qui as fait le coup.

Il se laisse retomber sur son siège en secouant la tête. Je me lève et vais me planter devant lui.

— Écoute, Flash, dis-je, M. Wertzer est mort et les flics recherchent le gars qui l'a descendu. Sers des bobards aux flics et tu te retrouveras en taule. Maintenant, je veux la vérité. Tu n'as pas déposé Wertzer au Ciro's. Où l'as-tu conduit ?

Il lance à Ann un regard désespéré. On dirait un chien en train de se noyer, mais elle reste de marbre.

— Je m'excuse, madame Wertzer, commence-t-il. (Puis il se tourne vers moi.) J'ai conduit M. Wertzer chez Miss Shadow. J'ai attendu, puis il m'a dit de rentrer. C'est Miss Shadow qui l'a tué.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Il se faisait toujours du mauvais sang à cause d'elle.

— Rien à part ça ?

— Rien, dit-il. C'était un bon patron.

— Est-ce qu'il t'a demandé de le reprendre ailleurs ?

— Non, seulement de rentrer à la maison. Alors je suis rentré.

— Ça va, dis-je. Je crois que ce sera tout.

De la tête, je fais un signe à Ann.

— Vous pouvez disposer, Flash, dit-elle.

Il a l'air passablement secoué. La démarche trébuchante, il gagne la porte et sort sans demander son reste. Ann vide son verre d'un coup et va s'en préparer un autre au bar.

— Moi aussi, je lance.

Puis je la rejoins et pose mon verre à côté du sien.

Elle verse généreusement le whisky puis fait semblant d'y ajouter de l'eau. Nous buvons ensemble.

— Inez Shadow, dit-elle. C'est curieux, jamais je n'ai pensé à elle.

— Comment ça ?

Ann me dévisage.

— Je veux dire comme rivale. Elle était tout le temps fourrée ici... pour les cocktails, les soirées... pour nager ; toujours charmante. Elle m'appelait M^{me} Wertzer. Quelle petite garce !

— Comment savez-vous qu'il existait une autre femme ?
— Il ne parlait que de divorcer.
— Je croyais que c'était aussi votre idée.
— Il voulait un divorce au rabais.
— Et vous comptiez sur moi pour faire monter le tarif. En quel honneur m'avez-vous téléphoné ?

Elle hausse les épaules.

— Je vous ai choisi au hasard, dans l'annuaire. D'après l'adresse, j'étais à peu près sûre que ni mon mari ni mes amis ne vous connaîtraient.

Je devrais bien relever l'allusion, mais je songe à l'histoire du cheval donné dont il ne faut pas regarder la dentition.

— Bon. Si on reprenait une position moins verticale ? je propose.

Nous allons nous rasseoir face à face dans nos fauteuils.

— Vous en pinciez pour Wertzer ? je demande.

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Et à l'époque de votre mariage ?

— Peut-être. Il était riche et moi, comme actrice, je ne valais pas un clou.

— Croyez-vous qu'Inez Shadow l'ait descendu ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi aurait-elle fait ça ?

— Mystère, mais les femmes sont bizarres. Elle a peut-être piqué une crise de rage parce qu'il était marié.

— Elle l'a toujours su.

— Peut-être qu'à la longue, ça l'a poussée à bout.

— Il me semble qu'elle aurait mieux fait de me supprimer, moi !

— D'accord, dis-je. Enfin, si c'est elle, je suppose qu'elle avait une raison. Il faudra que j'aille bavarder avec cette Miss Shadow.

Elle me toise alors de la tête aux pieds et déclare :

— Steve, vous êtes vraiment un drôle de zèbre.

— Alors rigolez, ne vous gênez pas.

— Non, pas drôle dans ce sens-là, rectifie-t-elle, mais plutôt original.

— Trop aimable.

— Oh ! une originalité assez plaisante... avec une pointe de cynisme.

— Entre nous, je ne suis qu'une crapule.

Elle croise les jambes et découvre largement ses cuisses.

— Vous savez, avoue-t-elle, peu de gens peuvent comprendre une femme dans mon genre.

— Moi si, dis-je.

— Oui, dit-elle. Je commence à le croire.

Elle se lève, vient s'asseoir sur le bras de mon fauteuil et me passe la main dans les cheveux.

— Je suis persuadée que vous êtes un type astucieux, assure-t-elle. Je pense même que vous réussirez à débrouiller cette affaire.

Avec le ton qu'elle a pris, son sourire en coin et son regard en coulisse, il n'est pas difficile de voir où elle veut en venir. Je lui attrape le bras et lui imprime une légère torsion. Elle se laisse tomber sur mes genoux et sa tête vient se loger au creux de mon épaule. Elle a peut-être l'esprit retors et prompt à la riposte, mais son corps est tiède et souple. Elle est femme jusqu'au bout des ongles. Je l'embrasse et sans prendre de gants. J'ai l'impression que ça ne lui déplait pas, car elle réagit avec conviction.

Je commence à admirer son sens de l'hospitalité quand j'entends le timbre d'un téléphone retentir dans la baraque. Je rectifie la position.

— Laissez-le sonner, murmure-t-elle.

Le tiroir-caisse se réveille dans un coin de ma cervelle et je réplique.

— Non ; allez répondre.

Elle s'écarte et rejette une mèche de cheveux en arrière.

— Souvenez-vous, fait-elle. Ce que femme veut...

— Ce n'est qu'un entracte, dis-je. Prenez la communication. Il est plutôt tard pour téléphoner et ça risque d'être intéressant.

Elle sort dans le couloir et si j'en juge par le bruit de ses pas, se dirige vers le centre de la maison. Il me vient à l'esprit que son manège cache quelque chose.

Une demeure de cette importance devrait être équipée de postes secondaires un peu partout. C'est alors que je pense au studio, derrière la porte à gauche du bar. Un appareil y est sûrement installé. Je m'aperçois que la sonnerie s'est interrompue et vais rapidement ouvrir la porte du studio.

La pièce est plongée dans le noir, mais la lumière venant du fumoir me permet de distinguer un téléphone posé sur un grand bureau d'acajou. Je me précipite pour décrocher le récepteur. Une voix de femme parle au bout du fil et ce n'est pas Ann. Puis, soudain, j'ai l'impression que mon crâne éclate et je m'écroule à genoux.

L'appareil dégringole avec fracas et je vois tournoyer dans l'obscurité des petits soleils multicolores. Je tends la main et agrippe un veston nanti de son propriétaire. J'encaisse un deuxième coup à la tempe, mais je ne lâche pas prise. Cramponné aux revers du veston, je me remets debout. Ma main droite, en tâtonnant, rencontre l'orbite d'un œil. J'y enfonce mon pouce. Mon agresseur se rejette en arrière. Nous basculons contre un fauteuil, et culbutons par terre, moi par-dessus l'autre. Je reprends mes esprits, l'empoigne par les cheveux et lui cogne le crâne contre le plancher, mais, d'un coup de genou, il m'envoie valdinguer.

J'entrevois une silhouette ramassée sur elle-même dans la

pénombre et lâche un coup de tatane au jugé. Je touche mon partenaire en plein coffre et nous redégringolons encore tous les deux ; mais nous pivotons dans notre chute et, cette fois, j'atterris sur les fesses. Je distingue un bras qui s'abat. Aussitôt, j'écarte brusquement la tête. La matraque s'écrase sur le sol avec un choc sourd. En même temps, je me retourne d'un coup de reins et réussis à me dégager. Nous nous redressons en même temps, mais je retrouve mon assiette le premier et décoche à l'autre un coup de botte maison.

Le résultat paraît efficace et aussitôt je remets ça. Cette fois, j'atteins ce plaisantin en pleine tronche et, à sa façon de s'affaler, je sais qu'il est endormi pour le compte. C'est alors que des claquements de talons précipités résonnent dans le fumoir. Ann fait irruption dans le studio.

— Steve ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Commencez par allumer et on verra, dis-je. En tout cas, ce n'est sûrement pas Liberace.

Chapitre V

Elle actionne un interrupteur et je cligne des yeux sous la lumière crue.

— Oh ! Steve, s'écrie-t-elle, vous en avez une figure !

— Regardez plutôt l'autre gars, fais-je.

Il est étalé de tout son long sur le dos. Mon second coup de pied a dû l'atteindre en pleine bouche car il a les lèvres comme des saucisses. Deux de ses dents n'y ont pas résisté et laissent voir leurs chicots sanguinolents. Il est en plein cirage.

— Qui est-ce ? demande Ann, le souffle coupé.

— Ça, dis-je, c'est la question à soixante mille dollars du quitte ou double. Allez chercher de la flotte, on va tâcher de le réveiller.

Elle file à la salle de bains la plus proche et je hisse le bonhomme sur un fauteuil. Le poil brun, le teint basané, il a une sale gueule et des épaules comac. Le tailleur n'a pas ménagé le tissu de son complet mille raies et un calibre garnit l'étui qu'il porte sous l'aisselle gauche. Je l'en déleste aussitôt. Ann revient avec une carafe d'eau et deux serviettes. J'attrape le récipient.

— Ça ne va pas arranger le mobilier...

Et, ce disant, je me tourne vers le type et lui balance la carafe d'eau en pleine figure.

Il sursaute, s'étrangle, commence à reprendre ses esprits et ouvre les yeux. Son regard, d'abord vacillant, se fixe sur nous. Il essaie d'atteindre son étui à revolver. Je sors le flingue de ma poche et le lui fourre sous le nez, canon braqué.

— Le v'là, ton outil, mon pote, dis-je.

Il se redresse et reste assis une minute, puis lève la main et se palpe le portrait. Le résultat de son examen ne semble pas l'enchanter.

— Espèce de fumier ! marmonne-t-il, la bouche remplie d'une bouillie sanglante.

— T'as pas l'élocution très nette, mon gars.

Il accueille mon observation avec des grognements incohérents, parvient à s'asseoir dans un fauteuil et me lance un regard mauvais.

— Explique-moi un peu, j'enchaîne. Qu'est-ce qui t'a pris de venir me défoncer la cafetière comme ça, en pleine nuit ?

Il ne pipe pas et continue à me dévisager. Je reprends :

— Je t'ai posé une question... Réponds.

Mais il n'est pas bavard. Je rempoche le pétard, m'approche de lui et, d'une secousse, le remets sur pieds, puis je lui colle une droite très

sèche et il s'écroule de nouveau. Je m'enquiers :

— Alors, tu l'ouvres ?

Il ne dit rien. Je le relève encore une fois et lui assène sur l'œil un marron supplémentaire, un peu plus appuyé.

— Ça vient, oui ? je lui demande.

Toujours rien.

Ce type-là est fermé comme une huître. Je l'empoigne une fois de plus, mais Ann m'arrête le bras.

— Je vous en prie, dit-elle. Ça n'arrangerait rien de le tuer.

— D'accord, je reconnais. Un meurtre par nuit, ça suffit. (Je le laisse retomber sur son siège et tends le pétard à Ann.) Tenez-le en respect, pendant que je lui fais les poches.

Il est plein aux as, ce mec-là. Je compte quinze cents dollars pliés dans un clip à billets. Des autres poches, je sors un trousseau de clés, un peigne et de la petite monnaie. Mais avec son portefeuille, je décroche la timbale. J'y trouve un permis de conduire au nom de Benjamin Kransky et plusieurs cartes commerciales portant le même nom dans un angle. Quant à la raison sociale de la firme indiquée au centre des cartes, c'est : Entreprises Lawrence Benoit.

Je reviens vers Ann et lui reprends le pétard.

— Allez me chercher un bout de corde... enfin de quoi le ficeler. Je vais appeler les flics.

Elle quitte la pièce. Je gagne le bureau, décroche le téléphone et demande aux renseignements de me passer le commissariat central. Le flic de service me prie d'attendre une minute. Madison vient de sortir. Je poireaute le temps indiqué.

— Allô ! oui ? fait Madison au bout du fil.

— Ici Lawson. Nous venons de ramasser un rôdeur.

— Vraiment ? dit Madison. Où ça ?

— Dans la maison de M^{me} Wertzer, à Encino.

— Une heure plutôt avancée pour ce genre de visite, dit-il.

— Plutôt, oui.

— Et qui est-ce, votre rôdeur ?

— Un certain Kransky, dis-je. Il travaille pour Lawrence Benoit.

Un silence prolongé s'ensuit.

— Une affaire intéressante en perspective, hein, Lawson ? reprend Madison.

— Oui, si vous aimez ce genre d'histoire, je réplique.

— Je vous expédie le panier à salade pour l'embarquer. Nous le bouclerons pour violation de domicile.

— Vous venez aussi ?

— Ah ! je vous en prie. Les flics ont tout de même le droit de roupiller, eux aussi !

— Ça va, je réponds. On en reparlera demain.

— C'est-à-dire aujourd'hui, rectifie-t-il.

Kransky a de nouveau repris ses esprits et semble très désireux de filer. Je lui exhibe sa pétoire.

— Mollo, mon petit père, je lui dis. Je viens de te dégoter une place à l'œil pour rentrer en ville.

Ann paraît avec un rouleau de corde.

— J'ai trouvé ça dans le garage, m'explique-t-elle.

Je le lui prends des mains et ligote successivement les chevilles et les poignets de Kransky. Il n'oppose aucune résistance, mais si j'en juge par les coups d'œil qu'il me lance, je ferai bien à l'avenir d'éviter les coins de rues trop sombres. Une fois le ficelage terminé, je gagne la salle de bains où je rince ma figure barbouillée de sang. Je rapplique ensuite dans la pièce, sors un paquet de sèches et Ann et moi allumons une cigarette, puis nous allons nous vautrer dans nos fauteuils.

— Eh ben ! dis-je, ça se complique.

— Qui est ce type, à votre avis ? demande Ann. Un cambrioleur ?

— Pas du genre chapardeur, en tout cas. Vous connaissez Lawrence Benoit ?

Elle se raidit légèrement.

— Je l'ai rencontré, oui, dit-elle.

Je désigne Kransky du doigt.

— C't'outil-là travaille pour lui.

— Mais Lawrence Benoit n'irait pas dévaliser une maison, objecte-t-elle.

— Vous voulez dire qu'en général, il n'en a pas besoin. Votre mari était lié avec Benoit ?

— Oui. Il traitait des affaires avec lui ; je crois que ça avait trait aux courses de chevaux.

— Vous savez que ce Benoit est un gangster qui s'occupe aussi de tripots clandestins ?

— Je l'ai entendu dire.

— Est-ce qu'il n'y avait pas du tirage entre votre mari et Benoit ?

Ann fronce les sourcils.

— Il s'est passé quelque chose ce matin, dit-elle. Juste avant qu'il quitte la maison, deux types à gueule de brute sont arrivés en taxi. Ils sont tous partis ensemble dans la voiture de mon mari. Au moment où il s'en allait, je lui ai demandé d'où sortaient ces individus. Il m'a répondu en riant : « Simplement une petite garantie contre notre ami Benoit. » Il ne m'en a pas dit plus.

— Je vois. Ils étaient sûrement en pétard tous les deux.

Et je repense à Wertzer se rendant chez Benoit flanqué de ses terreurs et à mon altercation avec eux.

— En somme, de deux choses l'une : ou ce gonze Kransky en voulait à Wertzer, ou il cherchait un objet ou un document que

détenait votre mari et qui était sans doute à l'origine de cet accrochage avec Benoit. Et il y a des chances pour que l'objet en question se trouve dans cette pièce.

Je promène un regard circulaire. En dehors du bureau, je ne repère qu'un coffre-fort mural qui soit susceptible de receler un objet quelconque.

Je le désigne d'un geste.

— Vous connaissez la combinaison de ce garde-manger ?

— Oui, dit-elle, mais mon mari n'y a jamais rien rangé de personnel. Je m'en sers pour mes bijoux.

— Jetons-y toujours un coup d'œil.

Elle s'approche du coffre, manipule le bouton et la porte s'ouvre avec un déclic.

Je m'approche. C'est un coffre-fort de petites dimensions où sont rangés une demi-douzaine de coffrets à bijoux bourrés de cailloux rutilants qui paieraient largement la rançon d'un maharajah.

— Avec toute cette verroterie sur le dos, vous devez éblouir tous les gens, dis-je, on ne doit pas pouvoir vous regarder !

Le coffre contient également quelques papiers, mais aucun ne présente d'intérêt.

— À propos, je m'enquiers, qui est-ce qui vous appelait ?

Elle se cabre.

— Vous devez en savoir aussi long que moi là-dessus. Je n'aime pas qu'on écoute aux portes.

— C'était purement professionnel, dis-je. On ne sait jamais ce qu'on peut apprendre. Regardez cette crapule, par exemple. Si je n'avais pas essayé de surprendre votre conversation, nous ne l'aurions jamais coincé. Qui vous a appelée ?

— Une femme. Elle ne m'a pas donné son nom.

— Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

— Elle demandait M. Wertzer. Je lui ai répondu qu'il était absent. Elle a voulu savoir quand il serait là. Je lui ai demandé qui elle était. Elle a prétendu être la secrétaire de M. Wertzer. Je savais qu'elle me montait un bateau et je l'ai envoyée promener. Là-dessus, elle a raccroché.

— Vous ne voyez pas qui ça pouvait être ?

— Si.

— Inez Shadow ?

— Oui.

Je réfléchis un instant.

— Et pourquoi a-t-elle téléphoné, d'après vous ?

— Qui sait ? répond Ann. Elle avait peut-être rendez-vous pour coucher avec lui !

— Ne soyez pas amère, mon petit, dis-je. (J'observe alors une

légère pause.) Vous êtes certaine qu'elle n'a pas fait exprès de laisser deviner son identité ?

Ann saisit l'allusion.

— Peut-être, répond-elle. Mais ça m'étonnerait. Dieu sait pourtant que je donnerais cher pour la voir coincée.

— En tout cas, dis-je, cette Miss Shadow devient de plus en plus intéressante. Si on examinait un peu le bureau ? (Je me mets alors à fouiller le meuble.) Vous ne pensez pas que notre petit copain en voulait à vos diams du coffre ?

— S'il travaille pour Lawrence Benoit, sûrement pas, m'assure-t-elle.

Dans les tiroirs latéraux du bureau s'empilent des lettres d'affaires, un bloc de correspondance et des enveloppes, des formulaires et diverses bricoles. Du tiroir inférieur droit, j'extrais un chiffon graisseux et une burette d'huile. Je demande :

— Où est-ce que votre mari planquait son flingue ?

— Mais, en général, dans ce bureau, répond Ann. Quelquefois il le prenait avec lui.

— Fermait-il les tiroirs à clé, d'habitude ?

— Pas à ma connaissance.

— En somme, vous pouviez subtiliser son joujou sans difficulté ?

— C'est exact, admet-elle.

Enfin, dans le grand tiroir central, bien en vue, je trouve ce qu'est venu chercher Kransky. Une douzaine de feuillets jaunes pareils à ceux des livres de comptabilité. Ils portent l'en-tête des Entreprises Lawrence Benoit. Un rapide coup d'œil sur la colonne des rentrées révèle des recettes quotidiennes se chiffrant par des milliers de dollars.

Sur la page du dessus, une rentrée de vingt mille dollars est entourée d'un coup de crayon et le nom du payeur, Partzman, est souligné d'un trait appuyé. Je commence à entrevoir la combine. Wertzer connaissait le détail des pirateries de Benoit. Il le faisait peut-être chanter.

Je plie les feuillets et les enfouis dans la poche de mon veston en me demandant qui est Partzman. Kransky m'observe, les traits figés. Pour le moment, il n'est pas beau à voir. Il a les lèvres tuméfiées, le nez en bouillie et un œil complètement fermé. Visiblement, il ne me porte pas dans son cœur. J'allume une sèche et vais me rasseoir dans mon fauteuil.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé, Steve ? demande Ann.

— Quelques pages détachées d'un registre, rien de plus. Ne vous cassez donc pas votre jolie petite tête pour ça.

— Je n'ai pas confiance, rétorque-t-elle.

— Rien ne vous y force. Vous connaissez un nommé Partzman ?

— Je connais Joseph Partzman.

— Quelle est sa combine, à ce gars-là ?

— Ce n'est pas exactement une combine. C'est le grand patron des Studios Worldwide.

— Alors, c'est un producteur de films, fais-je. Vous le connaissez bien ?

— Non. Assez peu. Je l'ai rencontré à des soirées de temps en temps. Enfin, vous voyez le genre.

— Et votre mari, il le connaissait, lui ?

— Bien sûr, dit-elle. Ils s'intéressaient tous les deux aux chevaux de course.

— Tout le monde s'intéresse aux chevaux de course, dis-je, mais personne ne connaît jamais les gagnants.

Un carillon tinta sur le devant de la maison.

— C'est à la porte d'entrée, annonce Ann.

— Les flics, probablement, je précise. Allez. Je m'occuperai de notre petit copain.

Elle quitte la pièce et je reste à malaxer ma matière grise. Kransky a été expédié ici par Benoit pour récupérer les feuilles du registre, ce n'est guère douteux. Il devait donc être au courant de la mort de Wertzer. Le moment choisi pour l'opération ne repose pas sur une simple coïncidence. Mais je vois mal Benoit montant une combine de suicide bidon aussi compliquée. Si Wertzer s'était fait buter au coin d'une rue, ce ne serait pas la même chose. D'ailleurs Benoit dispose de certains moyens d'information et il a pu apprendre par ses mouchards que Wertzer a été refroidi. Évidemment, il tenait à récupérer ses papiers avant que les flics viennent tambouriner à sa porte.

D'un autre côté, ça ne ressemble pas à Benoit qui est un gars des plus coriaces, de subir un chantage sans broncher. Et cette rentrée de fonds entourée d'un coup de crayon... Partzman. Cette indication a pu être portée par Wertzer. Il faisait peut-être chanter en même temps Benoit et Partzman.

Un fait précis saute aux yeux. Le chantage s'inscrit en clair sur tous ces feuillets de comptabilité. Or, Benoit ne connaît sûrement qu'une façon de répondre à ça. En voyant que ma cliente commence à paraître blanche comme neige, je me sens brusquement rasséréné. Benoit est dans le coup, ça ne fait pas un pli.

Ann revient avec deux flics en uniforme. Ils semblent reconnaître Kransky.

— Tiens, tiens, Benny Kransky, dit l'un d'eux. Les temps doivent être durs, hein, Benny, pour que t'en sois réduit à des cassements d'amateur.

Kransky préfère continuer à la boucler.

Ann me désigne d'un geste.

— Je vous présente Steve Lawson, détective privé, dit-elle.

Les flics marmonnent un vague salut et me toisent sans chaleur. C'est fou le prestige que peut vous conférer ce métier.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande un des flics.

— Je me suis cogné dans cet oiseau en entrant dans le studio, j'explique. Il m'a sonné d'un coup de matraque sur le crâne. On s'est un peu colletés et sa chance a tourné. Maintenant le voilà empaqueté et ficelé, prêt à être mis au frais.

— Vous lui avez défoncé le portrait à la hache ou quoi ? s'enquiert l'un des deux types.

Il a l'air d'admirer mon boulot.

— Je me suis simplement foutu en rogne, dis-je.

— Eh ben ! enchaîne le flic, maintenant je crois qu'on peut prendre la relève.

Ils défilent Kransky et lui collent les bracelets. Puis ils raflent ses affaires et son feu et le poussent vers la sortie sans ménagements. Ann et moi les reconduisons à la porte. Au moment où leur bagnole démarre, j'aperçois une lueur grisâtre poindre à l'est dans le ciel. La nuit a été longue et le père Lawson a un sérieux retard de sommeil. Mais ce n'est pas ici que je vais le rattraper.

— Mon petit chou, dis-je à Ann, maintenant je vais vous dire au revoir.

— Où allez-vous, Steve ?

— À mon hôtel, pour roupiller un peu.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis vanné, vous saisissez ?

— Vanné ?... Si vanné que ça ?

Elle est plantée dans la pénombre de la véranda, les jambes écartées, la tête rejetée en arrière, à m'observer les yeux mi-clos. On dirait presque que je la tiens dans mes bras. Pas d'erreur. Les femmes ne sont pas faites comme les hommes. Je lui souris.

— Plutôt, oui, je réponds.

Elle se rapproche un peu.

— Je ne crois pas que vous soyez vraiment vanné.

— Et à quoi voyez-vous ça ? je lui demande.

Ses bras se nouent à mon cou. Je la sens qui se plaque contre moi des seins aux cuisses.

— Oh ! je le vois bien... C'est tout.

Elle se met à rire, d'un petit rire de gorge un peu rauque. Elle me regarde dans les yeux et se frotte le nez contre le mien. Son haleine tiède sent bon. Il ne s'agit pas d'un parfum, mais simplement d'une odeur agréable.

— Vous disiez ? demande-t-elle.

— Je disais quelque chose ?

— Il m'a semblé.

- Mais quoi, au juste ?
- Vous prétendiez être fatigué, je crois bien.
- Moi, fatigué ? Ça, c'est un comble !
- N'est-ce pas ? approuve-t-elle.

Nous rions tous les deux. Je l'embrasse.

Au bout d'un moment, elle appuie la tête sur mon épaule.

- Je suppose que vous pourriez rester ici, propose-t-elle.

- Je suppose, oui.

- Mais ça ferait peut-être mauvais effet.

- Ça dépend sur qui.

- Vous devez me prendre pour une fille perdue ?

— Oh ! je me demande... Après tout, ça fait déjà plusieurs heures qu'on se connaît.

Elle se crispe un instant et se calme aussitôt.

- Ça, ce n'est pas gentil, dit-elle.

- Qui est gentil ? je demande.

- Pas moi, dit-elle. Je suis bonne fille, mais pas gentille.

Elle m'effleure des lèvres le lobe de l'oreille, puis le mordille doucement. Nous commençons maintenant à haleter comme des locomotives emballées. Il est manifeste qu'une décision s'impose. Je ne demanderais qu'à balancer recta cette donzelle sur un plumard, mais il faut tenir compte des principes de la profession, autrement dit le fric d'abord. Après tout, il y a des souris qui vous envoient sur les roses dès qu'elles ont épuisé toutes vos possibilités ; or, au point où j'en suis, je n'ai aucune envie de renoncer à la cliente la plus intéressante que j'aie décrochée depuis des mois. L'esprit doit dominer la matière, c'est la seule solution. Je parviens donc à me dégager de son étreinte et à l'écartier de moi.

- Bonne nuit, dis-je.

Son visage se crispe ; elle a les yeux rêveurs, mais ne s'extériorise pas d'une façon bien nette. Je n'ai probablement pas esquissé mon mouvement de retraite de façon assez catégorique. Elle me tire par la main. Je me sens bigrement tenté de céder, mais je tiens bon de mon côté.

— Non, dis-je. Bonne nuit pour vous, ici. Bonne nuit tout de suite. Moi, je rentre chez moi, à l'hôtel.

Cette fois, elle a pigé. Elle semble interloquée. Elle me darde un regard farouche et s'écrie :

- Espèce de salaud !

- Désolé, dis-je. Ça m'est encore plus pénible qu'à vous.

Elle réagit vite et ne se laisse pas désarçonner. Elle esquisse un sourire factice, mais ses yeux ont retrouvé leur douceur. Du bout des doigts, elle me caresse les lèvres.

- Je voulais vous faire marcher, dit-elle.

— Je le savais.

— Steve, vous me plaisez, déclare-t-elle. Vous me plaisez beaucoup.

Je pivote sur les talons et commence à descendre les marches. Parvenu au bas de l'escalier, je me retourne.

— Vous aussi, peut-être, vous me plaisez beaucoup, je lui lance.

Elle me fait un petit signe de la main.

— À bientôt ! dit-elle.

Puis elle m'envoie un baiser et rentre dans la maison.

Je me sens un peu flageolant, mais je regagne ma Chevrolet et démarre. Le trajet est plutôt long jusqu'à la ville, mais je prends l'autoroute directe et le suis jusqu'aux gratte-ciel du centre. Le soleil commence juste à donner quand je gare ma carriole dans le parking et regagne à pincettes mon meublé de Spring Street. Au premier kiosque, je rafle les canards du matin, rentre dans le café de l'hôtel et commande des œufs au jambon.

Notre affaire est matière à gros titres en première page. *Assassinat d'un magnat de l'automobile*, proclame l'un. L'autre annonce : *M. Wertzer est abattu à coups de revolver*. Le récit est dramatique. Au cœur de la nuit, dans sa villa isolée de Malibu Beach, le légendaire Wertzer est tombé sous les balles d'un criminel. Les articles donnent la vedette à Ann, d'après les instructions de Madison, sans aucun doute. Et les rédacteurs me décernent le titre de champion des enquêteurs criminels. Ça paye de se montrer compréhensif. Des clichés de Wertzer et d'Ann figurent en bonne place ainsi qu'une déclaration où Madison espère dénouer l'affaire d'ici quelques heures. Je replie les journaux et attaque mes œufs au jambon.

Mon déjeuner terminé, je me dirige vers l'ascenseur. La pendule dans le hall indique sept heures moins le quart. Mon hôtel est un repaire de voyageurs de commerce miteux, de maquereaux, de petits books marrons, de flambeurs et de putains. Le patron m'a dans le nez parce que je lui pique trop de pognon au rami. Histoire de me garder chez lui pour pouvoir rattraper son oseille, il m'alloue une piaule avec salle de bains à peu près correcte pour cinquante dollars par mois.

Une fois dans ma chambre, je me déshabille en vitesse et me glisse dans les toiles. Je sais qu'il n'est pas question de m'y prélasser bien longtemps et je m'endors aussi sec.

Chapitre VI

Les bruits de la circulation me réveillent. Je consulte ma montre. Il est près de dix heures. Je m'extrais du plumard, non sans effort, et gagne en titubant la salle de bains. Un individu à l'air ravagé me dévisage dans la glace. Nous nous regardons dans le blanc des yeux et retirons de cet examen un dégoût mutuel.

Je me réveille en me cinglant par une bonne douche froide, me rase et me sens nettement mieux. Je farfouille dans la commode, y trouve une bouteille d'Old Crow et en siffle une bonne lampée. Mon tonus s'améliore encore d'un degré. Je passe une chemise, mon unique complet, songe aux deux mille dollars que j'ai dans la poche et m'estime paré pour affronter les événements. Je n'ai pas de secrétaire. Mon téléphone est branché sur un central où sont enregistrées mes communications quand je suis absent. J'appelle le service en question.

— Salut, mon petit loup, dis-je. Quoi de neuf ?

— Mince alors ! Steve, fait-elle. J'ai vu qu'on parlait de toi dans les journaux.

— Ce n'est rien du tout, ça, je réplique. (Dans un passé déjà lointain, j'ai batifolé avec cette souris une ou deux fois au clair de lune et je n'ai aucune envie de ressusciter cet intermède.) Pas de messages ? je lui demande.

— Si, dit-elle. Une Miss Shadow t'a appelé et une autre bonne femme aussi. Elle n'a pas voulu me donner son nom, mais j'ai noté son numéro.

— Ça, je m'en doute, dis-je. Accouche.

Elle me communique les deux numéros.

— T'es très demandé par les dames, fait-elle observer.

— Exact, dis-je, mais note bien, les dames, c'est aussi une denrée très répandue sur le marché.

Là-dessus, je raccroche.

Inez Shadow. Elle tombe à pic. Je suis tout aussi désireux qu'elle d'avoir un entretien avec elle. Et je l'appelle immédiatement. Une bonniche de couleur me répond avec un accent prononcé et cette amabilité propre aux gens du sud. J'attends. Au bout d'un moment, Inez vient à l'appareil.

— J'écoute, dit-elle d'une voix de contralto qui doit attirer les foules dans les salles obscures.

— Steve Lawson, dis-je.

— Oh ! monsieur Lawson. Je vous ai appelé.

— Il paraît.

— Il faut que je vous voie tout de suite.

— Tout de suite, comme vous y allez ! Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Il s'agit de la mort de M. Wertzer. J'ai quelque chose d'important à vous dire... Et j'ai besoin de votre aide.

J'entrevois des paquets d'oseille supplémentaires.

— Parfait, dis-je. Mon aide vous est tout acquise. Mais pourquoi ne pas me confier vos difficultés dès maintenant ? Vous savez que les tables d'écoute sont interdites par la loi, en principe.

— Je ne peux pas, répond-elle. Voulez-vous venir chez moi ?

— D'accord. Mais quand ?

— Le plus tôt possible.

Je récapitule mon emploi du temps.

— Je serai chez vous à cinq heures, cet après-midi.

— Vous ne pouvez pas venir avant ?

— Pas question. Je suis pris jusque-là.

— Alors, c'est entendu. Je vous attends à cinq heures.

Elle me donne l'adresse que j'écoute, mais quand elle se lance dans des explications sur l'itinéraire à suivre, je l'arrête en l'assurant que je me débrouillerai. Nous nous séparons en nous disant au revoir. Décidément, les affaires reprennent.

J'appelle ensuite le second numéro. La fille qui me répond me cause une certaine surprise.

— Entreprises Lawrence Benoit, annonce-t-elle.

— Steve Lawson à l'appareil, dis-je. Quelqu'un m'a demandé, paraît-il, à votre numéro.

— Oh ! en effet, monsieur Lawson. Un instant, je vous prie. M. Benoit désirerait vous parler.

Je poireaute une fois de plus. Puis j'entends la voix de Benoit, câline et douce comme le miel.

— Lawson, déclare-t-il, j'aimerais vous voir.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant, je rétorque. J'ai déjà bavardé avec un de vos bonshommes hier soir. Il manquait d'amabilité.

— Je sais tout ça, répond-il. Vous êtes en possession de documents que je veux récupérer. Je suis disposé à vous les payer.

— Combien valent-ils à votre avis ? je demande.

— Fixez un prix.

— Mille dollars.

Il observe une pause et répond :

— Ça pourrait peut-être s'arranger.

— Où est-ce qu'on se voit ?

— Ici, à mon bureau.

— Décidément, personne ne vient jamais chez moi, je proteste. Enfin, c'est d'accord. Je passerai vers six heures et demie, ce soir.

— À tout à l'heure ! dit-il.

Il raccroche aussitôt. Je sors de ma poche les feuillets du registre et les glisse avec soin dans une lézarde du mur, derrière la commode. S'il offre mille dollars de ces papiers, c'est qu'ils en valent beaucoup plus et méritent d'être mis en lieu sûr. Non que j'aie l'intention de les vendre, bien entendu, mais il n'y a aucun inconvénient à savourer cette possibilité.

Je boucle la porte de ma chambre et descends dans le hall. Je me tape un moka en vitesse et file à la banque. Deux vice-présidents soupçonneux se lancent dans des palabres sans fin à propos du chèque d'Ann, mais finalement on me refile le pèze. Je verse la moitié de la somme à mon compte courant et je garde le reste pour parer aux imprévus. Puis je sors dans la rue. C'est une belle journée. Détail remarquable : on arrive à distinguer même le haut des immeubles. Le *smog* plafonne au-dessus de la ville à mille mètres environ. Toujours à pincettes, je gagne le commissariat central en me laissant bercer par le vacarme de la circulation.

Le sergent de service me fait conduire au bureau de Madison par un planton. Madison est un flic à la page. Un secrétaire assis derrière une petite barrière pianote sur une machine à écrire. Le plancher est tapissé de moquette, l'acajou et le cuir dominant dans le mobilier. On pourrait se croire chez un banquier. Madison apparaît, le sourire aux lèvres, la main tendue. Puis il m'introduit dans son saint des saints, réplique de la pièce de réception, mais en plus luxueux. Je prends une chaise tandis que Madison va s'installer à un bureau de deux mètres de large.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Lawson ? demanda-t-il en me dévisageant.

— Dites-moi ce que vous avez tiré de ce voyou que j'ai dérouillé hier soir.

Il pêche un cigare dans sa boîte et le décapite avec soin.

— Rien, dit-il.

— Vous n'allez tout de même pas me raconter que vous avez renoncé à la chambre des aveux spontanés !

Il me reluque de plus belle.

— Je suis persuadé que vous avez plus d'expérience que nous dans ce genre de procédés.

— Est-ce que je peux le voir ? je lui demande.

— Si vous le trouvez, oui. Il est libéré sur caution.

— Ah ! merde, alors ! En quel honneur ?

Il allume son havane.

— Ça, c'est mon affaire.

- J'espère que vous le faites pister.
- Nous avons pris certaines précautions.
- Je suppose que c'est Benoit qui a versé la caution.
- Je suppose.
- Vous lui avez peut-être soutiré un tuyau qui pourrait me servir,

non ?

Il considère un instant la fumée de son cigare et finit par articuler :

— Lawson, je dirige la Brigade Criminelle de la ville. Les privés qui veulent éviter les ennuis m'apportent des renseignements. Ce n'est pas à moi de leur en donner.

— Bien sûr, dis-je en me levant. Merci toujours.

Je me dirige vers la porte.

— Sans rancune, dit-il.

— Pensez-vous ; j'ai pas la tête dure.

Une fois dans la rue, je gagne le premier drugstore et m'enferme dans une cabine téléphonique. J'explore mes poches et finis par y retrouver le numéro de Whitmore. Je l'appelle et lui annonce que je débarque chez lui séance tenante.

— Je suis occupé, dit-il.

— Tant pis, j'arrive quand même, je conclus et je raccroche.

Je me fais ramener en taxi au parking où j'ai garé ma Chevrolet, puis je fonce en direction de Wilshire où se trouve le cabinet de Whitmore. Je gare ma chignole et, au pas accéléré, je mets le cap sur son bureau. J'imagine qu'il va me faire droguer pour la forme, mais sa secrétaire m'invite à entrer immédiatement. On est frappé par l'atmosphère de sérieux tout à fait juridique qui imprègne la pièce. Ce style vieillot vise à faire croire à la clientèle que tout ce qui est juridique est plus vieux que Dieu le père. Whitmore, l'air constipé, trône à un vaste bureau d'homme de loi, et arbore un air tout ce qu'il y a de juriste. Il ne cache pas son peu de sympathie pour moi et, avec ses mines compassées, donne l'impression de poser pour l'immortalité. Nous échangeons quelques considérations futiles. Il attend que j'entre dans le vif du sujet.

Finalement, je lui demande :

— Les flics vous ont-ils demandé où vous étiez hier soir quand Wertzer a été assassiné ?

— Non, évidemment. Pourquoi m'auraient-ils posé cette question ?

— À tout hasard. Vous auriez pu faire le coup.

Il se met à rire.

— Venant de vous, quelle supposition baroque ! dit-il.

— Pas si baroque que ça, je réplique. J'ai touché quelques fonds de M^{me} Wertzer et je peux me payer le luxe d'envisager toutes les possibilités. Où étiez-vous hier soir ?

— J'ai passé le début de la soirée chez moi, explique-t-il. Ensuite je

suis sorti dîner.

— Vous êtes marié ?

— Non.

— Personne ne peut témoigner que vous étiez chez vous ?

— Non.

— Et pendant le dîner ?

— J'ai mangé au Sea Eagle, à Santa Monica. Là-bas, certaines personnes se souviendraient sans doute.

— Comment se fait-il que vous ayez appelé Wertzer au téléphone ?

— Je me suis contenté de m'en tenir à ses instructions. Il m'avait prié de lui téléphoner dès que j'aurais élucidé un point de jurisprudence.

— Et ça vous est venu comme ça, pendant le dîner ?

— Mais oui.

— Wertzer vous avait demandé de l'appeler à sa villa ?

— Non. Mais il s'y trouvait fréquemment quand il était absent de chez lui.

— Qu'est-ce que c'était que ce point de jurisprudence ?

— Il s'agissait de baux. Il avait besoin d'un renseignement pour ses affaires.

— Ça va, dis-je. Pourriez-vous à ce sujet me répondre à quelques questions sur les affaires de Wertzer ?

— Vous pouvez vous renseigner là-dessus par les voies officielles.

— Ne soyez pas si mal vissé, dis-je. Je ne vous demande qu'un minimum de bonne volonté.

— Alors vous pourriez essayer vous-même de montrer un peu plus de tact.

Ce zèbre-là ne me revient pas, mais il n'est pas facile à bluffer.

— Est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil sur le testament de Wertzer ? Je lui demande.

— Impossible.

— Et pourquoi ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste ?

— Combien il laisse... à qui... des trucs de ce genre-là.

— La succession s'élève à environ trois millions de dollars, annonce Whitmore.

— Ça fait un joli paquet. À qui ça va ?

— À Inez Shadow en grande partie, articule Whitmore avec une répugnance manifeste.

— Tiens, tiens ! je fais. À quel titre Inez Shadow figure-t-elle sur ce testament ?

— Ça je l'ignore, dit-il. Wertzer en a modifié les termes il y a quelques semaines et a désigné Miss Shadow comme principale héritière.

— Et avant, qui était-ce, l'héritier principal ?

— M^{me} Wertzer.

— Est-elle au courant de ce changement ?

— Je ne crois pas. Wertzer m'avait fait jurer le secret.

Il a l'air de m'accorder une faveur exceptionnelle.

— Merci, dis-je. Mais ne vous frappez pas pour tout ça. Wertzer n'est plus votre client. (Je réfléchis un instant et enchaîne.) En gros, comment s'opère la répartition de l'héritage ?

— M^{me} Wertzer obtient les deux maisons. Le reste, consistant surtout en biens immobiliers, plus l'écurie de course et l'actif de l'affaire de voitures d'occasion, revient à Inez Shadow.

— Comment ça, l'actif de l'affaire ?

— La société va être liquidée.

— En quel honneur ?

— C'est une clause particulière aux baux de location qu'avait obtenus Wertzer pour les stands d'exposition de ses voitures, explique Whitmore. Ces baux ont été établis il y a une quinzaine d'années pour une période de vingt et un ans et les loyers sont dérisoires. Une clause stipule leur annulation à sa mort.

— Quel est le propriétaire des terrains ? je demande.

— Un nommé John Trefts.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce Trefts ?

— Il dirige une agence immobilière à Beverley Hills.

— Je vois. Comment s'entendaient Wertzer et Trefts ?

— À vrai dire, plutôt mal, dit Whitmore. Trefts a fait des pieds et des mains pour dénoncer les baux, mais chaque fois Wertzer l'a coincé. Il semblait prendre un malin plaisir à faire marronner Trefts. En fait, à plusieurs reprises, par mon intermédiaire, il a pris la peine de faire échouer les opérations immobilières de Trefts.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

— Ce n'est pas ce genre de renseignements que vous désiriez ?

— Je n'attendais pas tellement de détails. Que vont devenir les stands d'exposition dans tout ça ?

— Trefts m'a téléphoné ce matin et m'a fait une offre pour le fonds et les marchandises.

— Vous voulez dire qu'il a l'intention de reprendre la suite de Wertzer à la tête de l'affaire ?

— Apparemment, c'est son idée.

— Si vous n'acceptez pas cette offre, qu'est-ce qui se passe ?

— Tout l'actif de l'affaire sera vendu aux enchères. De toute façon, les terrains d'exposition doivent être restitués à Trefts dans un délai de trente jours.

— En somme, j'observe, vous feriez peut-être mieux d'accepter la proposition de Trefts.

Whitmore hausse les épaules.

— Il s'est montré assez raisonnable, dit-il.

— Il n'y a pas moyen de continuer à faire marcher l'affaire ?

— En tout cas, pas sur les terrains de Trefts, assure Whitmore. Il refuse de traiter avec qui que ce soit touchant de près ou de loin à Wertzer. Mais c'est probablement la meilleure solution. De toute façon, on est obligé de réaliser une partie de la succession.

— Pourquoi ?

— La fortune de Wertzer consiste essentiellement en biens immobiliers ; or pour payer les droits de succession et assurer l'entretien des propriétés, il faut énormément d'argent liquide.

— C'est pas banal, ça ! Trois millions de dollars et pas assez de fric !

— En outre, enchaîne Whitmore, en tant qu'exécuteur testamentaire, j'ai pris contact avec Miss Shadow et elle m'a déclaré qu'elle ne tenait nullement à se lancer dans le commerce des voitures d'occasion.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas encore parlé de tout ça à M^{me} Wertzer ?

— J'ai l'intention de le faire dans le courant de la journée, réplique-t-il d'un ton rogue.

— À mon avis, ce testament ne tiendra pas le coup devant un tribunal, dis-je, à moins que vous n'avez déniché une astuce pour contrer la loi sur la communauté des biens.

— Il sera validé par le tribunal, croyez-moi, affirme Whitmore.

— Alors, Inez Shadow embarque tout ce pognon ?

— Pas exactement. Environ les deux tiers seulement. Sans compter les impôts et... Enfin, elle ne peut pas disposer de la totalité de l'héritage.

— Ce qui veut dire ?

— Au cas où Miss Shadow décéderait avant M^{me} Wertzer, sa part doit revenir à M^{me} Wertzer.

— Ça, c'est un monde, dis-je. Pourquoi tout ce micmac ?

— Je n'en sais rien, répond Whitmore. Wertzer était un homme bizarre à bien des égards. Il se méfiait beaucoup des femmes et n'avait que très peu d'amis intimes.

— En revanche, il ne manquait pas d'ennemis intimes, sauf erreur, dis-je. Il a peut-être maintenu Ann en deuxième position parce qu'il ne voulait pas que son fric tombe entre les mains du premier gigolo venu dont s'amouracherait Inez...

— Peut-être, admet Whitmore.

À brûle-pourpoint, je lui demande alors :

— Vous connaissez Joseph Partzman ?

— Le producteur de cinéma ? Oui, j'ai entendu parler de lui.

— Entretenait-il des relations d'affaires avec Wertzer ?

— Pas par mon entremise en tout cas, dit-il, mais je crois qu'ils étaient en assez bons termes.

— Peut-être pas si bons que vous l'imaginez, mon petit vieux, je déclare en me levant. Ceci dit, vous avez été pour moi une mine inépuisable de renseignements. Merci.

Il me considère d'un air pensif.

— Content d'avoir pu vous rendre service, dit-il.

— À un de ces quatre.

Il ne relève pas cette suggestion et se contente de faire un signe de tête tandis que je sors.

Dans le drugstore du coin, je me rue sur un annuaire du téléphone et y trouve l'adresse de Trefts.

Je m'installe au volant de ma Chevrolet et démarre à grand fracas. Les bureaux de Trefts se trouvent dans une rue transversale entre Wilshire et Santa Monica, au milieu de boutiques de luxe mirobolantes. Je me gare et entre. La boîte est petite, mais le décor a de la classe. Des plans de lotissements s'étalent aux murs et une mignonne se fait un raccord, assise à une petite table.

— M. Trefts est là ? je m'enquiers.

— Oui, dit-elle. Qui dois-je annoncer ?

— Un détective.

— Oh ! Un instant, je vous prie.

Elle sort et revient presque aussitôt.

— Voulez-vous entrer ? me dit-elle.

Je ne demande que ça. Le bureau personnel de Trefts est d'un format aussi réduit que lui-même. En me voyant, il se lève, vient au-devant de moi et me tend la main. Il ne dépasse pas un mètre cinquante-cinq. Le poil brun, le teint hâlé, l'œil vif, il se montre plein d'amabilité.

— C'est toujours un plaisir de recevoir un représentant de la police, assure-t-il.

— Vraiment ? dis-je.

— Mais oui, assure-t-il. Asseyez-vous donc.

Il m'avance un fauteuil. Je m'y installe. Il ouvre à mon intention une boîte de cigares. Je me sers. Il me tend une allumette. Je tire une bouffée de mon havane, cette fois sans l'aide de personne. Il retourne à son bureau et se rassied.

— Que puis-je faire pour vous ? me dit-il.

— Vous pouvez me dire qui a tué William Wertzer.

Son sourire s'évanouit. Je ne suis pas fâché de mon petit effet.

— Là, vous m'en demandez trop, répond-il.

— Où étiez-vous, hier soir ?

— Me soupçonnez-vous, par hasard ?

— Je suis curieux, simplement.

Il hausse les épaules et sourit de nouveau.

— Ça peut vous paraître bizarre, mais je suis allé au cinéma.

— Tout seul ?

— Oui, tout seul. Mais je ne pense pas qu'un témoin puisse assurer m'avoir vu là-bas.

— Vous n'êtes pas le seul dans ce cas-là, dis-je. Dans cette affaire, personne n'a d'alibi.

— Croyez-vous que j'aie besoin d'un alibi ?

— C'est toujours une garantie. (J'examine mon cigare, le fais virevolter entre mes doigts et poursuis.) J'ai parlé des baux de location avec l'avoué de M. Wertzter.

— Je me doutais bien que quelqu'un soulèverait ce lièvre...

— C'est une aubaine pour vous, qu'il n'y ait plus de Wertzter !

— Je n'ai aucun penchant particulier pour la mort, dit-il. Mais c'est bien la première fois que je suis content de voir un homme mourir.

— Vous l'avez vu mourir ?

— N'essayez pas de me faire dire ce que je n'ai pas dit. Je suis absolument étranger à ce meurtre.

— En quoi consistaient vos démêlés avec M. Wertzter ? je demande.

— C'est lui qui les a provoqués, réplique Trefts.

— Comment ça ?

— À propos des baux, et de bien d'autres choses aussi !

— C'est pourtant vous qui aviez établi les baux, fais-je observer. Qu'est-ce qui clochait de ce côté-là ?

— Il ne me payait que cinquante dollars par mois. Or les terrains en valent plus de cent mille.

— C'est pourtant vous qui lui aviez octroyé ces conditions-là ! Les affaires sont les affaires. Vous en avez fait une mauvaise et Wertzter une bonne.

— Pas du tout, réplique-t-il. Il m'avait en quelque sorte intéressé à son commerce. Je devais toucher un pourcentage sur les bénéfices, c'était bien entendu entre nous. Mais nous n'avons signé aucun papier parce que Wertzter prétendait que sa parole valait mieux qu'un contrat écrit. Or je n'ai jamais touché le moindre *cent* sur les bénéfices.

— En somme, c'était un motif plus que suffisant pour le supprimer, j'observe.

— Bien d'autres raisons pouvaient encore m'y pousser, déclare-t-il.

— Je vous écoute.

— Wertzter me haïssait, dit-il. Comme je lui avais rendu service, il me haïssait et c'est pour ça qu'il s'est évertué à me ruiner.

— Comment ça ?

— Je vis et travaille ici depuis vingt ans et, sans Wertzter, je serais riche. Mon métier consiste à acheter et à vendre des biens

immobiliers. Or chaque fois qu'il en a eu la possibilité, Wertzer m'a fait rater des affaires. Il a dépensé une fortune pour m'empêcher, moi, de faire fortune.

— Et tout ça parce que vous lui avez rendu service ? je l'interromps. Vous vous faites peut-être une idée un peu spéciale de l'obligeance.

— C'était bien un service, affirme Trefts, et d'importance. Quand Wertzer est arrivé à Los Angeles, il était sans un. Il m'a raconté que son directeur commercial, à Chicago, l'avait escroqué et qu'il avait été réduit à la faillite. Je lui ai avancé de l'argent pour lui permettre de redémarrer et je lui ai consenti, dans le bail, un loyer extrêmement faible pour lui faciliter les choses. Mais il était bien entendu que nous partagerions les bénéfices s'il réussissait.

— Dans quelle partie opérait-il à Chicago ?

— Il avait une affaire de gérance de portefeuilles, précise Trefts.

— D'après les tuyaux que j'ai recueillis sur Wertzer, dis-je, je l'imagine mal se faisant arnaquer. Vous a-t-il donné le nom de son escroc, par hasard ?

— Non. Nous n'avons jamais abordé la question. D'ailleurs, je n'ai pas revu Wertzer depuis fort longtemps.

— Pourquoi voulez-vous racheter son affaire de bagnoles d'occasion ? je lui demande.

Il hausse les épaules.

— Ils ont intérêt à me la céder plutôt que de vendre aux enchères.

— À votre tour de mener le jeu, hein ?

— J'ai fait une offre raisonnable, réplique-t-il d'un ton sec.

— Savez-vous avec qui vous allez traiter ?

— M^{me} Wertzer, je suppose, répond-il. Je n'ai parlé jusqu'ici qu'à Whitmore.

— Qui a tué Wertzer, d'après vous ? je lui demande.

— Je n'en sais rien, avoue-t-il, mais en tout cas, l'assassin mérite d'être décoré.

Je me lève.

— Eh bien ! Trefts, je crois que ce sera tout, dis-je. Au fait, je ne suis pas flic, mais détective privé.

Il ne paraît pas surpris.

— Je m'en doutais, déclare-t-il. Vous êtes Steve Lawson.

— On ne peut rien vous cacher.

— Par qui êtes-vous payé ? demande-t-il.

— C'est moi qui pose les questions, cher monsieur, dis-je. Merci pour votre aide et, à l'un de ces jours !

— Peut-être, dit-il.

Je prends congé. Dans le bureau de réception, j'échange un regard plein de sous-entendus avec la mignonne toujours à sa table et me

promets formellement de revenir voir Trefts.

Chapitre VII

Dehors, il pleuvote. La couche de *smog* devait sans doute masquer des nuages. Je me réfugie en vitesse sous la marquise d'un bistrot et pénètre à l'intérieur où je commande un bourbon bien tassé et un sandwich. Par la vitre, je vois à l'extérieur l'averse redoubler de violence et disperser les passants. Personne ne peut être plus surpris qu'un Californien quand il se met à pleuvoir. Nous sommes au pays de l'optimisme et le défaitisme n'y est pas admis.

Ma liste de suspects s'allonge. Quand je trouverai un gars muni d'un alibi inattaquable, ce sera probablement le coupable. Jusqu'ici, tout le monde aurait pu, plus ou moins, faire le coup. Mais je doute que Whitmore ait le tempérament d'un assassin et Trefts se découvre trop pour avoir trempé dans l'affaire.

D'un autre côté, Whitmore avait une grosse partie à gagner en trafiquant sur la fortune de Wertzer. Quant à Trefts, la franchise brutale qu'il a déployée devant moi n'était peut-être qu'un habile camouflage.

Mais au point où j'en suis, mes candidats favoris restent Benoit, Inez Shadow et ma cliente. J'ai appris un tas de choses sur la vie privée et les affaires de Wertzer. Il s'agit de savoir maintenant non pas pourquoi il a été abattu, mais pourquoi il a réussi à garder aussi longtemps la vie sauve. Je décide d'aller rendre visite à Partzman.

Une fois dans ma bagnole, au milieu du flot des voitures, j'ai l'impression de piloter un sous-marin. Pendant un moment, ça me tape sur les nerfs, puis je me rends compte que toute cette pluie est un vrai coup de pot pour moi. Dans le rétroviseur, j'ai constaté que j'étais filé ; la bagnole qui me suit est obligée de se tenir à cinquante mètres environ à cause de la pluie. Je crois reconnaître une Plymouth, la marque habituelle des flics, mais je n'en suis pas plus content pour ça. J'ai un goût très marqué pour l'indépendance.

Les Studios Worldwide sont installés dans San Fernando Valley. Je prends donc la direction d'Hollywood avec le maximum de détours. La Plymouth est toujours à mes trousses. Je tourne à droite sur Sunset, à gauche dans Cahuenga, puis gagne l'autoroute où je pousse le compteur jusqu'à cent dix, mais la Plymouth ne décolle pas. Je réduis l'allure ; l'autre voiture en fait autant. Je continue à ralentir et finalement m'arrête sur le bas-côté. La Plymouth stoppe également ; le rideau de pluie m'empêche de la distinguer nettement. Je descends de ma guimbarde, soulève le capot et fais mine de tripoter le moulin.

Puis je me redresse, regarde autour de moi et affecte d'apercevoir la Plymouth pour la première fois. Elle est garée à soixante mètres environ et j'en approche au petit trot. Un type mastoc est installé au volant ; il fait semblant de lire le journal. Je frappe à la vitre et il lève les yeux. Je lui fais signe de baisser la glace. Il s'exécute.

— Dites donc, mon vieux, je lui confie, j'ai des ennuis avec mon moteur. Vous pourriez pas me donner un coup de main ?

— Ben... oui, après tout, répond-il. Qu'est-ce qui ne gaze pas ?

— Un mauvais contact, dis-je. Vous connaissez la mécanique ?

— Pas des masses, dit-il.

Je pique un sprint jusqu'il la Chevrolet et le gars m'accompagne en galopant pesamment.

— C'est pas bien compliqué, je lui explique tout en cavalant. Il s'agit d'une connexion des accus qui se déglingue. J'ai simplement besoin de quelqu'un pour la maintenir pendant que je démarre, histoire de décoller la magnéto.

Nous arrivons à la voiture tout congestionnés et soufflant comme des bœufs.

— Voilà le bidule, dis-je en lui désignant le fil branché sur la magnéto qui, de son naturel, ballotte dans sa cosse. Vous n'avez qu'à le tenir en place, lui dis-je.

Il plonge une grosse patte sous le capot et empoigne le fil.

— Maintenant, je vais lancer le moulin, dis-je.

Je grimpe dans la voiture, tourne la clé de contact et appuie sur le démarreur. Le jus craché par la magnéto attrape mon bonhomme avec les pieds dans la flotte. L'effet va bien au-delà de tout ce que je pouvais espérer. Il pousse un rugissement et culbute en arrière. Le moteur tourne, j'embraye et j'accélère. Dans le rétroviseur, j'entrevois le gros type qui se remet tout juste sur son séant, puis sa silhouette s'estompe dans la pluie. Je m'arrête, le temps de rabattre le capot et repars. Je tourne dans Barnham Boulevard et grimpe la côte à toute allure pour gagner le quartier nord d'Hollywood. J'exécute une série de crochets dans un réseau de rues transversales et, quand je débouche sur Riverside, je suppose que mon gars aura besoin de toute une meute de chiens policiers pour retrouver ma trace.

Je me range sur un terre-plein en face de la Worldwide et traverse la chaussée en cavalant sous des torrents de flotte. Les studios, ultramodernes, s'étalent sur environ cinquante hectares et les techniciens s'y vantent de ne jamais avoir besoin de tourner en extérieurs. Le temps de me trouver enfin à l'abri, je suis trempé comme un barbet et je me sens légèrement agressif.

— Écoutez, dis-je à la réceptionniste, faites-moi le plaisir de prévenir M. Partzman qu'un détective veut le voir au sujet du meurtre de Wertzer.

Marrant comme cette entrée en matière peut vous ouvrir les portes. Aussitôt l'employée s'active avec les fiches de son standard et parlemente avec trois ou quatre secrétaires ; toutes capitulent devant le mot meurtre. En fin de compte, elle obtient Partzman qui sera, paraît-il, enchanté de me recevoir.

La préposée me confie à un guide qui réussit à nous paumer dans un dédale de couloirs sans fin où nous nous heurtons successivement à des escouades d'Indiens, de cow-boys, de gangsters, de scénaristes et d'assistants à la mine soucieuse, sans compter un nombre impressionnant de souris aux châssis tout aussi impressionnants.

Nous finissons par aboutir devant une porte marquée : *Joseph Partzman*. Mon guide m'abandonne à mon sort et j'entre. La secrétaire en fonction me confie à deux autres cerbères femelles, d'autant plus méfiantes qu'elles approchent davantage du grand patron. Nous franchissons pour terminer une porte d'acajou massif et je me trouve enlisé jusqu'aux genoux dans un tapis de haute laine. Je possède de vagues renseignements sur ce Partzman, mais sans doute pas autant que je devrais. Je ne vais guère au cinéma. Je préfère picoler ou me taper un petit poker des familles. Bref, j'aperçois sa photo dans les canards de temps en temps et, en parcourant les titres, j'apprends qu'il a récolté un Oscar dans tel ou tel festival. Il est considéré partout comme un gros ponte ; ça me fiche un rude coup de le voir. Il se détache, debout, à l'entrée de son bureau, sur une toile de fond qui se pose là. Tout, dans ce bureau, est énorme et luxueux, y compris le bonhomme. Subitement, je me rends compte que mes souliers sont boueux ; mon galurin n'est qu'une loque imbibée d'eau et mon complet est bon pour la poubelle, même s'il était sec, ce qui n'est pas le cas.

— Je me présente : Joseph Partzman, annonce-t-il en me tendant la main et en découvrant une dentition impeccable.

— Steve Lawson, je réponds en lui serrant la cuiller. Très heureux de faire votre connaissance.

— Asseyez-vous, Lawson, reprend-il. Je vois qu'il fait un peu humide, dehors.

Il continue à sourire, se remet à son bureau miroitant et se carre dans son fauteuil.

— Oui, je fais. Joli temps pour les escargots.

Je crains que cette réplique ne soit pas à la hauteur des dialogues de ses films, mais son sourire ne s'efface pas. Les mains jointes sous le menton, il me dévisage. J'ai l'impression que c'est décidément à ça que je suis voué : m'asseoir devant un type qui trône à son bureau et m'escrimer à lui tirer les vers du nez... Enfin ! Peut-être qu'un jour je finirai par dégoter un boulot où c'est les gens qui se déplaceront pour venir me voir !

Partzman est un grand gaillard large d'épaules qui doit friser la cinquantaine. Il a probablement plus de classe que la plupart des cabots qui jouent dans ses productions. Ses cheveux gris fer tout ondulés dégagent un large front bronzé. Il a le visage taillé à coups de serpe et le regard plein d'énergie. Il finit par articuler :

— Vous m'examinez sous toutes les coutures, Lawson, à ce que je vois.

— Excusez-moi, dis-je. C'est une mauvaise habitude chez moi.

Il sourit.

— Ça devrait être une excellente habitude pour un détective.

— Je suis détective privé, monsieur Partzman ; je n'appartiens pas à la police.

— Je sais, dit-il. J'ai lu votre nom dans le journal ce matin.

Ce gars-là me coupe la chique. Avec sa fortune de nabab, il se montre aussi gracieux qu'un minable politicien de banlieue ; et pourtant, il me met mal à l'aise. Ça tient peut-être à son regard, ou à son sourire immuable, ou encore peut-être à moi. Toujours est-il que j'ai l'impression qu'il se marre doucement.

— Je peux donc en conclure que vous vous intéressez à l'assassinat de Wertzer, dis-je.

— C'est une affaire assez sensationnelle. (Il hausse les épaules.) De plus, je connaissais Wertzer. Voulez-vous boire un verre ?

— Très volontiers.

Il appuie sur un bouton, ce qui fait sortir des flancs de son bureau un bar d'appartement. Rien n'y manque, pas même un réfrigérateur miniature. Il actionne un autre commutateur.

— La résistance chauffante, explique-t-il, pour détacher les cubes de glace.

— Qu'est-ce qu'on ne va pas inventer !

— Bourbon ? demande-t-il.

— À l'eau, je réponds. Très peu d'eau.

— On reconnaît tout de suite le véritable amateur de whisky, déclare-t-il. Faut le boire sec ou à l'eau. C'est une hérésie de gâcher du bon whisky pour faire des cocktails qui sentent le parfum.

— C'est tout à fait mon opinion, dis-je.

Il me tend un verre et se rassied.

Je lamine une gorgée et attends que ça me réchauffe un peu les entrailles. Puis j'observe :

— Entre nous, monsieur Partzman, vous n'avez pas l'air étonné de me voir.

— Vraiment ? (Il se met à rire.) C'est peut-être parce que je ne connais pas encore le but de votre visite.

— Mais vous le savez. C'est au sujet du meurtre de Wertzer.

— C'est juste, dit-il.

— Et ça ne vous surprend pas ?

— Pas spécialement. Tant de gens viennent me trouver à propos de tant de choses ! D'ailleurs, j'étais en relation avec Wertzer.

— À quel point ? je m'enquiers.

— Oh ! comme un propriétaire d'écurie de courses peut en connaître un autre. Voyez-vous, nous faisons courir nos chevaux dans toutes les grandes épreuves de Californie, ce qui nous mettait en rapport assez souvent. J'ai même été reçu chez lui.

— Ça ne vous paraît pas bizarre qu'on l'ait descendu ?

— Peut-être, oui. Mais si le meurtre peut paraître bizarre dans la vie de tous les jours, il est très fréquent aux studios... dans mes films. Et je suppose que ça m'endurcit.

— Savez-vous si Wertzer avait des ennuis quelconques ?

Il réfléchit.

— Non, répond-il. Et en l'admettant, je doute fort qu'il m'en ait parlé. Nous n'étions pas assez liés pour ça.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Eh bien ! figurez-vous, il y a seulement quelques jours. Il est venu me voir au bureau.

— À quelle occasion ?

Partzman sourit.

— Il voulait me proposer une petite affaire hippique.

— Une affaire de chevaux de course ?

— Oui. Wertzer guignait depuis longtemps une de mes poulinières. Il est passé chez moi pour me relancer. Ce n'était pas la première fois. Comme d'habitude, nous n'avons abouti à rien. Moi aussi, je tiens à cette jument.

— Elle ne s'appellerait pas Lawrence Benoit, votre poulinière ? je demande.

Partzman, qui allongeait le bras pour poser son verre sur le bureau, lâche prise et laisse tomber le verre. Il baisse la tête précipitamment pour ramasser les morceaux et je ne peux plus voir son visage. Quand il se redresse, il arbore un sourire confus.

— Quel maladroît je fais ! dit-il. Je n'ai plus qu'à me resservir.

Il se penche au-dessus du bar et se prépare un autre whisky tout en me demandant :

— Qu'est-ce que vous me disiez déjà ?

— Je vous demandais si votre jument ne s'appelait pas Lawrence Benoit.

Il me dévisage.

— Vous essayez de finasser, si je ne me trompe, dit-il.

— Votre nom figure sur le registre comptable de Benoit, je rétorque. Vous lui avez versé vingt mille dollars.

Il achève de doser son mélange et me demande :

— Vous en prenez un autre ?

Ce type a de l'estomac, pas d'erreur !

— Je me laisserais bien tenter, dis-je.

Tandis qu'il s'affaire à me préparer un verre, je contemple la pièce autour de moi. Dans une étagère vitrée, contre le mur du fond, s'aligne une collection de coupes en métal doré.

— Ça correspond à quoi, toute cette vaisselle en doublé ?

— Ce sont pour la plupart des prix obtenus pour mes films, dit-il.

— Et le reste ?

— Des courses gagnées par mes chevaux. Deux tournois de golf où j'ai bénéficié d'une veine insolente et un ou deux concours de mon club de tir au fusil et au pistolet.

— Vous aimez le tir à la cible ?

— Ma foi oui, dit-il en me tendant mon verre. C'est un sport que j'ai beaucoup pratiqué. Mais, ces derniers temps, j'ai été trop occupé.

— Wertzer a été abattu d'une balle, je souligne.

Il prend un air amusé.

— Si je vous parais suspect simplement parce que je suis bon tireur, votre liste doit être bien longue !

— Pas si longue que ça, dis-je. Alors... pour en revenir à ces vingt mille dollars versés à Benoit ?

Il pose son verre sur le bureau.

— Comment avez-vous découvert ça ?

— Les feuillets du registre comptable sont en ma possession.

— Ça me paraît difficile à croire.

— Mieux que ça ; je les ai dénichés dans le bureau de Wertzer ! Votre nom et la somme que vous avez payée à Benoit étaient soulignés au crayon. Vous conviendrez que ce détail laisse supposer que Wertzer était au courant d'une histoire entre Benoit et vous. Et je me demande s'il ne s'est pas fait descendre à cause de ça.

Partzman sourit.

— S'il avait coché mon nom, déclare-t-il, c'est que selon toute vraisemblance, il était étonné de le trouver là.

— Mais vous, vous ne l'êtes pas ?

— Non.

— Alors vous avez bien remis ces vingt mille dollars à Benoit ?

— En effet.

— Pourquoi ?

— Pour avoir le droit de passer mes films dans mes propres salles de cinéma.

— Chantage !

— Protection, selon les termes de M. Benoit.

— De toute façon, c'est une combine louche, dis-je. Combien a-t-il réussi à vous extorquer ?

Partzman prend un air affligé.

— Le total dépasse largement les vingt mille dont vous avez retrouvé la trace.

— Un business plutôt rentable, dis-je. Ça vous ferait de sérieuses économies s'il arrivait un pépin à Benoit.

— Oui, répond-il. Vous croyez qu'il y a un espoir de ce côté-là ?

— Il s'est mis de lui-même en mauvaise posture. Il risque fort, à mon avis, de se retrouver sur la paille humide...

— Donnez-m'en la garantie et je vous embauche sur-le-champ.

— Je vous prendrais bien au mot, dis-je, mais chez moi les premiers venus sont les premiers servis, sans compter que vous n'êtes pas encore dédouané, pour ce qui est de mon boulot en cours.

— Je vois, dit-il.

— Est-ce que ça vous ennuerait de me préciser où vous étiez hier soir ? je lui demande.

— Nullement. Mais je crains fort de n'avoir qu'un alibi bien mince.

— Personne ne m'en a fourni jusqu'ici. Si vous en aviez un, je vous soupçonnerais.

Il sourit.

— J'ai travaillé ici dans mon bureau bien après huit heures. Je m'étais fait servir mon dîner vers six heures, ensuite je suis resté seul.

— Pourriez-vous quitter les studios sans être vu ?

— C'est faisable, mais en principe, il faut franchir le portail et passer devant le gardien.

— Et ce gardien se souviendrait-il de vous avoir vu passer ?

— C'est probable. Je vous rappelle que je dirige les studios.

— Alors, voilà votre alibi. Curieux que vous n'y ayez pas pensé.

— Peut-être, mais je songeais surtout que personne ne pouvait témoigner m'avoir vu dans mon bureau. Ah ! au fait... (Il marque un temps d'arrêt.) J'ai demandé New York sur l'inter.

— À quelle heure ?

— Voyons... Il devait être près de huit heures. La poste a dû enregistrer ma communication.

— Qui avez-vous appelé ?

— Petkin, notre distributeur à New York, précise Partzman.

— Ça ne fait pas un peu tard, là-bas, pour y recevoir des coups de fil ?

— Trop tard, même, à vrai dire. Petkin n'était pas chez lui. J'ai dû le rappeler ce matin à son bureau pour l'obtenir.

Je vide mon verre.

— Parfait, dis-je. Si ce dernier point se vérifie, vous êtes quitte.

— J'y compte bien, pour ne rien vous cacher. Il me serait désagréable de voir mon nom mêlé à toute cette histoire.

— Je m'en doute, dis-je en me levant et j'ajoute : Vos

renseignements me seront très utiles.

Il se lève à son tour, contourne son bureau et me serre la pince.

— Si je peux vous être utile encore, le cas échéant, appelez-moi, dit-il.

Nous échangeons les salamalecs d'usage et je m'en vais. La mignonne du bureau de réception me reconduit en sens inverse le long des couloirs jusqu'à l'entrée principale. Tandis que nous nous fauflons au milieu de ce troupeau de figurants des deux sexes, j'éprouve l'impression bizarre que je viens d'assister à la représentation d'un petit sketch bien réglé. Puis je me secoue. Ces gens de cinéma sont des marchands d'illusions et, dans ce milieu, il faut un œil exercé pour distinguer la réalité de la fiction. Sur le pas de la porte, mon chaperon me gratifie d'un sourire d'adieu et je me retrouve à l'extérieur.

La pluie s'est arrêtée, mais le ciel est encore sombre et chargé de nuages et le jour commence à baisser. Ma montre indique quatre heures vingt-cinq. Je sors la Chevrolet du parking et mets le cap sur Hollywood. À mon avis, Partzman n'est pas dans le coup. Il ne m'aurait pas conseillé de cuisiner le gardien s'il n'avait pas été sûr de sa réponse ; pour la compagnie du téléphone, c'est le même tabac. Mais, par ailleurs, ou je me trompe fort, ou les rapports existant entre Benoit, Wertzer et lui sont beaucoup plus étroits qu'il ne le prétend. Je réfléchis un instant sur ses relations avec Benoit. Ça ne paraît pas normal que Benoit puisse le faire cracher avec son racket de protection... Partzman est une trop grosse légume pour ça. D'un autre côté, il ne serait pas le premier grand ponte à se dégonfler devant ce genre de combine.

Ce coup de crayon autour de son nom, sur le feuillet de comptabilité, révèle à mon sens plus de calcul que de surprise de la part de Wertzer. Il doit exister un trio Wertzer, Partzman, Benoit. Curieux compagnons de route, ces trois zèbres ; mais, après tout, une affaire de chantage peut réserver de curieuses surprises.

Chapitre VIII

Sur tout le trajet, les rues sont transformées en rivières. Je traînasse au milieu d'un flot de voitures qui progresse à une allure d'escargot, si bien qu'il est déjà cinq heures quand je stoppe devant la maison d'Inez Shadow.

J'appuie sur la sonnette et la bonniche de couleur vient m'ouvrir et m'accueille d'un :

— Bonsoi', m'sieu. Vous dési'ez ?

Je décline mon identité et, d'un geste, elle m'invite à entrer.

À l'intérieur, le décor est assorti au style ultra-moderne de la façade. Sur les murs du salon, des tableaux représentent des taches de couleurs assorties d'yeux et de bras trop nombreux.

Tout est reluisant, immaculé, surchargé d'arêtes vives et de lignes brisées. L'éclairage indirect donne au salon un air un peu théâtral et j'éprouve vaguement l'impression d'être surveillé.

Là-dessus, Inez Shadow fait son entrée, ou plutôt se glisse vers moi d'une démarche aérienne. Il me semble l'avoir déjà vue au cinéma, mais, en général, je ne fais guère attention aux pin-up qui évoluent sur l'écran. À quoi bon ? Je me souviens qu'elle joue toujours les garces ; je m'attendais donc plus ou moins à me trouver en présence d'une ravageuse outrageusement fardée et fringuée comme une vamp.

Or la souris qui vient d'apparaître ne doit guère dépasser vingt ans. Elle est grande, élancée, avec juste ce qu'il faut de rondeurs aux bons endroits et un visage ravissant. Ses cheveux blonds rejetés en arrière flottent sur ses épaules. Elle porte une longue robe blanche. Je me lève.

— Vous êtes M. Lawson, dit-elle.

Tout de suite, je me souviens de sa voix. C'est bien ça qu'elle a de particulier, ce ton chargé d'invites discrètes.

— Soi-même, dis-je. Et vous êtes Inez Shadow.

— Oui, répond-elle. Venez par ici, je vous en prie, que nous puissions bavarder tranquillement.

Elle me fait traverser le hall et, tout en marchant à son côté, je respire un léger parfum. C'est une souris capiteuse, pas d'erreur. Nous pénétrons dans une bibliothèque. Décidément, tout le monde a sa bibliothèque, sauf Stevie. Avec tout ce fric en circulation dans le pays, comment se fait-il que Lawson n'arrive pas à s'en farcir une bonne pincée ?

— Asseyez-vous donc, dit-elle.

J'empoigne une espèce de tabouret triangulaire et l'enfourche. J'ai les fesses à trente centimètres du sol environ et les genoux qui me rentrent dans le menton. En face de moi, Inez Shadow s'est installée, très droite, l'air préoccupé, sur un petit canapé.

— Savez-vous pourquoi je vous ai appelé ? demande-t-elle.

— Au sujet du meurtre de Wertzer, j'imagine.

— Je l'aimais, déclare-t-elle.

— Il avait bien de la chance.

— Lui aussi m'aimait, enchaîne-t-elle, mais il était aigri.

— C'est ce que je me suis laissé dire.

— Et il avait de gros ennuis, ajoute-t-elle.

— Il n'en a plus.

Elle réfléchit un instant.

— Peut-être ; mais moi, j'en ai toujours, poursuit-elle avec une lueur d'inquiétude dans le regard.

— Quel genre d'ennuis ? je lui demande.

— J'ai peur d'être assassinée, moi aussi.

Elle s'est exprimée très simplement, mais elle a une trouille bleue, c'est visible.

— Ça peut devenir grave, ça, dis-je. Qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

— Ce n'est pas seulement une impression. J'ai une preuve à l'appui.

— Et où avez-vous pris cette preuve ?

Elle se lève et se met à arpenter la pièce.

— Je ne peux pas vous le dire.

— Écoutez, je reprends, si c'est l'assassin de Wertzer qui vous fait peur, vous n'avez qu'à le dénoncer et on le collera en taule où il ne fera plus de mal à personne.

— Non, dit-elle. Je ne crains pas seulement d'être tuée. Il y a d'autres éléments en jeu. D'ailleurs, je ne suis sûre de rien.

— Vous vous rendez compte, je suppose, que c'est un délit de cacher à la police des renseignements de cet ordre, dis-je d'un ton sévère.

— Oui, fait-elle, mais je ne peux en parler à personne et c'est pourquoi j'ai tellement besoin d'aide.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Je voudrais que vous me serviez de garde du corps, dit-elle, et que vous restiez près de moi, jusqu'à ce que cette affreuse histoire soit terminée.

— Jour et nuit ?

J'ai l'impression que mon ton équivoque ne lui a pas échappé.

— Je vous en prie, dit-elle. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Bien sûr, dis-je. Enfin, pour ce qui est de jouer les gardes du

corps, ça doit pouvoir s'arranger... quoique je sois plutôt débordé en ce moment. Mes minutes sont précieuses.

— Je vous paierai mille dollars, dit-elle. Et plus par la suite, si c'est nécessaire.

— Alors, je suis votre homme.

— Pouvez-vous commencer tout de suite ? s'enquiert-elle. Êtes-vous armé ?

— Minute, dis-je. Ce genre d'opérations réclame un minimum de réflexion. Je me demande comment je vais m'y prendre. En fait, votre protection effective devra être assurée la plupart du temps par un de mes hommes. Êtes-vous d'accord là-dessus ?

— Oui, s'il connaît son métier, dit-elle.

— Il connaît son métier. Je vais lui faire signe dès que je serai sorti d'ici et je vous l'enverrai. Pouvez-vous patienter encore une heure environ ?

— Non, mais s'il le faut, tant pis.

— Entre temps, dis-je, vous pouvez m'établir un chèque de mille dollars. Comme ça, nous serons prêts à démarrer.

Elle cesse de déambuler et me dévisage.

— Vous tenez à toucher votre argent d'avance ?

Je hausse les épaules.

— Admettons qu'on cherche à vous descendre, comme vous dites. Admettons que vous y passiez et mon bonhomme également. Si je ne suis pas réglé d'avance, qu'est-ce qui me reste ?

— Vous n'êtes pas très altruiste, monsieur Lawson !

— Non, pas très.

— Parfait. Un instant, je vous prie. Je vais vous apporter votre chèque.

Elle sort tandis que des visions de billets verts se mettent à danser devant mes yeux. Ce patelin de Los Angeles est bourré de gars qui traînent dans les rues avec des millions imaginaires dans la cervelle et des trous au fond de leurs poches. La plupart n'arrivent à tenir le coup qu'en s'offrant une cuite de loin en loin. Moi, je n'ai pas touché un seul paquet intéressant depuis des siècles. Et voilà qu'en vingt-quatre heures, j'en récolte deux bonnes pincées coup sur coup, avec la perspective que m'a laissée Partzman de décrocher le gros lot. Il faut croire que le vent tourne ; je ne m'en plains pas. J'allume une tige, m'étire et dégage mes genoux de sous mon menton. Je nage dans la béatitude. Inez revient dans la pièce et je passe à la caisse. La somme est bien portée en toutes lettres et le chèque me paraît tout ce qu'il y a de régule. Je le plie avec soin et le fais disparaître dans ma poche.

— Espérons que ce bout de papier va marquer la fin de vos ennuis, dis-je. Vous n'auriez rien d'un peu plus fort, dans votre taule, qu'un verre de flotte, par hasard ?

— Mais si, bien sûr, répond-elle. Qu'est-ce que vous voulez boire, un bourbon à l'eau ?

— Avec le moins d'eau possible.

Elle s'approche du bar et entame les préparatifs d'usage. Je lui lance :

— Wertzer est venu ici hier soir.

Elle pivote et, le dos au bar, les deux mains crispées sur le comptoir, elle me regarde fixement.

— Comment le savez-vous ?

— Je me débrouille... Entre nous, il y a pas mal de chances pour que vous l'ayez liquidé vous-même.

— Je ne l'ai pas tué.

— Et le testament, à propos ?

Pour un peu, elle en ferait craquer son soutien-gorge d'indignation.

— J'ignorais jusqu'à l'existence de ce testament. C'est M. Whitmore qui m'en a parlé au téléphone ce matin. William ne m'en avait jamais rien dit.

— Que vous dites. Pouvez-vous le prouver ?

— Non, bien sûr. Mais comment aurais-je pu le tuer ?... Je l'aimais.

— D'accord, je sais. N'empêche que sa mort vous permet de palper la grosse galette.

Elle se détourne et s'absorbe de nouveau dans la préparation des drinks. Ses épaules se voûtent et je comprends qu'elle s'est mise à chialer. Qu'on me donne une fille coriace et mal embouchée, je me sens dans mon élément, mais avec une souris qui se fout à sangloter dès qu'on la bouscule, je perds tous mes moyens. Je m'approche d'elle et lui enlace la taille... d'autant que l'occasion est vraiment tentante.

— Faut pas pleurer comme ça, je lui dis. À quoi bon ? Wertzer n'est plus là. Les flics vous ont à l'œil. Vos larmes ne serviront à rien. Maintenant, fermez les écluses et je vous promets d'être plus gentil.

Elle continue à pleurnicher un moment, puis s'écarte de moi.

— Ça va se passer, dit-elle.

— Allez poser vos fesses, je vais terminer ce petit boulot à votre place.

Elle obéit et j'achève de remplir les verres. Quand je lui apporte le sien, elle a déjà repris le dessus. En fait, je me demande même si elle ne m'a pas possédé avec son numéro de désespoir. Elle paraît si rassérénée... Je lui tends son bourbon.

— Vous autres, les reines de l'écran, vous vous remettez drôlement vite de vos crises de larmes. (Ses lèvres se mettent à trembler.) Ça va, ça va, calmez-vous, j'ajoute rapidement. Je vous jure d'être compréhensif. (Je me rassieds.) Maintenant, dis-je, je vais me comporter comme si vous étiez tout à fait innocente, comme si vous

étiez ma cliente favorite et nous allons simplement essayer de toucher le fond du problème. Apparemment, vous en connaissez déjà la solution, mais vous avez peur de parler. Donc pour en revenir à ce point précis sur lequel vous êtes fixée, moi je n'ai plus qu'à foncer dans le brouillard. Bref, quand j'aurai trouvé à mon tour, et je possède déjà quelques atouts dans ma manche, qu'est-ce que vous risquez de plus qu'en me tuyautant séance tenante ?

— Tout dépend de la rapidité avec laquelle vous aboutirez et à condition aussi que ce que je crois se vérifie.

Je hausse les épaules.

— Enfin, puisque c'est votre idée, je n'insiste pas. Mais ne vous frappez pas à propos de votre sécurité. Mon type vous collera tellement au train que vous finirez plutôt par vous plaindre de ne plus avoir un instant de répit. Ceci dit, voulez-vous répondre à quelques questions ?

— Si je peux, oui.

— Pourquoi Wertzer est-il venu hier soir ?

— Il voulait me parler.

— De quoi ?

— De plusieurs choses. Il voulait m'épouser. Nous en avons discuté.

— Vous n'étiez pas d'accord là-dessus ?

— Si. Mais je suis très jeune. Je ne voulais pas abandonner ma carrière.

— Vous ne pouviez pas combiner les deux ? Il me semble que ça s'est déjà vu.

— Pour moi, c'était impossible.

— En quel honneur ?

Elle hésite un instant.

— Il voulait que j'abandonne l'écran.

— Et vous lui avez répondu que vous préféreriez le lâcher, lui ?

— Non, je lui ai dit... d'attendre, si vous voulez, et que plus tard, les choses pourraient peut-être s'arranger.

— Quelles choses ?

— Oh !... ma carrière, justement ; ou plutôt l'idée que je m'en faisais.

— Et il a admis votre point de vue ?

— Oui, finalement.

— Donc, je conclus, Wertzer était résigné à attendre. De quoi avez-vous encore parlé ?

Elle se raidit légèrement.

— En me quittant, il devait rencontrer quelqu'un, explique-t-elle. Il en plaisantait à l'avance.

— Ça n'a pas dû être tellement drôle un peu plus tard, je

remarque. Qui était ce quelqu'un ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Et où devait-il le retrouver ?

— À sa villa de Malibu.

— À votre avis, est-ce que c'est cette personne qui l'a descendu ?

— Je n'ai pas dit ça.

Je me demande si je ne devrais pas insister. Cette fille, assise en face de moi et qui connaît l'assassin, est bien décidée à ne pas l'ouvrir. Je songe un instant à lui flanquer les foies puis je me ravise. Il vaut mieux lui accorder vingt-quatre heures de réflexion. Si, dans l'intervalle, je n'ai pas réussi à y voir plus clair, Inez Shadow représente toujours un capital en réserve.

— En somme, sur ce point précis, je crains d'être tombé sur un bec, dis-je.

J'ajoute :

— À quelle heure vous a-t-il quittée ?

— Il devait être près de sept heures.

— Il est parti comme ça, tout seul ?

— Non. Il a demandé un taxi.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris sa propre voiture ?

— Je ne sais pas, répond-elle. Maintenant, si nous en restions là, voulez-vous ? Je ne peux vraiment rien vous dire de plus. Je vous en prie, prévenez votre employé.

— Encore une ou deux petites questions. Pourquoi avez-vous téléphoné chez Wertzer ce matin à trois heures et demie ?

Elle paraît surprise, mais répond sans hésiter :

— J'étais inquiète et je voulais lui parler.

— Connaissez-vous Joseph Partzman ?

Le timbre de la porte d'entrée retentit et Inez sursaute.

— Oui, dit-elle, je travaille pour lui.

Dans le hall, la femme de chambre parle avec une souris. Quand je parviens à reconnaître la voix de la visiteuse, je sais que je peux me préparer à assister à un numéro de gala. Inez reste assise à ruminer. Cette voix ne lui rappelle rien. La femme de chambre apparaît alors sur le seuil de la pièce.

— M^{me} Ve'tzer voudrait vous parler.

Inez se lève d'un bloc et devient blême. Elle esquisse un pas vers la bonne, un pas vers moi, puis écarte les bras d'un air affolé.

— Pas de panique, dis-je. Priez-la d'entrer. Je la ferai tenir tranquille.

— Faites entrer M^{me} Wertzer, réussit à articuler Inez.

— Asseyez-vous, lui dis-je, dès que la bonne est repartie, et calmez-vous.

Ann se rue alors dans la pièce, dressée sur ses ergots, les yeux

flamboyants.

— Charmant tableau ! explose-t-elle. Ma chère petite amie Inez, avec l'individu qui m'a promis de me dédouaner dans cette affaire d'assassinat.

Inez se relève de nouveau, mais je ne bouge pas de mon siège.

— Entrez et asseyez-vous, dit-elle.

— Trop aimable, réplique Ann. (Elle jette son manteau sur le dossier d'un fauteuil et s'assied.) Maintenant, poursuit-elle, je vous donne deux minutes pour vous expliquer avant de vous crêper le chignon.

Elle croise les jambes et allume une cigarette. Ses mains tremblent. Pour essayer de la détourner de ses projets belliqueux, je précise :

— Inez m'a engagé comme garde du corps.

— Ça ne risque pas d'être incompatible avec vos autres activités ? me demande-t-elle d'un ton glacial.

— Un de mes hommes se chargera de veiller à la sécurité de Miss Shadow.

— Vraiment ? dit-elle. J'ignorais que votre affaire avait pris tellement d'extension !

— Je suppose que vous êtes venue pour me parler du testament ? intervient Inez.

— Petite garce ! s'écrie Ann. Comment avez-vous pu l'amener à vous laisser sa fortune ? Enfin, je m'en doute... Mais vous ne vous en tirerez pas comme ça ! Je ferai tout pour prouver que vous l'avez assassiné. Si ce détective à la gomme n'en est pas capable, j'en trouverai bien un autre pour s'en charger.

Elle s'arrête, à bout de souffle. Inez n'a pas bronché.

— Pensez de moi ce que vous voudrez, madame Wertzer, déclare-t-elle. J'aimais votre mari, moi, mais on ne pourrait en dire autant de vous. En tout cas, je ne l'ai pas tué, et, d'autre part, c'est aujourd'hui seulement que j'ai eu vent de l'existence de ce testament.

Ann se lève et marche sur Inez.

— Pas possible ! dit-elle.

Elle brûle d'envie de se servir de ses griffes. La plaisanterie a été assez loin comme ça.

— Ann, dis-je, asseyez-vous !

Elle se balance d'un pied sur l'autre sans pouvoir se décider. Finalement, elle bat en retraite et regagne son fauteuil.

Je sors le calumet de la paix.

— Inutile de vous chamailler à ce sujet, dis-je. Il se trouve que je suis au courant d'un coup de fil donné à Inez par Whitmore aujourd'hui au sujet du testament. J'ai de bonnes raisons de croire qu'elle en entendait parler pour la première fois. Vous ne méritez de fleurs ni l'une ni l'autre, donc peu importe si l'une n'a pas été à la

hauteur comme légitime et l'autre a joué les briseuses de ménage. Laissons tomber cet aspect mineur du problème. Il y a une petite affaire de meurtre à débattre.

— Croyez-moi, madame Wertzer, insiste Inez, je ne veux pas de son argent.

— Vous l'avez déjà, dit Ann. Mais vous ne le garderez pas.

Je m'interpose.

— Écoutez, vous êtes toutes les deux soupçonnées de meurtre. (Cet avertissement accroche au moins leur attention.) Et quand les flics prendront connaissance du testament (je me tourne vers Inez), je vous conseille de figner l'histoire que vous leur servirez, à moins que vous ne respectiez la vérité.

— Et quelle est la vérité, au juste ? demande Ann.

— Inez prétend connaître l'assassin, dis-je, mais elle refuse de donner son nom. Elle a peur qu'il lui fasse son affaire, paraît-il. C'est pour ça qu'elle m'a engagé.

— J'espère bien qu'elle a raison d'avoir peur, profère Ann. Et j'espère aussi que vous, vous allez foirer sur toute la ligne.

— Vous, dis-je à Ann, vous savez très bien que vous êtes déjà bougrement compromise, alors, ne vous énervez pas et mettez-y une sourdine.

— Je vous avais demandé de ne rien dire, tranche Inez. Merci beaucoup.

Elle me lance un regard acide, se lève et va se servir un bourbon bien tassé au bar.

— C'est ça, buvons tous un verre, dis-je. Ça risque d'arranger les choses.

Je gagne le bar à mon tour et prends les opérations en main. Il est maintenant près de six heures trente et je devrais être en route si je veux arriver à temps chez Benoit. Mais la perspective de laisser en tête à tête ces deux souris prêtes à s'entrégorger me gêne un peu.

Je procède à la répartition des verres.

— Écoutez, dis-je, si vous avez envie que je m'emploie un peu pour vous deux, il faut que je me tire. Inez, voulez-vous que j'emmène Ann avec moi ?

— Je partirai si ça me chante, affirme Ann.

— Je n'ai pas peur de M^{me} Wertzer, réplique Inez. Elle peut rester si ça lui fait plaisir.

— Bon, ça va, dis-je. Vous êtes chez vous.

Je les considère tour à tour. L'une comme l'autre peut être la meurtrière. Mais Benoit m'attend et il est grand temps que je file. Je vide mon bourbon d'un trait.

— Inez, dis-je, je vous enverrai mon type d'ici une heure. Vous, Ann, je vous rappellerai. Vous serez chez vous ?

— Peut-être, répond-elle.

— Alors, au revoir !

Mais ma formule ne rencontre aucun écho.

Chapitre IX

Je m'arrête à un drugstore sur Sunset et téléphone à Lefty. Lefty ne se contente pas de parler aux chevaux, mais il ne gratte pas régulièrement pour moi et je risque d'avoir à marchander avec lui. Il est dans sa chambre d'hôtel.

— Lefty, dis-je, j'ai un petit boulot pour toi.

— Il doit être vraiment petit, fait-il.

— Je te donne cinquante dollars par nuit.

— Surtout lâche pas ta pipe d'opium, j'aimerais bien en tirer une bouffée ! s'exclame-t-il. Où t'as été pêcher un magot pareil ?

— Les affaires remontent, dis-je.

L'intérêt de Lefty aussi, du même coup.

— Comment je me les fais, tes cinquante fafiots ? s'enquiert-il. Je rajoute des zéros aux cinq sur les portraits de Lincoln 1 ?

— Mieux que ça, dis-je. T'es promu garde du corps d'Inez Shadow.

— Qui c'est, Inez Shadow ?

— Quel âne ! Inez Shadow est la reine de l'écran, une poulette tout ce qu'il y a d'appétissante.

— Ça va, dit Lefty. Mais qu'est-ce que je dois faire ?

— Prendre un flingue et rappliquer chez elle. (Je lui indique l'adresse.) Vas-y le plus tôt possible. Quand peux-tu y être ?

— D'ici une heure, répond Lefty.

Je lui annonce que je le retrouverai là-bas, ce qui met un point final à notre conversation. Nous raccrochons.

Je reprends le volant de ma Chevrolet et file vers Wilshire pour gagner le bureau de Benoit. J'ai l'impression que j'ai oublié quelque chose chez Inez et que je devrais bien retourner chercher ce quelque chose. Je passe en revue les diverses bricoles que je trimbale en général sur moi. Rien ne manque. Mais à deux reprises, je me vois sur le point de faire demi-tour. Je crains peut-être que mes deux clientes payantes se chamaillent et me coupent les vivres.

Je me demande pourquoi Ann est venue trouver Inez. Ce ne peut être qu'à propos du testament. Une souris futée comme l'est Ann cherchera forcément un joint pour essayer de ramener toute cette oseille dans son garde-manger. Ça a dû lui faire un rude coup de voir ma bagnole devant chez Inez. Elle manque vraiment de pot avec moi.

Il est environ sept heures quand, ayant garé ma carriole, je me laisse monter par l'ascenseur au septième étage où se trouve l'officine de Benoit. Le liftier est toujours de service, mais dans la baraque il fait

noir comme dans un caveau mortuaire, à l'exception toutefois des locaux de Benoit. En m'approchant de la porte vitrée, je m'aperçois qu'au-delà de la salle d'attente plongée dans l'obscurité, le bureau personnel de Benoit est éclairé. J'entre, discrètement, il faut croire, puisque la conversation qui me parvient par l'imposte donnant sur la seconde pièce ne s'interrompt pas.

— Y viendra pas, patron, dit une voix. J'en ai mal aux arpons, moi, de poireauter comme ça.

— Tes arpons, tu les soigneras plus tard, réplique une autre voix plus suave. D'ailleurs, on ne te demande pas ton avis.

— Bien, patron.

Je me plaque tout contre le mur derrière la porte qui s'ouvre brusquement. Un type traverse à tâtons la pièce sans lumière et sort dans le couloir. Je ne sais pas pourquoi au juste je me planque comme ça, mais ça me paraît curieux que Benoit me fasse surveiller par un de ses gorilles. Me voilà donc au cœur de la place et du coup je décide d'en profiter pour prendre un peu le vent.

Durant un instant, seul un froissement de papiers rompt le silence dans la pièce voisine, puis je distingue le « plop » d'un bouchon et les glouglous d'un liquide versé dans un verre.

— Tu bois un coup ? demande la voix distinguée, celle de Benoit probablement.

— Merci, répond quelqu'un.

Je n'entends plus personne jacter. J'en conclus donc qu'ils ne sont que deux dans le bureau. Ils boivent. Nouveau silence, meublé de claquements de langue répétés. Ça me donne la pépie.

— Pour moi, il vous a monté un bateau, déclare le second type.

— T'en fais pas, il va bien se manifester, réplique Benoit.

— Commence à se faire tard, reprend l'autre.

— On va encore lui donner un petit délai ; ensuite on ira le trouver, dit Benoit.

— Et s'il a pas les papiers sur lui ?

— Alors il ira les chercher.

Nouveau silence.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont de si importants, ces papiers, patron ?

— Sois pas idiot, répond Benoit. Ils vaudraient à Madison un billet direct pour le Congrès et à moi un aller simple pour un tout autre établissement.

Encore un silence.

Tout ça ne me plaît qu'à moitié. Sauf erreur, ces braves gens ont organisé une petite réception en mon honneur et je constate que Benoit peut se montrer extrêmement coriace quand il en a envie. Peut-être devrais-je opérer une retraite stratégique. Naturellement, il faut tenir compte du type qui vient de sortir dans le couloir. Les terreurs de

Benoit sont toujours armées jusqu'aux dents et le gars en question ne me laissera sans doute pas sortir en père peinard.

Je me rapproche un peu plus de la porte. Une lame de parquet craque. Elle me résonne aux oreilles comme un grincement de chaînes dans une maison hantée. Je me pétrifie.

Rien ne se passe et je commence à respirer quand la porte s'ouvre à toute volée. Je reçois le battant en pleine poire et laisse échapper un beuglement tandis que mon crâne rebondit comme une balle entre le mur et le panneau. La pièce s'illumine et, dès que ma tête a retrouvé son assiette, je distingue un gonze qui me lorgne sans la moindre sympathie ; il me braque son flingue en plein buffet.

— Regardez voir ce que je viens de trouver, patron, dit-il.

Benoit vient jusqu'à la porte et me considère. Il observe une courte pause, le temps de m'identifier. Grand et mince, il a les cheveux noirs et luisants, et les yeux de même. Il arbore à chaque petit doigt un tas de glaçons qui suffiraient à provoquer une dégringolade des cours sur le marché du diamant. Quant à ses mains, elles doivent assurer une rente confortable à sa manucure. Un fume-cigarette en or est fiché entre ses lèvres et il n'a pas précisément le sourire.

— Entrez, Lawson, dit-il.

C'est un ordre plus qu'une invitation. Le tueur nous suit et referme la porte.

— Je vous attendais plus tôt, me dit Benoit.

Il va s'installer à son bureau. Même assis, il reste d'une taille impressionnante.

— J'ai été retardé, dis-je.

La pièce est vaste et passablement prétentieuse. Des tableaux aux teintes sombres ornent les murs ; çà et là se dressent des statues qui donnent une impression d'inachevé. Contre le mur du fond des bouquins s'alignent sur une étagère. J'en conclus qu'il y a sans doute, dans la baraque, au moins quelqu'un de cultivé. Je jette un coup d'œil au type avec son flingue. Benoit en fait autant.

— Rengaine ça, dit-il.

Le tueur obtempère sans discuter.

Benoit sert une tournée.

— J'ai horreur de faire attendre les gens, dit-il. Je regrette de n'avoir pas su que vous étiez là.

Il pousse un verre sur le bureau dans ma direction. Je m'en saisis.

— Vous m'en voyez confus, dis-je.

— Va me chercher Kransky, dit Benoit à son sbire.

Je me demande si Kransky sera content de me voir. Benoit sirote son whisky. Je siffle le mien d'une traite et, faute d'un verre de flotte pour le faire passer, je m'étrangle et sens mes yeux se remplir de larmes. Nous restons là, en face l'un de l'autre, à nous reluquer.

L'atmosphère n'est guère à la rigolade.

Kransky entre dans la pièce, accompagné du gorille. À ma vue, il se livre à toute une mimique. Au bout de vingt-quatre heures, son visage boursofflé n'est pas beau à voir. Il a une vraie tête de gargouille en pleine crise d'oreillons et ferait la pige à Quasimodo. De son seul œil valide, il me jette un regard meurtrier.

— Eh ben, merde ! grommelle-t-il.

— Tu reconnais ce monsieur ? demande Benoit. (Kransky opine du bonnet.) Je t'avais demandé de me l'amener.

— C'est toujours pas moi qui l'ai fait entrer, déclare Kransky.

— Alors, reprend Benoit, il a dû passer à travers le plancher... Vous avez défoncé le plancher, Lawson ?

— Tout juste, dis-je. Je me suis servi de mon tarin supercomac !

— Formidable ! lance Benoit. J'aurais cru que vous vous étiez faufilé dans le premier bureau pendant que Kransky ruminait ici dans son coin, mais non, vous avez sûrement traversé le plancher !

Kransky se rapproche peu à peu de moi comme s'il avait une idée précise en tête.

— Va t'asseoir, lui intime Benoit.

Kransky obtempère en bougonnant.

Benoit se contemple les ongles et paraît satisfait de son examen.

— Vous possédez des papiers que je veux récupérer, me dit-il.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, je réponds.

Benoit sort un porte-billets de sa poche intérieure, compte dix coupures de cent sur le bureau et les pousse vers moi, puis il refait disparaître son portefeuille et prend un air impénétrable, comme s'il venait de risquer une relance au poker.

— Donnez-moi ces feuillets de comptabilité, dit-il.

La situation se présente mal. Je pense à la lézarde du mur derrière la commode et à toute la distance qui m'en sépare.

— Ça fait mille dollars tout rond, dis-je en désignant du menton la liasse de billets.

— Vous êtes doué pour le calcul, observe Benoit. Cet argent est à vous... en échange des papiers.

Je ramasse les biftons, les effeuille et les repose bien en pile sur le bureau.

— Ce n'est pas assez, dis-je.

— Vous vous exagérez peut-être l'importance de ces documents, reprend Benoit, les yeux mi-clos.

— Peut-être, dis-je. C'est vous qui êtes demandeur. Voyons toujours jusqu'où vous allez monter.

Benoit tend la main, reprend les billets et les remet dans son portefeuille. Puis il attrape la bouteille, remplit les deux verres et lève le sien.

— À la santé du crime ! déclare-t-il.

— Et à sa perpétuité ! j'ajoute en écho.

Nous trinquons. Il se renverse sur son fauteuil et me dévisage.

— J'aime régler mes affaires sans histoires, dit-il. Vous commencez à me décevoir. (Il s'interrompt pour allumer une cigarette.) D'abord, je vous fais une proposition honnête que vous acceptez. Ensuite, je vous ménage un rendez-vous et vous arrivez en retard. Vous vous introduisez en douce dans mon bureau, vous écoutez aux portes, et maintenant vous crachez sur ma proposition. J'ai peut-être eu tort. Il se peut que nous ne puissions pas faire affaire ensemble.

— C'est bien possible, dis-je.

Il se penche en avant, ouvre un tiroir de son bureau et en sort deux bouts de tuyau en caoutchouc. Il en lance un à Kransky et l'autre à la terreur numéro deux.

— Si, déclare-t-il, vous m'aviez réclamé une somme plus importante dès le début, ce ne serait pas la même chose. J'apprécie les gens qui savent le prix de leur camelote. Mais ça n'est pas votre cas. Maintenant, il s'agit d'honorer vos engagements. Posez ces feuillets sur le bureau, prenez les mille dollars et foutez le camp. Ça vaudra mieux pour vous.

— Je n'ai pas les papiers sur moi, dis-je.

Il hausse les sourcils.

— Et où sont-ils ? demande-t-il.

— Je les ai confiés à quelqu'un.

— C'est bien vague. Peut-être consentirez-vous à me préciser le nom de ce quelqu'un.

— Non, dis-je. Pas question.

Je le vois faire signe à sa terreur, bondis de mon siège, plonge par terre et roule sur moi-même. Je bute dans les genoux du gorille et le sens qui bascule par-dessus moi. Ma main rencontre par hasard un butoir de porte métallique. Je l'arrache de sa tige et le balance dans le plafonnier. Une pluie de verre s'abat dans l'obscurité. Kransky entre dans la mêlée et s'écroule en sacrant par-dessus le type et moi. Je réussis à plaquer une main sur ses lèvres tuméfiées et lui imprime une rotation brutale. Il se rejette en arrière avec un rugissement. Je me redresse sur les genoux, empoigne une chaise et l'expédie vers la fenêtre. La vitre vole en éclats.

— Il se barre par la fenêtre ! braille Kransky.

J'ouvre la porte et la claque à toute volée.

— Il se tire par la porte ! beugle le gorille.

Les deux gars foncent à ma poursuite comme des perdus et dès qu'ils ont franchi le seuil, je referme et pousse le verrou. Ils se mettent à tambouriner au panneau pour rentrer et je m'élance vers la fenêtre qui donne sur l'escalier de secours.

Mais tout le monde n'est pas sorti de la pièce. Le canon d'un pétard s'enfoncé durement dans mes tripes.

— Allez donc ouvrir, me suggère Benoit, invisible dans l'ombre. Vous n'entendez pas qu'on frappe à la porte ?

Il me pousse à travers le bureau, tire le loquet et ouvre la porte. La lumière dans l'autre pièce nous éclaire brusquement.

Kransky et le gorille me considèrent, l'air abruti :

— Ah ! t'es un fortiche, hein ? dit Kransky.

— Assez fortiche, oui, pour un corniaud de ton espèce.

Ils me font descendre par le monte-charge et me balancent à l'arrière d'une Cadillac. Puis ils me ligotent les poignets et les chevilles et me tassent sur le plancher de la bagnole. Me voilà empaqueté et ficelé comme un colis de Noël, mais sans faveur autour.

Benoit donne ses instructions pour qu'on me conduise à sa villa de Beverly Hills et s'en va. Kransky et son acolyte grimpent sur le siège avant de la Cad. Le gorille prend le volant, démarre, sort en trombe de la ruelle et bientôt nous évoluons au beau milieu du flot des voitures. J'ai l'impression que mon Stevie est en route pour une balade qui comptera dans son existence, mais, à mon avis, Benoit n'a pas l'intention de me liquider. Ça ne lui rapporterait rien. Si ces feuillets comptables ont autant d'importance qu'il le laisse entendre, il se pigeonnerait lui-même en m'expédiant *ad patres*. Sans aucun doute projette-t-il de me retirer de la circulation un certain temps. Cette perspective ne me plaît guère, car ça risque de m'empêcher de gagner ma croûte.

Sans compter qu'avec ses petits copains il va peut-être me manquer un peu d'égards, si je ne me mets pas à parler. Ils ont vraisemblablement l'intention de me bousculer jusqu'à ce que je crache le morceau. En somme, il y a du sport en perspective.

Je me tortille pour essayer de m'asseoir, mais rien à faire. J'ai dû faire un peu de bruit en me remuant, car Kransky tend le cou au-dessus de la banquette et lâche un gloussement bref.

— Eh ben ! dit-il, le dur des durs a l'air plutôt ramolli.

Son copain lui répond. Il a dû en sortir une bien bonne, car ils se mettent à se boyauter tous les deux. Je ne partage pas leur hilarité. Je m'efforce de desserrer mes liens. Zéro. C'est un de ces moments cafardeux à surmonter.

Nous roulons encore pendant cinq minutes puis, après un cahot, nous nous engageons dans ce qui me semble être une allée privée. La voiture s'arrête et le gorille coupe le contact. Tout le monde descend... sauf moi. La portière arrière s'ouvre et je vois leurs deux gueules hilares se pencher sur moi.

— On est arrivés, patate ! m'annonce Kransky. Ici t'es comme chez toi, ajoute-t-il en ricanant.

Ils m'empoignent tous les deux et me tirent à l'extérieur. Ma position manque vraiment de dignité. Je suis traîné en remorque, tiraillé de gauche et de droite, à travers une cour sur les arrières d'une de ces grandes bicoques de style espagnol aux toits de tuiles rouges. Nous longeons une piscine et approchons d'un édicule qui me fait l'effet d'être un vestiaire. Nous y pénétrons. Je ne me suis pas trompé. Ils me collent sur une longue table à massage et l'avenir immédiat me paraît sombre. Là-dessus, ils rabattent les stores des fenêtres, barricadent les portes et nous voilà parés pour la conférence !

Entre temps, j'ai réussi à jeter un coup d'œil à ma montre-bracelet. Il est près de huit heures. Mais je n'ai guère le temps de me demander comment ces dernières heures ont pu passer si vite. Kransky et le gorille échangent quelques considérations sur le thème de la torture. Il s'avère que le tueur s'appelle Biff. Et je dois dire qu'il paraît tout à fait capable de me biffer du monde des vivants.

— Où est le patron ? je m'enquiers.

— T'en fais pas, patate, répond Kransky. Tu le verras bientôt, et peut-être trop tôt pour ton goût.

Il se remet à glousser. Puis il m'attrape à la nuque et, d'une secousse, m'assied sur le bord de la table. Mes pieds et mes mains ligotés commencent à m'en faire baver.

— Et maintenant, reprend Kransky, on va tailler une petite bavette, toi et moi.

Il colle sa figure boursouflée à quinze centimètres de moi et me ricane sous le nez.

— Où sont les papelards ? demande-t-il.

Je lui décoche un rapide coup de boule ; mon front le sonne en plein sur l'arête du nez. Il trébuche en arrière et lâche un beuglement qui fait trembler les cloisons. Il se remet à pisser le sang ; sur sa tronche, le raisiné fait plaisir à voir. Biff fonce à la rescousse, m'agrippe d'une main et balance l'autre pour m'administrer son punch des dimanches, mais Kransky lui arrête le bras au vol.

— Minute, dit-il. Ce fumier-là, je me le réserve.

Il se ramasse sur lui-même et m'expédie une droite éclair. Pieds et poings liés, on n'a guère de ressources. Je vois arriver la beigne et bascule de côté pour esquiver, mais j'encaisse le choc sur la pommette gauche. Il a de la détente, ce gars-là. Il me faut bien deux ou trois secondes pour reprendre mes esprits et je sens alors le sang me ruisseler sur la figure.

— Maintenant, fortiche, m'annonce Kransky, te fatigue pas pour me dire où sont les papiers. Je vais seulement me payer un peu de bon temps à t'assaisonner.

— Vas-y, superman, je lui dis.

Cette fois, il me balance son gauche. J'essaie de rentrer dans sa

garde, mais son poing atterrit juste sur le point sensible, derrière mon oreille.

J'ai à peine le temps de m'en rendre compte. Kransky précipite la cadence. Un marron très appuyé m'écrase l'œil gauche. Puis une douleur fulgurante me traverse tandis que mon tarin s'aplatit. Un choc violent m'ébranle la mâchoire et je passe quelques secondes à admirer un feu d'artifice multicolore. Quand je reviens sur terre, je me retrouve allongé sur la table et Biff est en train d'expliquer à Kransky :

— Ça sert à rien de l'amocher comme ça. Après, il pourra plus jacter. Laisse-moi le turbiner un peu.

— Vas-y, dit Kransky. Il est déjà pas mal arrangé à mon goût.

Biff me détache les mains, me rabat un bras derrière le dos et commence à le tordre. Ce gros connard est fort comme un taureau et il s'emploie à fond pour me déboîter l'articulation. Je sens la sueur me couvrir le front. Cette gymnastique manque vraiment de charme.

— Allez, accouche, mon gars, dit-il. Où sont les papiers ?

— Va te faire foutre ! je lui réponds.

Je suis maintenant dans un tel état de rage que ces deux fumiers n'obtiendraient rien de moi, même en me collant un pétard de nitroglycérine sous les fesses.

— Comme tu voudras, reprend-il et il accentue son effort de torsion.

Au-delà d'un certain degré de souffrance, on perd malgré soi les pédales. J'ai l'impression que les muscles de mon bras se déchirent peu à peu et je dois pousser quelques piaulements bien sentis car Biff s'arrête de temps en temps pour me poser de nouveau la même question. Ça devient bougrement difficile de continuer à répondre par la négative.

Finalement, il me renverse sur la table contre laquelle je parviens à prendre appui. Je vise avec soin un point précis de sa mâchoire et lui ajuste un crochet du gauche sans bavures.

Sous l'effet de la surprise plutôt que sous celui du choc, il s'affale et j'en profite pour sautiller vers la porte comme un ivrogne sprintant dans une course en sac. Kransky, qui semble avoir un faible pour les cibles de jeu de massacre, me colle en pleine poire un Marciano spécial et je prends un départ supersonique pour le pays des rêves.

Chapitre X

J'entends de l'eau couler dans un lavabo et une radio qui joue en sourdine. Un type siffle la mélodie en accompagnement et déraile à chaque note.

Je reste les yeux fermés, tout en me demandant comment je vais me tirer de ce pétrin.

Je suis allongé à plat sur le dos. J'en conclus que je n'ai pas été déménagé. Mes mains sont toujours détachées et je constate qu'on m'a également délié les chevilles. Il semble qu'à part moi deux types seulement occupent la pièce : le siffleur et celui qui fait couler de la flotte. Je reste là, sans bouger, à ruminer la situation et à m'interroger sur mes chances de me barrer.

Il est probable que la porte est bouclée ; quant aux fenêtres, étroites et surélevées, il faudrait être homme-serpent pour passer au travers.

Je n'ai aucun intérêt à signaler à ces deux zèbres que je suis sorti du cirage pour qu'ils se fassent un plaisir de m'y réexpédier. J'ai récolté assez de châtaignes pour ma soirée. Je me contente donc d'ouvrir l'oreille. Au bout d'un moment, j'enregistre un début de conversation.

— V'là le patron, annonce Biff.

J'entends des pas à l'extérieur, puis des coups frappés à la porte. Quelqu'un va ouvrir et Benoit pénètre dans la pièce.

— Très bien, fait-il d'un ton jovial. Je vois que notre patient se repose.

— Et comment, patron ! intervient Kransky. Zyeutez-moi sa tronche.

Benoit s'approche et le silence se prolonge pendant qu'il m'examine.

— Tu as peut-être pris trop à cœur ton petit différent personnel avec lui, dit-il à Kransky.

— Fallait bien le faire jacter, patron.

— Et tu as réussi ?

Kransky ne répond pas. Je suppose qu'il secoue la tête d'un air abruti.

— Depuis combien de temps est-il dans les pommes ? demande Benoit.

— Cinq, dix minutes, précise Kransky. Et les papiers ? enchaîne-t-il. Vous les avez trouvés ?

— Non.

— Et la gonzesse ? reprend Kransky.

Un silence.

— Tâche de le réveiller, dit Benoit. Je voudrais lui parler.

J'entends un des types remplir d'eau un quelconque récipient. Comme je n'ai aucune envie d'être douché, je papillote des paupières, puis j'ouvre mes châsses.

— Laisse tomber, dit Benoit. Il refait surface.

Je ne reconnais plus la pièce. Tout le décor me paraît posé de travers, tout penche de façon bizarre. Benoit et ses deux acolytes me font l'effet de personnages vus dans les miroirs déformants du Palais du rire.

— Comment vous sentez-vous, Lawson ? demande Benoit.

— En pleine forme. Et vous ? je lui envoie.

— C'est moche, l'accident qui vous est arrivé.

— J'aurais dû être plus prudent.

— Sans aucun doute, dit-il. Vous êtes disposé à bavarder ?

— Je crois que je n'ai guère le choix.

Benoit me glisse un bras sous les épaules et m'aide à me remettre sur mon séant. J'éprouve une certaine appréhension à l'idée que, d'une pichenette, je peux me faire étendre encore en moins de deux. Benoit me fiche un mégot allumé entre les lèvres.

— Je pense que nous allons nous entendre, maintenant, dit-il. D'accord ?

— D'accord... de chasse, je lui rétorque.

— Nous aurions pu éviter tous ces désagréments, reprend-il. Vous et moi avons convenu que vous me remettiez certains papiers contre une somme de mille dollars. J'aime tenir mes engagements et j'aime les gens qui tiennent les leurs. Ces mille dollars seront à vous dès que vous m'aurez donné les papiers ou indiqué où ils se trouvent. C'est correct, non ?

Il me gratifie d'un large sourire. Je sens mon système pileux se hérissier.

— Vous croyez que mille dollars suffiront à me rembourser mes frais médicaux ? je lui demande.

— Vos petits ennuis, vous les avez cherchés, fait-il en haussant les épaules.

Je me palpe la figure avec précaution. Elle doit appartenir à quelqu'un d'autre, pas possible !

— Des ennuis plutôt sérieux, je fais observer.

— Nous aussi, nous avons eu les nôtres, réplique Benoit. Regardez dans quel état vous avez mis Kransky. Et je vous ai consacré pas mal de temps moi-même. Mes minutes sont précieuses.

Kransky et Biff ont enfourché des chaises dans un coin de la pièce.

Mon crâne va déjà mieux et je commence à l'avoir sec.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? je demande à Benoit.

— Refilez-moi les papiers, rien de plus, dit-il, en souriant.

— Je vous répète que je ne les ai pas sur moi.

— Parfait. Alors, dites-moi où je peux les trouver et je vais les chercher.

Je prends un air songeur et objecte :

— Et qu'est-ce qui me prouve qu'après avoir donné la camelote, je n'aurai pas droit à une deuxième séance de tabassage, sans toucher un pelos ?

Le sourire de Benoit s'efface.

— Je suis régulier en affaires, Lawson, affirme-t-il.

J'affecte de ruminer là-dessus un bon moment, puis je me remets debout. Je ne suis pas fâché de me retrouver à peu près d'aplomb sur mes guibolles.

— Ça va, dis-je. Vous avez gagné. Maintenant si vous me montriez la couleur de votre pognon ?

Benoit grimace un sourire, tire son portefeuille et en sort une liasse de coupures de cent.

— Voilà, dit-il, les billets à la main.

Je me mets à tripoter la doublure de mon veston.

— Au fait, ça me revient brusquement, dis-je. Je crois bien que j'ai les papiers sur moi.

Sous le coup de la curiosité, il se rapproche à bonne portée. Du niveau de la hanche, je lui expédie un swing du droit avec l'espoir de lui faire valser la tête sur les épaules. Il s'en faut de peu que je réussisse. Touché en plein milieu de la tronche, il part en vol plané à travers la pièce. Son crâne résonne contre la cloison comme une citrouille et il s'écroule par terre.

Mais ce n'est que le début de la partie de plaisir. Kransky fonce déjà à la rescousse, avec Biff sur les talons. J'attrape une chaise et la leur balance dessus à toute volée, puis je rentre dans la bagarre comme un pilier de mêlée. La chaise, Kransky, Biff et moi percutons ensemble au centre de la pièce.

Un des pieds de la chaise attrape Kransky sur le cigare et il s'affale pour le compte. Reste Biff et moi. Biff détend le bras. J'esquive. Il swingue de nouveau. Je plonge sous sa garde et lui place un crochet fumant dans la poire. Il tombe sur les genoux, mais ce gars-là est aussi coriace que mastoc. Au lieu d'en rester là, il fait mine d'agripper son pétard sous l'aisselle. Je lui décoche un coup de tatane. Je manque ses doigts crispés sur le flingue, mais sa figure se trouve placée sur la trajectoire et le résultat final est aussi concluant. Il s'effondre et ne bouge plus. Je lui cueille vivement sa pétoire et, avec son joujou à la main, le cran de sûreté repoussé, j'ai l'impression d'avoir enfin un

copain dans la place. Il n'était que temps. Kransky vient de sortir du cirage et tiraille sur son baudrier.

— Fais gaffe, je l'avertis, je possède son frère jumeau.

Il n'insiste pas. Ce fumier-là n'est vraiment pas beau à voir quand il est perdant. Je le déleste de son feu, puis reviens à Benoit pour lui inspecter les poches. Il ne trimbale aucune pièce d'artillerie sur lui, mais, après tout, les généraux non plus. Tandis que je le fouille, il commence à reprendre ses esprits. Les billets de cent dollars de notre transaction interrompue jonchent le sol. J'en ramasse une poignée et les agite sous le nez de Benoit.

— Alors, les atouts ont changé de main, flambeur ! je lui dis. Quant à vos papiers, ils vont se retrouver chez Madison et lui fourniront l'élément de base d'une inculpation de meurtre contre Benoit, le grand caïd. Et votre pèze, voilà ce que j'en fais !

Je lui enfonce les billets dans la bouche ; ce bâillon manque de l'étouffer. Ça fait plaisir à voir, mais d'habitude j'ai tout de même des goûts moins dispendieux. Le pétard au poing, je pivote vers Kransky et m'adresse plus spécialement à lui :

— On s'est bien marrés, dis-je, mais il faut que je me taille. Te fatigue pas pour me filer le train, l'air de la nuit risquerait d'être malsain pour toi.

Kransky reste assis sans bouger. Je bats en retraite vers la porte, dégage le verrou, pousse le battant et franchis le seuil, toujours à reculons.

Mais à voir la gueule de Kransky changer soudain d'expression, je comprends que je viens de commettre une boulette. Au même instant, je sens le museau d'un flingue s'enfoncer dans mes reins. On me conteste, décidément, la maîtrise du terrain.

— Lâche ça, mon pote, me commande une voix dénuée de tendresse.

J'obtempère et, poussé à coups de botte, je réintègre la pièce. Puis je me retourne et aperçois un gnard plutôt rébarbatif en uniforme de gabardine. Le chauffeur de Benoit vient de couper ma carte maîtresse.

Kransky biche tellement qu'il en oublie sa rogne. Il se contente de ricaner en se léchant les babines. La flamme qui brille dans ses yeux suffirait à allumer les réverbères de tout le quartier.

Biff et Benoit une fois ranimés, les deux autres s'activent pour effacer tant bien que mal les traces du carnage. J'encaisse quelques beignes destinées, j'imagine, à mettre un baume sur certaines blessures d'amour-propre trop cuisantes. Finalement, il est décidé que, devant mon obstination, la meilleure solution est de me laisser croupir au frais, ce qui me permettra de méditer sur le sort qui m'attend. On me fout à poil et on m'embarque mes frusques. Pieds et poings de nouveau ficelés, je suis plaqué sans douceur sur la table de massage et

obligé de subir quelques commentaires désobligeants sur mon anatomie. Chacun y va de son regard le plus féroce et de ses épithètes les mieux senties. Puis la troupe vide les lieux, après avoir éteint les lumières, et je me retrouve en carafe pour ne pas changer.

Décidément pour moi c'est le jour des humiliations. Je me suis fait proprement déroouiller, j'ai perdu sur tous les tableaux et ça commence à me donner des complexes. Enfin, les tabassages mis à part, j'ai acquis la conviction à peu près certaine que c'est Benoit qui a descendu Wertzer. Les feuillets comptables fournissent sans doute la preuve des trafics louches de Benoit et peut-être de ses fraudes fiscales. Wertzer avait dû les subtiliser et tenter d'extorquer à Benoit sa part du gâteau. Benoit l'a donc liquidé et a essayé d'impliquer Ann dans le coup. Simple comme bonjour.

Je lance mes pieds de côté et, d'un coup de reins, parviens à m'asseoir sur la table. Puis durant cinq minutes, plié en avant, je m'efforce de desserrer mes liens. Peine perdue. Un frisson me parcourt, puis je me sens envahi d'une vague nausée... Je vais tomber d'inanition, pas d'erreur. Là-dessus, je constate que le froid commence à pincer et que je ne suis pas en état de supporter une baisse de température sérieuse. Je me rends également compte que je suis nettoyé. Le chèque d'Inez et les mille dollars qui se trouvaient dans mon portefeuille ont disparu. Personne n'a jamais vu mon complet dans les pages d'*Esquire*, mais je le regretterai quand même. L'équipe de Benoit doit être en train de le disséquer, histoire de jouer à celui qui trouvera les papiers le premier.

Je ne distingue que des ombres imprécises dans l'obscurité, mais, pour me rendre compte de la façon dont je pourrais me tirer de ce trou à rats, il me faudrait de la lumière... Je repense aux toilettes, ou du moins à ce réduit où un gars faisait couler de la flotte. Je me dis qu'avec un peu de chance, je pourrai allumer dans le réduit en question sans me faire repérer. Je m'éloigne un peu du rebord de la table pour prendre la position verticale.

Avec mes chevilles et mes poignets ficelés, je manque nettement de stabilité et, par-dessus le marché, si j'utilise une méthode de progression par bonds successifs, le bruit de tous ces sauts risque de ne pas plaire au type éventuellement posté à l'extérieur. Je m'allonge donc par terre à plat ventre et me mets à ramper vers la porte des toilettes. Ça manque vraiment de charme. Pour gagner le moindre pouce de terrain, je suis obligé de garder en contact avec le plancher ma figure déjà en capilotade. Mon épaule et ma nuque, très endolories par le traitement que leur a fait subir Biff, goûtent peu cet exercice de reptation. Et dès que j'ai franchi quelques centimètres, je suis forcé de m'arrêter pour souffler.

À mi-distance, je commence à me demander en quoi mon objectif

présente tellement d'importance, mais je suis un type du genre obstiné et je continue à ramper en grognant et en transpirant jusqu'au moment où je touche au but. La porte est ouverte, je m'insinue à l'intérieur, me retourne sur le dos et m'offre un repos prolongé. Je scrute avec attention l'obscurité. Apparemment, la pièce ne comporte pas de fenêtre ; elles sont sans doute remplacées par un système de ventilation. Je dois donc pouvoir me hasarder à allumer. Je me débrouille pour refermer la porte en appuyant avec la tête contre le panneau. Puis je me redresse en titubant et cherche à tâtons l'interrupteur électrique. Il se trouve normalement placé près du chambranle et je l'actionne d'un coup d'épaule. Le premier détail qui me frappe sous la lumière crue, c'est un gars en train de me reluquer, les yeux clignotants. La gueule cabossée, souillée de crasse et de sang, il est torse nu et c'est tout ce que je vois de son anatomie. Pas d'erreur, c'est mon image dans la glace, au-dessus du lavabo. Ma propre mère ne me reconnaîtrait pas... Je m'approche en sautillant du miroir pour m'observer de plus près. À première vue, je n'ai subi aucun dégât irréparable.

À côté de la glace est accrochée une petite armoire à pharmacie et je consacre un bon moment à essayer d'écarter le montant de la porte à coups d'incisives pour inventorier l'intérieur. Au bout de cinq minutes et après m'être ébréché deux dents, je finis par y parvenir.

L'armoire en question, semblable à toutes celles de son espèce, ne recèle aucun produit pharmaceutique, mais un échantillonnage de crèmes, de lotions variées et d'épingles à cheveux. Par ailleurs, quelqu'un doit utiliser les lieux pour s'y raser de temps à autre, car sur la planchette inférieure est posé un vieux rasoir sabre à manche d'os. La demi-heure qui suit cette découverte est décourageante. Le premier des problèmes qui se pose, c'est de mettre la main sur ce coupe-chou. Je m'évertue tout d'abord à introduire ma tête dans l'armoire à pharmacie pour y cueillir le rasoir du bout des dents. L'armoire est-elle trop petite, ma tête trop grosse ou est-ce les deux, toujours est-il que, malgré tous mes efforts, je n'arrive à rien. Je remarque alors une brosse à dents, sur son support, près du lavabo. Je l'attrape entre mes crocs sans trop de difficultés. En l'utilisant comme un tisonnier, je parviens à faire basculer le rasoir du rayon. Il rebondit sur le rebord du lavabo et va se coincer derrière la cuvette des waters. Tous mes embêtements recommencent de plus belle. Quand, du bout des orteils glissés derrière la cuvette, je réussis à dégager le coupe-chou et à le ramener en un point accessible du plancher, je transpire comme un troupeau de bœufs. Enfin, après m'être retourné, ma main se referme sur le manche du rasoir. J'ai l'impression que je viens de courir le marathon et observe une pause pour me remettre. Puis j'entreprends de trancher les cordelettes. Le coupe-chou est affûté à souhait et je

progresses avec rapidité. J'entame à peu près autant ma peau que le chanvre, mais au point où j'en suis, qu'est-ce qu'un bout d'épiderme en plus ou en moins ?

Au bout de quelques minutes, la corde se détache et je me rends compte alors pleinement du rôle essentiel que peuvent jouer les mains dans l'existence. Je tranche les liens qui entravent mes chevilles, puis me dégourdis méthodiquement les quatre membres en prévision de la nouvelle campagne qui m'attend. Après quoi, je me remets debout. La coordination des mouvements n'est pas encore parfaite, mais tous les espoirs sont permis.

J'en ai jusque-là, de cette taule. Le nouveau problème qui se pose maintenant, c'est d'en sortir. Dans un placard du lavabo, je décroche un peignoir de bain. Il est un peu juste aux entournures, mais je parviens tout de même à l'enfiler. J'éteins la lumière et, sur la pointe des pieds, retraverse l'autre pièce jusqu'à la porte. Je colle une oreille au panneau et j'écoute. Pas un bruit. J'essaie d'ouvrir, mais, naturellement, la porte est bouclée. Je constate qu'elle s'ouvre en dedans. Il n'est donc pas question d'essayer de l'enfoncer.

Je retourne examiner les fenêtres. Elles sont à panneaux basculants, très haut placés et minuscules. Pas le moindre espoir de se faufiler au travers. Avec ça, si je cassais un carreau, j'aurais aussitôt toute l'équipe sur le râble. J'en conclus donc que la porte constitue mon unique chance. Après tout, ces grandes casbahs de style espagnol datent d'une époque où la serrurerie était encore un art rudimentaire. Je reviens palper la serrure du bout des doigts. Elle est en bronze ouvragé massif, son mécanisme ne devrait pas m'opposer trop de difficultés. Si seulement j'avais un outil quelconque pour la charcuter... Là-dessus, je me souviens du bric-à-brac dans l'armoire à pharmacie et, en moins de deux, je me retrouve en train d'en explorer une fois de plus le contenu.

Les épingles à cheveux sont juste du modèle adéquat : longues, fines, et assez rigides pour agir sur les ergots de la serrure. Maintenant que je tiens l'outillage et le but à atteindre, il ne me reste plus qu'à passer à l'exécution. Mais je ne m'en fais pas une miette. Non que je me prétende expert en la matière, mais on n' imagine pas comme ces vieilles serrures à vaste entrée sont faciles à crocheter. Tout de suite, je m'absorbe dans la détection des ergots qui me barrent le chemin de la liberté. Lorsque le premier cède avec un déclic, je me mets à fredonner un petit air. Le second se déclenche à son tour et je chantonne un peu plus fort. Quand le troisième se déloge, et que la porte s'entrebâille, il s'en faut de peu que je ne braille à pleins poumons. Je tire le panneau et glisse un coup d'œil à l'extérieur. Le clair de lune inonde l'arrière-cour et la piscine, mais personne n'est en vue dans le secteur. L'arrière de la grande bâtisse est éclairé. Je

distingue le bourdonnement d'une conversation provenant de ce qui doit être la cuisine. À travers la vitre, j'aperçois Biff, le colosse, en train de siffler une bouteille de bière au goulot. J'en conclus que ces corniauds ont relâché leur surveillance et que c'est le moment ou jamais de décamper. Reste une difficulté encore : passer devant la baraque. Benoit peut très bien avoir mis un ou deux de ses tueurs en faction. Je me retourne vers le fond de la cour, à la recherche d'une voie de retraite plus sûre ; mon regard se pose sur le mur de derrière.

« Dans le doute, file par derrière », conseille la devise inscrite sur le blason des Lawson et, aussi sec, je fonce en direction du mur. Il fait dans les deux mètres de haut et je suis obligé de prendre un rude élan pour m'assurer un point d'appui sur le faîte et me rétablir au sommet. Je me laisse tomber de l'autre côté et atterris en beauté dans une deuxième cour où je me trouve en tête à tête avec un clébard de la taille d'un percheron. Je me rue dans la direction présumée de la sortie avec ce « chien des Baskerville » aux fesses. Je pique le plus beau sprint de ma carrière, mais le cabot est plus rapide. Il attrape un pan de mon peignoir dans sa gueule et nous tirons chacun de notre côté pendant que je manipule fébrilement le loquet du portail. Je réussis à l'ouvrir, mais un souci de décence élémentaire m'impose une prolongation de mes démêlés avec le molosse. Le bruit de notre altercation commence à piquer la curiosité du voisinage. Des lumières s'allument un peu partout à proximité. Finalement, j'arrache mon peignoir à la mâchoire du cabot, lui claque le portail au museau et détale comme un perdu.

J'ai comme une idée que je vaux le coup d'œil. Une fois sur le trottoir, je me carapate dans la direction d'une rue brillamment illuminée où défilent des voitures. Je cavale ventre à terre et le peignoir me flotte sur les mollets comme une cape. N'importe qui peut constater que je ne porte rien dessous. De paisibles citoyens se rassemblent sur le pas de leur porte pour me voir passer en trombe. Je suppose qu'ils doivent s'en payer une tranche. Ils s'imaginent probablement qu'à cent mètres derrière moi se précipite un mari furibard armé d'un fusil de chasse. Quatre cents mètres environ me séparent de la rue illuminée et, quand j'atteins le carrefour, je souffle comme un phoque.

Jusqu'alors, je ne me préoccupais guère de ma tenue, mais en débouchant sous les lumières, je me sens tout à coup terriblement voyant. Une plaque à l'angle de la rue indique : *Santa Monica et Salinas*. Sous un petit auvent près des rails, quelques passants attendent le tram. Dès qu'ils m'ont reluqué, ils se mettent à jaboter à mi-voix. Je suis sur le point de reprendre ma course quand je vois s'amener un taxi. Sans lui laisser le temps de s'arrêter, je file droit dessus. Il stoppe dans un grincement de freins et je m'engouffre à

l'intérieur sans poser de questions. Vers le bout de la rue je vois déjà la meute se former.

— Écoute, mon pote, je lance au chauffeur, j'ai tout juste vingt mètres d'avance sur son légitime. Tire-moi d'ici en vitesse et tu ne le regretteras pas.

Le chauffeur me décoche un sourire compréhensif.

— D'accord, bourreau des cœurs !

Et il démarre en flèche.

Je me carre sur le siège et m'aperçois alors que j'ai de la compagnie. Un petit bonhomme en chapeau Eden est ratatiné dans le coin opposé de la banquette. Mon irruption restera manifestement comme le clou de toute son existence.

— Manque de pot, je lui explique, son mari nous cavale après avec une pétoire.

Mais ce gars-là ne doit pas aimer les « clous » de ce genre.

— Voulez-vous me déposer tout de suite ? demande-t-il au chauffeur.

— Barrez-vous au prochain tournant, je lui conseille. Je paierai la course.

Nous nous arrêtons et je pousse le type dehors. Puis nous repartons pleins gaz. Je dis au chauffeur de mettre le cap sur Beverley Boulevard, en faisant le maximum de détours. Durant les minutes suivantes, je consacre tous mes efforts à me maintenir d'aplomb sur la banquette tandis que le chauffeur exécute une série de virages sur les chapeaux de roues. Pour finir, nous atteignons Beverley et obliquons vers la ville. Il semble que personne ne nous file le train, ou du moins nous avons dû semer nos poursuivants éventuels. Je demande au chauffeur de réduire l'allure et de me ramener sain et sauf, si possible, à mon hôtel.

— Et je ne serais pas fâché d'en griller une, j'ajoute.

Il me tend un paquet et des allumettes par le panneau vitré. Je m'allume une sèche. La fumée me coule comme un velours au fond du palais. Je lui rends ses cigarettes. Il se marre.

— Ça fait vingt ans que je fais le taxi, dit-il. Mais j'ai jamais vu un numéro de cirque pareil.

— Vous parlez de l'incident de Beverley ? je lui demande. Entre nous, il faut croire que plus elles sont galetteuses, plus elles ont de temps libre pour la bagatelle.

Il se remet à glousser.

— J'aurais jamais pensé à ça, dit-il. Remarquez que quand le mari vous trouve au page avec sa femme, le résultat est toujours pareil.

Il me lance un coup d'œil à travers la vitre.

— Vous allez rentrer à l'hôtel dans cette tenue ?

— Tout juste, je réplique. Je tâcherai de passer par la porte de

service et de prendre le monte-charge sans me faire ramasser pour attentat à la pudeur. Vous n'aurez qu'à vous ranger dans l'impasse derrière l'hôtel et à m'attendre. Pendant ce temps-là, j'irai vous chercher du fric.

Il en est encore à savourer le côté burlesque de l'affaire.

— De toute façon, dit-il, si son julot a raflé votre falzar et votre portefeuille, il saura toujours où vous retrouver.

Chapitre XI

Une fois le taxi garé dans la ruelle derrière l'hôtel, j'expédie le chauffeur à l'intérieur pour qu'il me ramène la clé de ma chambre. Je lui conseille de raconter que je tiens une cuite maison et qu'il va me hisser chez moi par le monte-charge.

Affalé sur la banquette, je sombre peu à peu dans un état semi-comateux. Je suis ankylosé de partout. Mon visage me fait l'effet d'un masque de plâtre parcouru d'élancements douloureux. J'ai l'impression que le chauffeur est parti depuis trois semaines, mais il reparait finalement, muni de la clé et nous cavalcions jusqu'à la porte de service. Je ne l'invite pas à entrer, mais il est bien résolu à ne pas me lâcher, sans doute pour être plus sûr d'empocher son fric. Le monte-charge est en bas et nous sautons dedans de concert.

— Le type du bureau, c'est un de vos copains ? s'enquiert le chauffeur.

— Si on veut.

— Ça n'a pas eu l'air de l'étonner quand je lui ai raconté que vous étiez fin gelé !

Quand nous arrivons à mon étage, le chauffeur descend et va jeter un coup d'œil dans le couloir. Puis il me fait signe que la voie est libre. Nous fonçons vers ma chambre, ouvrons la porte et entrons.

Dire que l'ordre règne dans la pièce serait abusif. En fait, toutes mes affaires sont empilées en vrac au milieu de la carrée. Le matelas est éventré, la penderie béante, les tiroirs de la commode retournés et mes papiers jonchent le sol comme des confetti.

— C'est gentil, chez vous, remarque le chauffeur.

— J'ai un peu négligé le ménage, ces derniers temps, je lui réponds.

Je m'approche de la commode et lance un coup d'œil furtif. C'est un vrai miracle. Les feuillets jaunes sont toujours au fond de la lézarde. Benoit est peut-être un type affranchi, mais il manque de flair.

— Voyons, dis-je, en principe, il devrait y avoir une bouteille de gnôle dans ce tiroir. Si elle y est encore, je vous offre un verre.

Il fouille dans le tiroir. Le whisky est bien là. Je sors deux verres et les remplis à ras bord. Nous trinquons.

— Maintenant, dis-je, si je dégote de quoi remplir un chèque, vous pourrez mettre les bouts.

— Pas de chèque, déclare-t-il.

— Mon compte n'est pas à sec, je précise. Si vous ne pouvez pas le toucher, vous n'aurez qu'à vous payer sur ma peau.

Il me dévisage.

— J'ai l'impression que vous avez déjà proposé ce truc-là à un autre... Enfin, ça va, je prends le chèque.

Je repêche mon carnet de chèques dans les débris. Le chauffeur me passe son stylo. Je lui griffonne un chèque de vingt dollars et le lui tends. Il le déchiffre.

— Si je peux le palper, merci, dit-il.

Des coups retentissent à la porte.

— Qui est là ? je demande.

— Police, annonce une voix. Ouvrez.

— Hé là ! s'exclame le chauffeur. C'est pas les flics que vous aviez au train, des fois ?

— Vous énervez pas, je rétorque.

Je vais entrebâiller la porte et risque un œil. Un type est planté dans le couloir. Aucun doute, il a tout du poulet.

— Je peux voir votre insigne et vos papiers ? lui dis-je.

Il m'exhibe les pièces demandées qui paraissent en règle. Sa carte porte le nom de Magwood.

— Ça va, dis-je. Entrez.

Il pénètre dans la pièce et y jette un coup d'œil circulaire.

— Alors, les gars, on s'amuse bien ici, fait-il.

— Comme des petits fous, je réponds.

— Qui c'est, votre copain ? demande Magwood, en désignant du pouce le chauffeur.

— C'est un chauffeur de taxi, dis-je. Il allait justement partir.

Je maintiens la porte ouverte. Le chauffeur franchit le seuil, mais le flic l'attrape par le bras.

— Montre un peu ton permis, dit-il.

Le chauffeur s'exécute.

— Bon, reprend Magwood, barre-toi.

Le chauffeur se tourne vers moi et agite son chèque.

— Bonne chance, dit-il.

Et il s'éclipse.

Magwood débarrasse une chaise du foutoir qui l'encombre et s'assied.

Il tire une bouffée de son cigare et pointe le menton vers la bouteille de whisky.

— Je crève de soif, dit-il.

Je remplis les verres et lui en tends un. Il se met à siroter le bourbon sans se presser.

— On dirait que vous avez eu des petits ennuis, reprend-il au bout d'une bonne minute.

— Insignifiants, je concède.

— Ça vous gênerait de me raconter ça ?

— Beaucoup.

— Et comment ça se fait que vous êtes à poil ? questionne-t-il, l'index braqué sur moi.

— Je suis nudiste, dis-je. Mais puisque vous abordez ce sujet, il faut que je m'habille. J'ai un rendez-vous urgent avec un casse-croûte.

La pendulette sur la table indique onze heures moins vingt-cinq et mon dernier jus est bien loin.

— Allez-y, dit-il, je vous tiendrai compagnie.

Je lampe mon bourbon et m'emploie activement à exhumer du chantier qui recouvre le plancher mon seul pantalon de rechange et mon unique veston de sport. Je finis par mettre la main dessus. Ils m'ont l'air encore plus moches qu'auparavant. (Je sais pourtant que c'est impossible.)

— Qu'est-ce qui vous amène, au juste ? je demande à Magwood.

— Vous êtes invité à faire une petite balade en bagnole.

— Je suis allergique aux balades, dis-je. Je garde le souvenir de quelques fâcheuses expériences.

— On vous demande pas votre avis, c'est un ordre.

J'arrête d'enfoncer ma liquette dans mon froc.

— Je suis arrêté ou quoi ?

Il hausse les épaules.

— Vous m'en demandez trop, me dit-il.

— Où allons-nous ?

— Fairview Drive.

Cette fois, je m'immobilise, en train de nouer les lacets de mes souliers. Magwood me surveille du coin de l'œil. J'achève l'opération laçage et m'enquiers :

— Et qu'est-ce qui se passe, à Fairview Drive ?

— On y a ramassé un gars qui prétend vous connaître.

— Personne ne me connaît, dis-je. Qu'est-ce qu'il raconte, votre bonhomme ?

— Paraît qu'il travaillait pour vous.

— Comment ça, il travaillait ?

— Son boulot est terminé. La souris qu'il gardait est clamcée.

J'éprouve un choc brutal au creux de l'estomac.

— Vous rigolez ? je m'informe.

— Je ne rigole pas du tout. Elle est tout ce qu'il y a de morte.

— Oh... non ! je profère en guise de commentaire. Quand est-ce arrivé ? Où était Lefty ?

— Il y a deux heures environ, précise Magwood, et si vous parlez de Johnson, à l'en croire, il se tenait en faction devant la maison.

Ça, c'est un monde ! Ann était la dernière personne à se trouver

avec Inez et elle n'affichait pas une tendresse particulièrement débordante. Pas d'erreur, ma cliente a le don de me compliquer la vie. Peut-être qu'elle s'en fout, peut-être que son seul plaisir sur terre est de bousiller ses semblables. Tout en ajustant ma cravate, je demande :

— Ils n'ont ramassé personne ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fait Magwood.

— Est-ce qu'on a idée du type qui a fait le coup ?...

Il me regarde avec un drôle d'air.

— Elle s'est suicidée, dit-il.

Je le dévisage. Il ne semble pourtant pas vouloir me bourrer le mou.

— Suicidée ? je répète. Comment ça ?

— Vous ne croyez pas au suicide ?

— Pardon, c'est moi qui vous ai posé la question... Alors, vous êtes prêt à partir ?

Il se soulève de sa chaise et nous gagnons le couloir. Je boucle la porte, mais j'ai l'impression qu'il doit y avoir plusieurs répliques de ma clé en circulation.

— Allez, mettez-moi au courant, dis-je, tandis que nous attendons l'ascenseur. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Magwood hausse les épaules.

— La poule avait le cafard. Elle s'est enfermée et elle a ouvert le gaz. Ça ne fait pas un pli.

— Et pourquoi elle avait le cafard ?

Magwood hausse encore une fois les épaules.

— D'après le patron, elle en pinçait pour Wertzer ; la mort du gars l'avait complètement retournée.

L'ascenseur arrive et nous nous casons dans la cabine. Elle est déjà occupée par deux personnes et nous descendons sans échanger une parole.

Une fois dans le hall, je gagne le bureau de réception et parle avec le préposé pour qu'il me refille du liquide en échange d'un chèque. Il se montre plutôt dur à la détente.

— Ma clé était sortie du casier ce soir avant que le chauffeur vienne la réclamer ? je lui demande.

Il se perd dans ses pensées.

— Oui, en effet, répond-il. M. Benoit est venu et il m'a expliqué que vous l'aviez chargé de prendre un paquet de vêtements dans votre chambre... Dites donc, je savais pas que vous connaissiez M. Benoit... Mais d'après ce que j'avais compris, vous deviez passer la nuit chez lui. Faut croire qu'il y a eu changement de programme.

Celle-là, elle est raide ! Ce salaud-là donne froidement son vrai nom, pique ma clé et monte foutre le bordel dans ma piaule ! Je réplique :

— On ne peut vraiment rien vous cacher. Son hospitalité manquait de chaleur pour mon goût.

J'empoche mon fric et vais rejoindre Magwood.

— Il y a une gargote au coin de la rue. Vous permettez que je mange d'abord un morceau ?

Je suppose qu'il est d'accord, puisqu'il m'emboîte le pas jusqu'au bistrot et grimpe à côté de moi sur un tabouret devant le comptoir. Je commande un steak bleu et du café noir. Magwood se contente d'un moka.

— Madison est chez Inez Shadow ? je lui demande quand la serveuse a pris notre commande.

— Oui, répond Magwood.

— Et en quel honneur je suis invité ?

— Pour moi, le patron aimerait se tuyauter sur votre gars, Johnson.

— Pourquoi vous avez ramassé Lefty, au fait ?

— Il a découvert le cadavre.

— Comment ?

— C'est peut-être un déterreur de macchabées professionnel. Le patron vous renseignera là-dessus. À propos, ça marche, le boulot de privé ?

— Le tonnerre, je réplique.

La serveuse revient avec deux cafés odorants et un steak filandreux qui me fait l'effet d'un tournedos, tellement j'ai la dent. Je me mets à baffrer ma bidoche. Magwood estime qu'il m'en a assez dit comme ça et je mastique en silence.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'un suicide. Inez connaissait l'assassin de Wertzer et l'assassin n'ignorait pas ce détail. Traduction en clair : il ne lui restait qu'à liquider Inez. À part ça, Ann fait une fois de plus figure de suspect numéro un. Cette souris tient vraiment à en avoir pour son argent. Peut-être même qu'elle a employé les grands moyens pour se réserver l'exclusivité de mes services.

Quand nous avons fini de croquer, Magwood me laisse payer l'addition. Nous sortons, grimpons dans une voiture de police et filons vers Hollywood. Bien que la circulation soit clairsemée, Magwood, un large sourire aux lèvres, s'amuse à déclencher sa sirène. Ce corniaud-là doit être un vrai boute-en-train le soir du réveillon !

Il est onze heures et demie quand nous stoppons devant la villa d'Inez Shadow. Ça saute aux yeux, il y a de la fièvre dans l'air. La baraque est illuminée *a giorno* et la file de bagnoles garées le long du trottoir suffirait à transporter le public d'un match de boxe comptant pour le titre mondial. Le fourgon mortuaire est encore là, ainsi que deux ou trois carrioles délabrées qui ne peuvent appartenir qu'à des journalistes. La fiesta bat son plein, c'est évident.

Magwood me pousse dans la maison comme s'il venait de capturer l'ennemi public numéro un ; l'accueil qui s'ensuit ne saurait en rien dissiper cette impression.

Tout le monde s'est réuni, semble-t-il, dans le living-room, entre autres Madison, une escouade de ses sbires, Barton, Pool et le coroner. Inez Shadow brille par son absence. Lefty a l'air dans le trente-sixième dessous. Il est assis dans un coin, avec un tas de mégots débordant d'un cendrier à côté de lui.

Madison paraît ravi de me voir.

— Monsieur Lawson, dit-il, rayonnant. Puis-je vous féliciter pour l'efficacité de votre service de protection ?

Je me tourne vers Lefty. Il hausse les épaules. Je reviens à Madison.

— Flatteur ! lui dis-je.

— Nous aimerions discuter avec vous d'un point intéressant à propos du suicide de Miss Shadow, enchaîne-t-il. Vous aviez, paraît-il, confié à M. Johnson le rôle de garde du corps auprès de Miss Shadow. Bizarrement, tandis que M. Johnson protégeait avec vigilance la vie de Miss Shadow contre des assassins éventuels, elle y mettait fin elle-même avec une remarquable compétence. Curieux, vous ne trouvez pas ?

— Si vous aimez les devinettes... dis-je.

Madison considère le bout de sa cigarette.

— La conclusion me paraît évidente, déclare-t-il.

— C'est-à-dire ?

— Simplement que Miss Shadow n'a jamais fait appel à vos services, et que quelqu'un d'autre vous a payé pour la surveiller. À mon avis, c'est Ann Wertzer.

— Vous vous fourrez le doigt dans l'œil, dis-je.

Madison me décoche un coup d'œil oblique.

— Pouvez-vous me prouver que Miss Shadow vous avait engagé ?

Je pense au chèque disparu avec mon falzar.

— Vous le savez aussi bien que moi, dis-je, ce n'est pas mon genre de faire des histoires pour exiger des contrats en bonne et due forme.

— Vous n'avez touché aucune avance ?

— Si, bien sûr, je réponds. Mais les billets ne portent pas la signature de mes clients.

— Il était sans un quand je l'ai cueilli à son hôtel, intervient Magwood.

— Naturellement, réplique Madison. C'est vous qui l'avez mis dans ce triste état ?

— Moi ? réplique Magwood. Je ne l'ai même pas touché. Quand je suis arrivé chez lui, il avait la figure pleine de sang et il était à poil sous un peignoir ; sa carrée était sens dessus dessous ; il se trouvait en

compagnie d'un autre gonze, un chauffeur de taxi.

Madison rumine un instant, puis se tourne vers moi.

— J'ai l'impression que vous avez été bien occupé, dit-il. Si vous me racontiez un peu votre histoire ?

— D'accord, je concède. Mais pourquoi ne pas m'affranchir en échange ? Vous dites qu'Inez Shadow s'est suicidée. Comment ? Quand ? Où est le cadavre ? Ce coup-ci, je me trouve grillé, même par les journaux !

— Même par les journaux ! s'exclame Pool en écho. Juste retour des choses, ici-bas !

Il lève les yeux au plafond.

— Enfin, dit Madison, si vous ne le savez pas déjà, Inez Shadow s'est supprimée dans sa cuisine en ouvrant le gaz de son fourneau. D'après les rapports, sa mort remonte environ à huit heures du soir. Le corps a été enlevé et le coroner m'a confirmé que le décès était dû à l'asphyxie.

— Où était la bonne ? je demande.

— Nous lui avons parlé par téléphone. Elle a déclaré qu'elle avait sa soirée libre et qu'elle était partie vers sept heures.

— D'après Magwood, c'est Lefty Johnson qui aurait découvert le cadavre, dis-je. À quelle heure ?

— Johnson nous a alertés un peu avant dix heures, explique Madison. Il venait, paraît-il, de trouver le corps. Il nous a également affirmé que, depuis sept heures et demie, il montait la garde devant la maison, qu'il n'avait rien vu, qu'aucune fenêtre n'était éclairée et que personne n'avait répondu quand il avait frappé. Bien entendu, il vous servira peut-être une version toute différente en tête à tête. Maintenant, je vous écoute.

Je rassemble vivement mes idées et commence :

— Inez Shadow m'a engagé pour veiller à sa sécurité. Je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle moi-même et elle a accepté qu'un de mes hommes se charge du boulot. Quand je l'ai quittée, vers six heures trente, j'ai appelé Lefty et je lui ai dit de rappliquer en vitesse pour prendre son poste. Ensuite, je suis parti voir une amie à moi. Le mari de cette copine a débarqué impromptu et j'ai réussi à filer de justesse. Le chauffeur de taxi qui m'a ramené vous confirmera la chose, mais ne me demandez pas de vous amener la copine en question ; ce serait de mauvais goût. Les mille dollars d'acompte que m'a remis Inez se trouvent dans la poche de mon froc que je ne tiens absolument pas à revoir... Dieu sait pourtant si je suis porté sur le fric !

Madison se tourne vers Magwood.

— Vous avez relevé le numéro du chauffeur ? dit-il.

— Évidemment, patron ! réplique Magwood, l'air béat.

Madison s'adresse de nouveau à moi.

— Le mari de votre amie doit être un sacré gaillard, si j'en juge par les marques qu'il vous a laissées.

— Je voudrais que vous le voyiez !

— Nous vérifierons vos déclarations, reprend Madison. Et vous prétendez qu'en sortant d'ici, vous vous êtes rendu directement chez votre amie ?

— Avec un arrêt pour donner un coup de fil et écluser un ou deux godets.

— Votre amie doit être drôlement bien pour que vous ayez envoyé Johnson monter la garde à votre place, et renoncé à gagner vous-même du fric aussi facilement !

— Comme vous dites ! je réponds. Maintenant, si vous me montriez les lieux du crime... Après tout, Inez était ma cliente.

Madison me conduit à la cuisine. La pièce empesté encore le gaz. C'est une de ces cuisines ultra-modernes comme on en voit dans les pages publicitaires des magazines spécialisés. La porte conduisant à l'entrée de service pend de travers sur un seul gond.

— La cuisine était bouclée ? je demande à Madison.

— Les deux portes et la fenêtre, précise-t-il. La clé de ces portes se trouvait à l'intérieur.

Je m'approche pour examiner la porte démantibulée.

Il n'y a pas de clé dans la serrure. Je demande :

— Alors, où est cette clé ?

— Sur l'autre porte, répond Madison. La même clé sert aux deux.

Voilà un détail intéressant. Je poursuis mes investigations :

— Où a-t-on trouvé le corps ?

— Étendu sur le carrelage, devant le fourneau, répond Madison. Le gaz était ouvert et s'était accumulé dans la pièce.

— Pas de traces sur le cadavre, je suppose ?

— Aucune.

— Pas de message d'adieu ?

— Non, mais qu'est-ce qui pourrait vous paraître plus évident que le suicide ?

— Rien... sauf le nez au milieu de votre figure.

Madison fait signe à l'un des flics. Les gars en uniforme vident les lieux.

Cette fois, il ne reste plus que Madison et Magwood pour me tenir compagnie.

Madison referme la porte du salon et se retourne, un mince sourire aux lèvres.

— Lawson, déclare-t-il, vous êtes un homme violent. Hier, vous avez tabassé deux employés de Wertzer. La nuit dernière, vous avez assommé Kransky et maintenant, si j'en juge par l'état de votre physionomie, vous vous êtes tabassé vous-même.

— Très drôle, dis-je.

— Taisez-vous ! enchaîne-t-il. Ma patience a des limites. Vous dissimulez des indications importantes, vous mentez à tout bout de champ, bref vous créez une pagaïe monstre, rien de plus. Maintenant, je vais vous poser quelques questions et je compte sur des réponses nettes et franches. Si je ne les obtiens pas, je vous coffre. Est-ce clair ?

— Comme de l'eau de roche, dis-je.

— Si je comprends bien, vous ne croyez pas au suicide d'Inez Shadow. Pourquoi ?

— Parce que ça n'a pas de sens d'engager un garde du corps pour s'estourbir ensuite.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Je vous l'ai dit. Vers six heures et demie. Je suis venu à sa demande, quand elle m'a téléphoné. Elle m'a expliqué qu'elle voulait être protégée et m'a offert une somme assez rondelette. J'ai accepté.

— Et vous l'avez laissée seule ?

— Pas exactement. Ann Wertzer se trouvait là.

Madison exécute une série d'effets de sourcils.

— Est-ce que Miss Shadow et M^{me} Wertzer étaient en bons termes ?

— À vrai dire, il existait entre elles certaines divergences d'opinions.

— Au sujet du testament de Wertzer ? demande Madison.

— Je crois bien que ce sujet est venu sur le tapis.

Madison, les sourcils froncés, fixe un point dans l'espace.

— Si M^{me} Wertzer se rongait à l'idée que Miss Shadow était la principale héritière, ça devait vous paraître un peu gênant de vous trouver embauché par les deux parties ?

— D'être embauché, pas du tout, je rétorque ; mais je craignais d'être remercié par l'une de mes deux clientes.

— Et cette éventualité ne s'est pas présentée ?

— Non. En fait, quand j'ai mis les bouts, les deux filles étaient à tu et à toi.

— Et pourquoi ?

— Qui sait ? Ce sont des femmes ; je ne peux pas vous en dire plus.

Madison se remet à réfléchir.

— L'héritage de Wertzer, dit-il, revient à M^{me} Wertzer, maintenant que Miss Shadow est morte.

— Ça tombe à pic, hein ? je commente.

Madison me considère d'un air mi-figue, mi-raisin. Je réussis à esquisser un petit sourire.

— Est-ce que vous me cacheriez un indice quelconque, par hasard ? me demande Madison.

— Pas le moindre !

Le regard de Madison se durcit.

— Je sais pertinemment que vous êtes en possession de quelque chose que Benoit veut récupérer à tout prix, figurez-vous, dit-il. Qu'est-ce que c'est ?

Je fais celui qui n'est au courant de rien.

— Benoit croit que je possède quelque chose qui l'intéresse, pas de doute là-dessus ; mais ce que c'est, mystère ! En tout cas, il n'arrête pas de répéter que je sais très bien ce qu'il veut. Il m'en a offert mille dollars ; après quoi ses malfrats m'ont tabassé à mort parce que je n'avais rien à leur donner. Je ne suis pas dingue, Madison. Si j'avais la camelote, je la céderais tout de suite à Benoit.

— À condition qu'il y mette le prix, j'en suis convaincu, réplique Madison. Maintenant, écoutez-moi. Nous allons aller voir tous les deux M^{me} Wertzer. Je tiens à lui parler et il est normal que vous soyez là pour défendre les intérêts de votre cliente. (Il me concède une ombre de sourire.) D'autant plus que ces intérêts semblent la faire approcher de la chambre à gaz de la prison de San Quentin.

Chapitre XII

Le temps de filer en voiture jusqu'à la maison d'Ann Wertzler, à Encino, je me sens complètement ratatiné. Avec toutes les heures de pageot en retard et les racclées que j'ai dégustées, j'ai de la peine à tenir le coup. Les rouages de mes méninges sont complètement encrassés ; mon bras et ma figure me causent des souffrances intolérables. Mais Madison, lui, est tout guilleret. Il disserte sur la politique et divers autres sujets. J'ai beau me borner à répondre par de vagues grognements de temps à autre, il continue à bavasser. Madison a appelé Ann par téléphone de chez Inez et, quand nous arrivons, le perron est illuminé. J'ai beau m'interroger sur ce nouveau rebondissement de l'affaire, j'aboutis invariablement à la même réponse qui n'a rien de réjouissant. Ann nous attend en haut des marches. Elle semble un peu sur les nerfs. Madison se répand en formules de politesse, puis nous gagnons en file indienne la bibliothèque. Je me laisse crouler au fond d'un fauteuil club tandis qu'Ann s'affaire au bar. Quand nous sommes tous installés et qu'un bon décilitre de bourbon m'a réveillé la circulation, je commence à récupérer.

Madison attaque par la bande, en finesse.

— Ça a dû vous faire un rude coup, madame Wertzler, dit-il, quand vous avez appris que votre mari laissait le plus gros de sa fortune à Inez Shadow.

Ann, lovée sur le divan, a l'air d'une jeune chatte alanguie. Elle expose généreusement ses plus beaux appas ; ce n'est pas moi qui m'en plaindrais, soit dit en passant.

— Un coup, c'est bien peu dire, proteste-t-elle ; mais tout va s'arranger maintenant.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demande Madison.

— J'ai discuté avec Inez. Elle m'a déclaré que l'héritage ne l'intéresse pas et je la crois disposée à m'abandonner ses droits. (Ann fait une pause et une lueur de méfiance traverse son regard.) À propos, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous débarquiez ici à cette heure indue ?

— Ce n'est pas exactement une visite de politesse, explique Madison. Inez Shadow est morte.

Ann encaisse la nouvelle sans se livrer à des démonstrations. Elle se redresse légèrement et ses yeux s'élargissent.

— Morte ? Comment ? dit-elle.

Madison l'observe, consacre un bon moment à allumer une sèche, puis un autre à souffler un nuage de fumée. Ann me consulte du regard. Je lui oppose un masque impassible.

— Elle s'est suicidée, reprend Madison.

— Je n'en crois pas un mot, affirme Ann.

— Pourquoi ? demande Madison.

— C'est impossible, voilà tout. Elle venait d'engager Steve comme garde du corps. Elle projetait de refaire sa vie en repartant à zéro. Jamais elle n'aurait eu l'idée de se suicider.

— Peut-être la mort de votre mari l'avait-elle plus touchée que vous ne le supposez, suggère Madison.

— Ça l'a beaucoup frappée, d'accord, mais pas à ce point-là.

— Très intéressant, observe Madison après un silence. Tout laisse supposer le suicide, mais vous, qui seriez automatiquement suspecte en cas de meurtre, vous croyez précisément au meurtre. Avouez que c'est fort de café.

— Je n'ai pas dit que c'était un meurtre, réplique Ann. J'ai dit que ce n'était pas un suicide.

— Qu'est-ce que vous avez fait après avoir été laissée par Lawson en tête à tête avec Inez ? demande Madison.

— Steve est parti vers six heures et demie, précise Ann. Inez et moi, nous ne nous entendions pas très bien, je n'avais pas encore digéré son histoire avec mon mari, et je n'étais guère satisfaite du testament. Nous nous sommes chamaillées. Puis elle m'a déclaré qu'elle ne voulait pas de l'argent et qu'elle me le restituerait, ce qui a détendu l'atmosphère.

— A-t-elle pris cet engagement devant témoin ? demande Madison.

Ann hésite, puis me regarde dans les yeux. Je me décide à intervenir.

— Oui, dis-je. Je l'ai entendue affirmer qu'elle ne voulait pas du fric.

Madison nous considère tour à tour sans commentaire. Il est manifestement loin d'être convaincu.

— Une histoire de ce genre, dit-il, ne tiendrait jamais devant le tribunal si vous essayiez de réclamer l'argent, mais après tout, ce ne sera pas nécessaire.

Ann ne dit rien, moi non plus, mais j'ai pigé l'allusion de Madison. Ann touchera le magot automatiquement, puisque Inez est morte avant elle. Ce flic est un finaud. Je parierais bien dix contre un qu'il a de sérieux atouts dans sa manche, mais, pour cacher son jeu, il est de première. Il nous dévisage l'un et l'autre, avec un mince sourire.

— Je crois que je ferais bien de vous mettre tous les deux en garde, dit-il.

— Contre qui ? demande Ann.

— Lawson contre lui-même et vous contre Lawson. Avec ou sans votre permission, il a dissimulé certains indices. Son intervention nous a coûté du temps, sans parler de l'argent des contribuables. Et puisqu'il travaille pour vous, vous êtes impliquée dans l'affaire. Nous tenons déjà assez de preuves pour le coller au placard et nous pourrions vous inculper comme complice. Je tiens à vous mettre en garde. Si Lawson me cause encore la moindre difficulté, vous n'aurez plus de détective privé à votre service. Ce qui vous vaudra des ennuis, madame Wertzer, des ennuis que je regretterai.

— Bravo, dis-je.

— Je vous en prie, Steve, reprend Ann. Monsieur Madison, si Steve vous a causé des difficultés, soyez assuré que ça ne se renouvellera pas, ou que je le congédierai sur-le-champ.

— Mouchard, dis-je à Madison.

— Parfait, déclare Madison en se levant. Maintenant, il faut que je parte.

Il me regarde, puis se dirige vers la porte. Ann et moi nous nous levons à notre tour. Elle me frôle au passage et me glisse à l'oreille :

— Tâchez de revenir en douce.

Nous échangeons des adieux bien sentis et j'escorte Madison jusqu'à sa voiture.

— Où est-ce que vous créez ? je lui demande.

— West Los Angeles, répond-il. Je peux vous déposer quelque part ?

— À Hollywood, dis-je. De là, je prendrai un taxi.

— Je ne vous propose pas de vous ramener chez vous, dit-il. Cette journée m'a épuisé.

Avant d'arriver à Hollywood, j'essaie de tâter le terrain.

— Avec les deux portes de la cuisine bouclées, il est certain que le suicide paraît évident, dis-je. Mais n'est-il pas possible qu'il existe une autre clé dont on se serait servi de l'extérieur ?

Madison arrête la voiture à l'angle de Cahuenga et d'Hollywood Boulevard. Il m'ouvre la portière et je descends.

— Vous savez parfaitement que c'est possible, dit-il. C'est bien pour ça qu'à mon avis, il vaut mieux vous laisser en circulation. Rien n'est plus dangereux qu'un ahuri de votre espèce en possession de certains petits renseignements.

Quand la voiture de Madison a disparu, je saute dans un taxi et me fais ramener chez Ann. Je ne saisis pas clairement si Ann m'a lancé une simple invitation ou une convocation impérative, mais, tant qu'à faire, je vais vérifier. Cette dernière remarque de Madison n'était pas seulement une vacherie, mais un avertissement. Je le prenais déjà pour un malin, mais il est encore plus fortiche que je ne pensais. S'il croit que la porte de service donnant sur la cuisine d'Inez a été fermée

de l'extérieur, peut-être pense-t-il aussi qu'Inez a été assassinée. Dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas embarqué Ann ? Tout d'un coup, je me réveille. Admettons qu'Ann ait effectivement supprimé Inez, admettons qu'elle ait aussi descendu son mari, et, puisque je suis sur le chapitre des suppositions, admettons qu'elle m'ait engagé uniquement pour brouiller les cartes. Maintenant, elle veut me voir en plein milieu de la nuit et je suis le seul à connaître les preuves qui l'impliquent dans le meurtre de Wertzer.

Stevie ferait peut-être bien de se tenir à carreau pendant cette petite visite. Je n'ai rien contre les gonzesses affranchies, mais je préfère les éviter quand elles se mettent à jouer du revolver.

Quand je descends de mon taxi, je la trouve en train de m'attendre.

— Je suis tellement contente que vous soyez revenu, Steve, dit-elle d'un ton pressant.

— Bon, vous êtes contente. Et après ?

— Il faut que je vous parle.

— Ma petite, je réplique, vous ne pourriez pas trouver une heure un peu plus décente pour me raconter votre vie ? Cinq dollars, j'ajoute en m'adressant cette fois au ciel, je viens de claquer cinq dollars de taxi pour que cette souris puisse me tenir la jambe !

— Ne vous énervez pas comme ça, dit-elle. Entrez et je vais vous préparer un verre. Ça vous calmera peut-être un peu.

— D'accord, dis-je, mais je préférerais de beaucoup un bon plumard bien douillet.

— Vraiment ? dit-elle.

Dans la bibliothèque m'attend une surprise. Perché derrière le bar et manifestement dans les vignes, je reconnais le juriconsulte officiel du clan Wertzer, Joel Whitmore.

— Salut, dit-il en brandissant un verre dont il renverse la moitié sur le comptoir.

— Comment est-il entré ici ? je demande à Ann.

— Il est venu me voir pour affaires.

— Et comment ! éructe Whitmore. Des tas d'affaires.

Je ne sais pas pourquoi, mais il me fait l'effet de ne pas être aussi saoul qu'il veut bien le paraître, ni aussi jovial d'ailleurs. En fait, j'ai l'impression que, dans son for intérieur, Whitmore écume de rage.

Ann s'approche du bar et remplit les verres. Puis elle prend le sien et va tourner la radio où un *crooner* se met à roucouler sur un accompagnement de musique douce. Je la reluque. Elle m'observe par-dessus son verre tout en sirotant.

— Alors, venons-en aux faits, dis-je. Je ne vais pas passer la nuit ici.

Ann coule un regard en direction de Whitmore. Je saisis l'allusion, mais je ne suis pas d'humeur à jouer la subtilité.

— S'agit-il d'une conférence à trois prévue au programme, je lui demande, ou d'un duo interrompu ?

Whitmore se met à rire.

— Un duo interrompu, dit-il. J'ai l'impression que c'est moi le gêneur.

Il s'écarte du bar en vacillant, prend le verre qu'Ann m'a servi, et viens me l'offrir.

— Tenez, dit-il, buvez, ça vous fera voir la vie en rose.

— Après nous le déluge ! je réplique.

Son regard dément le sourire qui flotte sur ses lèvres.

— Maintenant, il faut que je me sauve, dit-il.

— Déjà ? je demande.

— J'ai une journée chargée en perspective.

— Je ne vous chasse pas, au moins ?

Il me regarde. Il est singulièrement dessaoulé, tout d'un coup.

— Pas de danger, dit-il. Vous n'y arriveriez jamais.

Il pivote et marche vers la porte, le dos droit, les épaules rigides. Décidément, ce gars-là ne me porte pas dans son cœur.

— Je reviens dans une minute, dit Ann en sortant à sa suite.

Son absence se prolonge bien au-delà des soixante secondes annoncées. Je bois une gorgée de mon whisky. Je lui trouve un goût amer. Je me renfonce dans mon fauteuil, la tête contre le dossier. Les ombres projetées au plafond prennent des formes bizarres. Au bout d'un moment, j'entends du bruit, puis Ann revient se pelotonner sur le divan. Elle arbore une espèce de déshabillé vapoureux qui s'interpose comme un brouillard immatériel entre moi et la réalité de ses formes.

— Venez près de moi, dit-elle.

Le trajet n'est pas long.

Elle se blottit contre moi et se montre on ne peut plus féminine. Le parfum de ses cheveux m'évoque l'air nocturne d'une plage tropicale par clair de lune et sans moustiques. Elle frotte son visage contre le mien. Je commence à me reprocher de me livrer à des actes de délinquance non juvénile.

— Mon petit chou, dis-je, avant de pousser plus loin cet intermède, causons un peu. Je me demande si, tout compte fait, ce n'est pas vous qui avez fait passer de vie à trépas ce sacré William et sa dulcinée.

— Allons ! ne soyez pas stupide, dit-elle. Inez a vraiment été assassinée ?

— Certainement, fais-je. Du moins, je le crois.

— Mais est-ce qu'on n'a pas dit qu'elle s'était enfermée dans la cuisine, en ouvrant le gaz ?

— Peut-être, mais il n'y avait pas de clé sur la porte de service. Elle a très bien pu être enfermée du dehors.

— Steve, ne me dites pas que vous croyez que j'y suis pour quelque

chose !

— La logique me répond oui. Mais mon amour du fric et un goût immodéré pour votre épiderme satiné me répondent non. L'ennui, c'est que Madison se fout de l'un comme de l'autre.

— Charmant, dit-elle. Je vous engage pour me sortir du pétrin et vous faites tout pour m'y enfoncer.

Je rectifie :

— Pas moi. Madison.

— Ne vous inquiétez pas pour Madison, fait-elle. Il ne me fera aucun embêtement. Calmez-vous et cessez un instant de jouer au grand détective. Il ne fait pas chaud, ici !

Elle se serre tout contre moi et me plaque un bécot appuyé sur la bouche. Nous prolongeons le contact d'un commun accord ; c'est tellement bon ! Quand je n'en peux vraiment plus de cet exercice, je tends le bras, attrape mon verre et le vide d'un trait, ce qui nous amène à un second corps à corps, encore plus réussi que le premier. Nous faisons surface pour respirer et consacrons quelques instants à nous regarder. Cette fille est sensationnelle. Et le déshabillé qui lui colle à la peau ne dissimule guère ses charmes. Je sens que le grand moment approche et la serre contre moi. Ses dents acérées s'enfoncent dans ma lèvre inférieure ; elle me mord jusqu'au sang. Je la repousse et sors un mouchoir.

— Voilà une variante intéressante dans l'art de faire l'amour, dis-je, à condition d'avoir tout un stock de crayons hémostatiques sous la main.

Elle reste immobile et me considère avec un petit sourire acide.

— Je vous ai fait mal ? demande-t-elle.

Un frisson désagréable me parcourt les épaules.

— Qu'est-ce qu'un peu de sang, entre amis ? fais-je.

Je lui empoigne le bras et le tords brusquement. Elle s'abat à plat ventre sur mes genoux. Je me mets à lui administrer une fessée. Elle se tortille et lance des ruades sans émettre la moindre protestation. Je me laisse sans doute emporter un peu loin, car bientôt elle devient inerte et commence à sangloter. Je la rassois sur le divan. Elle chiale pendant deux minutes, puis lève vers moi un visage blanc comme linge.

— Je devrais vous tuer pour ça, dit-elle.

— Vous m'avez sous la main, je réponds. Allez-y, si vous voulez ajouter une troisième pièce à votre tableau de chasse.

— Vous êtes une ignoble brute, dit-elle d'une voix sourde.

Je hausse les épaules et avance la main pour prendre une cigarette sur la table à café. Mais quand je me retourne vers elle, je m'aperçois qu'elle a perdu son air agressif. Elle se dégonfle. On croirait une gosse qui a égaré sa poupée. Le regard qui croise le mien ne dissimule plus

rien.

— Viens à mon secours, Steve, dit-elle soudain. Tu ne vois pas que je t'aime ?

On me fait rarement des déclarations pareilles. Je me penche vers elle et la prends dans mes bras comme le grand péquenot sentimental que je suis. Elle se colle à moi, des seins aux cuisses. Je lui caresse les cheveux, je l'embrasse, même avec ma lèvre abîmée. Sa bouche abandonne alors la mienne, son souffle chaud me caresse l'oreille, puis elle m'en effleure le lobe de la pointe de la langue. Je sens ses doigts déboutonner fébrilement ma chemise, se faufiler sous le tissu et me caresser la poitrine. Elle pousse de petits gémissements rauques.

— Viens, dit-elle.

Je l'enlace.

— Pas ici, murmure-t-elle. En haut.

Je m'écarte et vide le fond de mon verre. Puis je la soulève du divan et l'emporte dans mes bras pour grimper l'escalier. À mi-hauteur, je m'aperçois que je ne suis pas en état de jouer les Tarzan. Je commence à haleter et j'ai du mal à trouver les marches. C'est d'extrême justesse que j'atteins le palier. Quand je la dépose dans sa chambre, je suis parcouru de fourmillements de la tête aux pieds, comme si des millions d'aiguilles me picotaient. Soudain, j'ai devant moi deux Ann, puis trois, puis quatre et ainsi de suite. Après quoi, je vois toutes ces Ann joindre les mains et se mettre à tourbillonner autour de moi en crachant des étincelles rouges et vertes. Puis je sombre dans le néant.

*

Ma montre-bracelet annonce cinq heures et demie. Le soleil filtre à travers les stores et je me retrouve au lit dans une chambre inconnue. J'entame une lutte silencieuse avec les couvertures en essayant de me lever. J'ai l'impression d'avoir tout un hôpital dans le crâne, avec plein de malades à l'intérieur. Je parviens à me mettre debout. Vraiment, je ne me suis jamais senti dans un état pareil. Puis je constate que je ne suis pas seul. Dans le vaste lit à colonnes, ma petite amie de la veille au soir, roulée en boule, une expression de béatitude, angélique sur le visage, dort du sommeil du juste.

En somme, je viens de laisser passer une belle occasion. Et c'est bien ce qu'elle désirait. Lawson n'est pas un type à tomber dans le cirage après un ou deux verres. Elle m'a donc refilé un mickey pour se coucher ensuite à côté de moi. Mais où veut-elle en venir ? Paumé au pays des rêves comme je l'étais, elle n'avait rien à faire que de me tenir chaud. Elle est peut-être sous-voltée en ce moment, mais elle n'aime pas roupiller seule. Un fait est certain... j'ai une cliente pas

ordinaire ; si je peux me débrouiller pour me tirer d'ici sans la réveiller, je serai ravi de ne la revoir qu'un peu plus tard.

Je passe cinq minutes angoissantes à me promener sur la pointe des pieds à la recherche de mes vêtements. Ils sont soigneusement accrochés dans la penderie d'Ann. Je peste contre ma cravate et mes lacets de souliers tellement je suis pressé de changer de secteur. La douce Ann en écrase comme une bienheureuse. Enfin, je sors de la pièce.

Personne n'est en vue dans la baraque. Je m'arrête dans la bibliothèque et me sers un verre bien tassé. Tout en me laissant revigorer par cet élixir de jeunesse, je me console en me disant qu'Ann a dû me droguer avec le mickey parce qu'elle était en rogne contre moi et qu'ensuite pour se racheter, elle m'a mis au lit. Raisonnement plutôt vaseux, comme moi-même, d'ailleurs.

Je quitte la maison et prends la route pour gagner l'autostrade. La journée s'annonce magnifique : ciel limpide, soleil éclatant, gazouillis d'oiseaux dans les arbres. C'est quand même beau, la nature ! Sur l'autostrade, cent mètres après l'embranchement de la petite route, est installée une gargote ouverte jour et nuit, une boîte pour les routiers. Je m'en rapproche à grands pas, avec la ferme intention de me taper des œufs au jambon et d'appeler un taxi par téléphone. Le bon vieux soleil vient tout juste de se lever et la clientèle locale ne s'est pas encore manifestée, pas plus que les chauffeurs de poids lourds. Je pousse le battant crasseux de la porte et vais m'installer devant un comptoir luisant de graisse. De l'autre côté, j'aperçois un journal déployé verticalement et maintenu de part et d'autre par deux énormes battoirs couverts de poils. Apparemment, le canard en question se trouve devant la figure d'un individu, puisqu'un torse ceint d'un tablier blanc apparaît au-dessous. Tout autre similitude avec le monde des êtres animés s'arrête là, toutefois, car ce zèbre qui doit être le gargotier, continue à parcourir les nouvelles du jour sans bouger d'un millimètre. Décidément, je ne lui fais guère impression.

Finalement, je déclare :

— Si vous pouvez vous arracher aux aventures de Nimbus, je pourrais peut-être manger.

Le journal se rabat lentement, découvrant une des gueules les plus hideuses que j'aie jamais eu le malheur de rencontrer en dehors d'un ring de catch. Cette montagne immobile reste là, assise à me contempler fixement. Les yeux noirs du bonhomme, d'abord gros comme des boutons de bottines, se dilatent peu à peu pour atteindre le diamètre des boutons de culotte.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

— Mon brave, j'annonce, il a fallu vraiment une crise aiguë de fringale pour m'amener ici. Si vous avez des œufs, mettez-les à frire ;

si vous avez du pain, faites-le griller ; si vous avez dans la baraque un produit qui ressemble à du café, servez-le-moi. Je suis prêt à payer en échange. J'irai même jusqu'à vous laisser un pourboire si vous réussissez à vous déplacer.

Il replie son journal entre ses pognes velues et décolle sa lourde masse de son tabouret.

— D'accord, dit-il. On y va.

Puis il reste planté à me reluquer.

— Des œufs, Gargantua, je lui dis. Vous vous rappellerez, des œufs ?

— Ouais, fait-il.

Il se dirige lourdement vers un réchaud grailonneux. J'examine la cambuse, en quête d'un téléphone. Il n'y en a pas le moindre en vue.

— Où est le téléphone ? je m'enquiers.

— Téléphone ? il répète. Y a une cabine là-bas, à la station-service. (Tout à coup très cordial, il pointe l'index.) Oui, m'sieur, reprend-il, juste de l'autre côté de la route. Vous n'avez qu'à rentrer dans la cabine. Vous avez un jeton ?

— Oui, dis-je, j'ai ce qu'il faut.

Je sors du bistrot et me faufile à travers le flot des voitures jusqu'au téléphone public installé près des pompes, de l'autre côté de l'autoroute. Je passe cinq minutes à obtenir le standard puis les renseignements, puis une petite compagnie miteuse de taxis où une voix endormie m'explique :

— Oui, on pourra peut-être envoyer une voiture dans une demi-heure. Ed roupille encore, il a roulé la moitié de la nuit, mais on essayera de le tirer du lit.

Je retransverse la chaussée et trouve mon casse-croûte servi par mon copain, l'orang-outang. Je n'ai encore jamais vu de tambouille aussi affligeante, mais mes réserves de carburant sont épuisées et c'est presque avec plaisir que je descends le tout. Le mastodonte perché sur son tabouret au comptoir ne me quitte pas des yeux et ne rate pas la moindre de mes bouchées.

— Écoutez voir, dis-je, on règle à la portion chez vous ou le client paye à la bouchée ?

— Hein ? grogne-t-il.

— Faites quelque chose, je continue, mais ne restez pas là à me reluquer. Ça me fout le cafard.

— Bon, bon, dit-il.

Et il reprend son journal.

Dix secondes après, il l'écarte furtivement pour me zyeuter de nouveau. Je suis sur le point de lui lancer ma tasse à la figure quand deux routiers entrent et se mettent à brailler pour se faire servir. Cette diversion me donne le temps de me rappeler mes années d'études et

un vieux savant du nom de Freud pour qui la plupart des actions humaines étaient liées au problème sexuel. J'ai l'impression qu'il collerait sans hésiter à Ann l'étiquette de sadique. Il paraît que les spécimens de cette catégorie ont tout pour faire des assassins, puisque rien ne les excite comme de voir les autres se tortiller de souffrance. Ann n'est peut-être pas un personnage de tout repos, mais plus je la connais, moins je la vois rectifiant son légitime et Inez. D'accord, ce n'était pas les mobiles qui lui manquaient, mais, sauf erreur, une fille aussi astucieuse qu'Ann se serait tout de même arrangée pour ne pas faire figure de suspecte numéro un chaque fois qu'elle appuyait sur la détente. D'ailleurs, une femme jalouse n'aurait jamais l'idée d'asphyxier une rivale. Elle utiliserait le poison, ou une méthode vraiment sanglante. Vous avez déjà vu une femme tuer une araignée ? Elle s'en approche avec des ruses de Sioux, le soulier à la main, lui assène un coup capable de tuer un bœuf, puis continue à la marteler jusqu'à ce que le nettoyage des dégâts soit devenu un boulot du diable. Le meurtre d'Inez a été commis avec trop de désinvolture pour être l'œuvre d'une femme.

Je demeure plongé dans mes réflexions, devant mon café, tout en fumant une cigarette, quand un type assis à ma droite lance d'une voix sonore :

— T'as vu ce massacre dans le canard, ce matin, hé, Populus ?

Je me détourne ; le type qui vient de parler est l'un des motards qui sont entrés pendant que je bâfrais mes œufs. Populus, le mastroquet, ne regarde pas les flics. Il me regarde, moi. Il paraît très inquiet, je ne sais trop pourquoi.

Il acquiesce, d'un grognement.

Le flic continue :

— D'abord, c'est une vedette de cinéma, une chouette pépée, qui clabote, asphyxiée au gaz. Ensuite un des rombières de Benoit se fait rectifier. Ça, c'est du sensationnel !

— Celui qui vit de l'épée, périra par l'épée, je déclame. Lequel des gorilles de Benoit a écopé ?

Le flic tourne vers moi des yeux bleu porcelaine de poupon.

— Un nommé Kransky, dit-il. Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— On m'a jamais appris, dis-je. Et comment Kransky y a eu droit ?

— C'est une drôle d'histoire, reprend le flic plein de cordialité. Ce voyou de Kransky a été trouvé refroidi dans une chambre d'hôtel du centre. Il s'était fait suriner. La piaule était occupée par un mec qui était en rapport avec Inez Shadow, qu'on a aussi retrouvée morte hier soir, entre parenthèses. Les gars du commissariat central pensent que c'est lui qui les a liquidés tous les deux, vu qu'il était le garde du corps de la poule. (Son regard est de plus en plus bleu et de plus en plus innocent.) Et ce gars-là, enchaîne-t-il, c'est un privé, un pauvre

minable, nommé Lawson.

— Vraiment ? dis-je. Et qu'est-ce qu'ils ont fait de ce Lawson ?

— Pas moyen de lui mettre la main dessus, dit le flic. Il a mis les voiles. Toute la police est après lui.

— Oh ! on le trouvera bien un jour, je commente. On n'échappe pas comme ça à la police, faut bien se le dire. Vous finirez bien par le dénicher, ne vous en faites pas.

Je regarde le patron et je lui jette un dollar.

— Payez-vous un cigare, je lui dis. Salut !

Je pose la main sur la poignée de la porte quand la voix du flic m'arrête net.

— On le trouvera, oui, dit-il. Même qu'en ce moment, il a un 38 braqué sur les rognons, Lawson.

Le pachyderme du comptoir retrouve sa voix.

— C'est lui ! glapit-il. Regardez-moi sa photo ! C'est lui tout craché...

Il brandit son journal au-dessus de sa tronche. Un vieux cliché de votre serviteur occupe le quart de la première page.

Chapitre XIII

Je suis traité avec beaucoup d'égards. Le mandat d'amener spécifie : *Soupçonné de meurtre*. Après avoir passé quelques heures au fond d'une cellule d'un mètre sur deux, je me rends compte que je suis bon pour figurer à la une des journaux. De temps en temps, un flic s'arrête pour glisser un coup d'œil dans ma cellule, avec ce petit air faraud que les policiers réservent aux privés dans la débîne. À part ça, on me laisse cuver mes remords en paix.

Vers midi, Barton et Pool s'amènent, flanqués de leurs photographes. J'élabore à leur intention une histoire où un honnête citoyen vaquant paisiblement à ses affaires se retrouve tout à coup entre les griffes de la justice. Ils ne coupent manifestement pas dans mes bobards, mais dans la mesure où je leur fournis de la copie, ils prennent note de mon roman. J'arbore mon plus gracieux sourire devant les flashes, car je suis bien persuadé que demain ma bouille sera familière à une fraction importante des habitants de notre grande république.

Il est une heure de l'après-midi quand un garde m'escorte jusqu'au bureau du grand patron.

Je suis, bien entendu, dévoré de curiosité. Si on a découvert le cadavre de Kransky dans ma chambre, c'est sûrement un coup monté et la logique la plus élémentaire permet de conclure que Benoit en est l'instigateur. Kransky travaille pour lui et Benoit n'hésiterait pas à l'utiliser à tout usage. Benoit a dû se dire que s'il s'arrangeait pour me faire inculper de meurtre, ses feuillets de comptabilité auraient des chances de passer à l'as dans tout le micmac.

Bien entendu, je ne m'en fais pas une miette pour mon alibi. Étant donné les circonstances, il ne semble guère nécessaire de protéger la réputation de vertu d'Ann Wertzer. J'éprouve soudain un choc en me rendant compte que si tous ces meurtres sont liés entre eux, elle possède également un alibi. Elle n'a guère eu la possibilité de suriner Kransky alors qu'elle était au plume avec moi, à trente kilomètres de là. Pour je ne sais quelle raison, j'en éprouve une vive satisfaction.

Madison, sapé comme un prince dans un complet sombre à raies, est installé à son bureau d'acajou. Magwood se tient debout dans un coin, massif, le visage impassible. Quand nous nous retrouvons seuls tous les trois, Madison pose sa cigarette et pousse vers moi un stylo et une feuille de papier.

— Consignez vos aveux par écrit, Lawson, dit-il. Et signez-les.

Je prends le stylo et griffonne : *Cher juge, quand j'avais cinq ans, j'ai volé deux pommes à la devanture de l'épicerie Spalmadi. Elles étaient véreuses. Votre, Steve Lawson repentant.*

Madison prend la feuille et se met à lire. Je m'attends à le voir se congestionner de fureur, mais un large sourire lui vient aux lèvres puis il se met carrément à rigoler. Il tend le papier à Magwood, mais Magwood n'a pas le sens de l'humour.

— Lawson, dit Madison, vous êtes un zèbre impossible.

Et il secoue la tête comme s'il réprimandait un môme.

— Allez, sortez vos matraques, dis-je.

— Ce ne sera pas nécessaire, répond-il. Les aveux que vous venez de signer feront parfaitement l'affaire.

Son hilarité le reprend.

— Si vous me mettiez au courant de la plaisanterie, dis-je, on pourrait se marrer en chœur.

— La plaisanterie, c'est que nous savons que vous n'avez pas tué Kransky, dit-il.

— Elle est bien bonne, faut dire, je rétorque. Me voilà au ballon avec une inculpation de meurtre et vous savez parfaitement que je n'y suis pour rien. Il y a de quoi crever de rigolade, en effet. Et pourquoi cette comédie ?

— Parce que nous devons arrêter quelqu'un. Étant donné que tous les indices apparents vous désignaient, que mon dossier sur le véritable assassin n'est pas encore complet et que les journaux exigeaient une arrestation immédiate, vous étiez un candidat tout indiqué.

— C'est charmant pour moi, dis-je. Et quel est au juste le véritable assassin ?

— Ann Wertzler.

— Là, vous décrochez la timbale en plaqué or, dis-je. Or, il se trouve qu'Ann Wertzler ne m'a pas quitté de toute la nuit.

— C'est ce que vous croyez, dit Madison souriant. Expliquez-lui, Magwood.

Magwood se dandine d'un pied sur l'autre, puis se racle la gorge.

— Eh ben voilà, patron, débute-t-il comme un automate. Vous m'avez chargé de filer Lawson hier soir. Une fois déposé par vous à Hollywood, il a sauté dans un taxi pour revenir chez les Wertzler. Et il y était encore ce matin à quatre heures quand vous m'avez dit de rappliquer en ville pour le meurtre de Kransky.

— Et à part ça, Magwood ? demande Madison.

— Sur le coup de deux heures, la gonzesse, M^{me} Wertzler, sort de chez elle en trombe au volant de sa bagnole ; je vous préviens de la chose par téléphone, mais vous me dites de pas bouger. Deux heures après, elle revient et tout reste peinard dans le secteur jusqu'à ce que

je vous appelle et que vous me signaliez l'affaire Kransky.

— C'est une mise en boîte ou quoi ? je questionne.

— C'est la stricte vérité, répond Madison.

C'est fou ce qu'elle peut se dépenser, ma cliente ! Je commence à comprendre plus clairement le rôle du mickey qu'elle m'a administré. Une fois *hors de combat* 2, je lui sers d'alibi parfait pour sa petite excursion nocturne. Je m'enquiers encore :

— Et Kransky y a passé pendant la période où Ann était absente de chez elle, d'après vous ?

— Nous avons trouvé son corps à trois heures et demie, dit Madison. Selon le coroner, la mort remontait environ à une heure. Ann Wertzer est partie de chez elle à deux. Êtes-vous capable d'additionner et de soustraire ?

— Seulement quand j'ai les arpions à l'air, je rétorque. Et comment se fait-il que vous ayez trouvé le cadavre si vite ?

— Votre voisin de palier a entendu du bruit. Il a prévenu le bureau de l'hôtel. On a alors trouvé Kransky et on nous a appelés.

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'Ann ait fait le coup ? je demande.

— Voyons, dit Madison, vous admettez bien que les trois crimes sont liés. D'abord, nous trouvons M^{me} Wertzer, seule chez elle, avec le cadavre de son mari qui s'est soi-disant fait sauter le caisson. Vous nous dites vous-même qu'elle est au courant des infidélités de son époux ; quant à vos efforts pour la mettre hors de cause, ils puent la combine d'une lieue. Ensuite, Inez Shadow meurt asphyxiée et, à première vue, il s'agit encore d'un suicide. Mais nous savons tous les deux que la porte de la cuisine a très bien pu être fermée de l'extérieur. La fortune de Wertzer devait revenir à Miss Shadow. Qui en hérite maintenant ? Ann Wertzer. Qui se trouvait en dernier lieu avec Miss Shadow ? Ann Wertzer. Pour finir, Kransky est poignardé dans votre chambre. Qui s'en va faire une promenade inexplicable à deux heures du matin ? Ann Wertzer. Je vous concède que le problème est subtil, mais sans aucun doute un homme jouissant de votre intellect est capable de le résoudre...

— Je viens justement de subir un test d'intelligence, fais-je. Mais pourquoi aurait-elle été saigner Kransky ?

Madison me considère comme si j'étais un coléoptère dans une éprouvette.

— Pourquoi ? répète-t-il. Pourquoi Kransky rôdait-il chez elle le soir où vous l'avez rossé à le laisser sur le carreau ? Qu'est-ce qu'il cherchait ? Peut-être M^{me} Wertzer avait-elle peur de lui. Peut-être savait-il quelque chose, et était-elle obligée de s'en débarrasser...

— En somme, histoire de se compliquer la vie, dis-je, elle file en douce et va lui faire la peau dans ma carrée.

Madison me gratifie de son petit sourire torve.

— Elle vous a choisi comme pigeon, Lawson, et vous avez parfaitement joué votre rôle. Vous étiez son alibi quand elle a liquidé son mari. Vous lui serviez de couverture quand elle a tué Inez Shadow ; quant au meurtre de Kransky dans votre chambre, c'était simplement un truc pour vous éliminer. En vous mettant dans le bain, elle s'imaginait être hors de cause. Si vous étiez venu nous raconter que vous aviez passé la nuit avec elle, elle aurait poussé les hauts cris en se déclarant grossièrement insultée ; vous n'auriez vraiment pas eu bonne mine, devant un jury, à essayer de traîner dans la boue le nom d'une veuve sans défense ! Et sans Magwood, vous seriez maintenant un pigeon flambé. Quel effet ça vous fait-il d'avoir une coquille vide à la place de cervelle ?

— C'est bien commode pour jouer les maracas, dis-je.

Mais la pression de la vapeur commence à monter dans ma cafetière et le tableau se dessine plus nettement. C'est si simple de lâcher deux mille dollars quand c'est tout ce que ça vous coûte pour coller un meurtre sur le dos d'une bonne poire ; si facile d'aguicher un cave quand on se prépare à l'expédier sur la chaise chauffante ! Mais est-ce bien le cas ? Stevie n'est quand même pas tombé de la dernière pluie. Pourquoi m'aurait-elle drogué ouvertement avec un mickey finn, quand une bonne séance de pattes en l'air m'aurait aussi bien endormi ? Je me souviens de son expression quand elle m'a dit qu'elle m'aimait. Elle ne sait pas jouer la comédie à ce point-là. Et que deviennent là-dedans les feuillets comptables de Benoit ?

— Lawson, déclare Madison, le moment est venu de vous mettre à table. Je vous avertis, je veux tout savoir. Même si M^{me} Wertzer vous a couvert d'or, ça ne vaut pas dix ans de prison. Actuellement, vous êtes déjà complice et vous devriez être poursuivi. Mais comme tout le monde peut voir que vous êtes victime de votre stupidité native et de votre rapacité, je passerai l'éponge si vous jouez franc jeu.

— Personnellement, je préfère jouer aux dames, dis-je, parce que j'ai un faible pour le sexe du même nom.

Il me foudroie du regard.

— Sous ce rapport, vous vous mettrez la ceinture, quand vous serez sous le costume rayé.

— Pas question, dis-je d'un ton conciliant. Si les tuyaux que j'ai peuvent vous servir, ils sont à votre disposition.

— Alors, racontez-moi tout ce que vous avez découvert.

Je décide de ne garder pour moi que le minimum.

— D'abord il y a quelques feuillets égarés, provenant d'un registre de comptabilité, dis-je. Ensuite un homme de loi qui en sait trop long et un agent d'affaires immobilières travaillé par une solide rancune.

— Allez-y, je vous écoute, insiste Madison.

— Commençons par Trefts, le dernier de la liste, à qui

appartiennent les terrains où Wertzer vendait ses bagnoles d'occasion. Il ne pouvait pas piffer Wertzer, qui l'avait escroqué dans les grandes largeurs et qui le maintenait dans la débîne grâce à ses contrats à la gomme et au sabotage de toutes ses transactions. Trefts était le mieux placé pour reprendre l'affaire de Wertzer en cas de décès de ce dernier, et il ne m'a pas caché qu'il le tuerait volontiers. Ensuite vient Whitmore, l'avoué de Wertzer. Il connaissait la fortune de Wertzer au quart de *cent* près ; il était au courant de tous les détails de ses affaires et, à mon avis, il est assez retors pour dénicher un joint lui permettant d'empocher le magot.

Madison lève une main.

— Je vous en prie, dit-il, épargnez-nous les détails inutiles. Je veux m'en tenir aux indices impliquant M^{me} Wertzer dans les trois meurtres.

— Vous n'avez pas entendu le plus beau, je reprends. Benoit veut donc mettre la main sur je ne sais quels feuillets de comptabilité et il se figure que je les ai. Hier ses tueurs me sont tombés dessus à bras raccourcis pour me faire dire où se baladaient les feuillets en question. Mais je ne peux pas révéler ce que j'ignore. Benoit s'imagine peut-être qu'ayant surpris Kransky chez Ann, j'ai raflé les documents que cherchait Kransky. Et il n'hésiterait pas à tuer pour se les approprier, je suis payé pour le savoir.

— Et vous n'avez pas ces papiers ?

— Non.

— Continuez, poursuit Madison.

— Là, j'arrive au vrai casse-tête, dis-je. Il se pourrait que l'affaire repose en partie sur le triangle Wertzer, Benoit et Partzman.

— Partzman ? demande Madison.

— Joseph Partzman, je précise, le producteur de cinéma.

Madison fronce les sourcils.

— Hé ! doucement, Lawson, dit-il. Partzman est un très gros bonnet. Si vous vous attaquez à lui, toute la police risque d'en subir le contre-coup.

— Laissez-moi finir, dis-je. Partzman était un ami de Wertzer. Ils avaient leurs écuries de course, leurs cercles, bref ils étaient du même milieu rupin. Je tiens de source sûre que Partzman payait à Benoit des sommes pharamineuses et je suis à peu près certain que Wertzer faisait chanter Benoit ou du moins qu'il essayait.

— Et comment, au juste, êtes-vous arrivé à toutes ces conclusions ? demande Madison.

— Ça, c'est mon secret, dis-je. Toujours est-il que quand j'ai prononcé le nom de Benoit devant Partzman, il a foutu par terre la moitié de son whisky. Il a essayé de se défilier en me racontant que Benoit avait mis d'office toutes ses salles sous son racket de

protection.

— Et après ? dit Madison. C'est impossible à prouver.

— Pardon, je reprends, au contraire. Et je vous fournirai cette preuve si vous faites quelque chose pour moi.

Madison examine longuement le plafond.

— Je n'ai pas à marchander avec vous, dit-il.

— D'accord, je réponds. Mais Wertzer opérait à Chicago avant de débarquer ici pour s'offrir du soleil et des blondes. Et je voudrais savoir ce qui lui est arrivé exactement à Chicago. C'est peut-être là-bas qu'on pourra tirer au clair ses relations avec Benoit et Partzman.

— Pourquoi vous acharner à mettre Partzman dans le circuit ? demande Madison. Vous croyez qu'il a tué Wertzer et les autres ?

— Il a déclaré qu'il se trouvait aux studios le soir où Wertzer a été rectifié. Si c'est exact, il est en dehors du coup.

— Alors pourquoi vous acharner sur lui ?

— Je ne m'acharne pas sur lui. Mais si Wertzer faisait chanter Benoit, Partzman risque d'être au courant.

— Laissez tomber, conseille Madison. Dites-moi plutôt ce que vous savez sur Benoit et revenons-en à M^{me} Wertzer.

— Madison, j'insiste pour que vous télégraphiez à Chicago. J'ai besoin de ces tuyaux.

Madison se renverse en arrière dans son fauteuil et prend un air pénétré, puis il sourit.

— Très bien, dit-il. Remettez-moi les feuillets comptables et j'enverrai le télégramme.

À mon tour d'afficher une attitude franche et loyale.

— Marché conclu, dis-je.

Madison se penche en avant.

— Que révèlent au juste ces papiers ? demande-t-il.

— Toute la combine de Benoit de A à Z. Vous les refilez aux Fédés, vous le coincez pour fraude fiscale et vous devenez un héros national.

Madison se tourne vers Magwood.

— Vous allez envoyer à Chicago un télégramme demandant un rapport complet sur Wertzer et tous ceux qui auraient pu se trouver en relation avec lui.

Magwood acquiesce d'un grognement et sort à pas pesants du bureau.

Madison semble plongé dans une profonde rêverie ; j'en profite pour lui piquer une cigarette dans son paquet et l'allumer. Je reprends ensuite :

— Si, par hasard, vous pensez toujours à Ann, est-ce que ça ne vous paraît pas bizarre qu'elle ait choisi un surin pour liquider un malabar comme Kransky ? Si la lame ne le saignait pas, juste au bon endroit, un type de son gabarit aurait pu démolir pas mal de mobilier

avant de rendre sa belle âme.

— Ça ne m'a pas échappé, dit Madison.

— Vous n'avez pas relevé d'empreintes sur le couteau ?

— Pas la moindre. Une arme curieuse, d'ailleurs, ce couteau. Avec sa forme baroque, on dirait un de ces poignards primitifs servant aux sacrifices rituels.

Je sens tous mes cheveux se hérissier.

— Montrez-moi l'instrument, dis-je.

Madison ouvre le tiroir inférieur de son bureau.

— Tenez, le voilà, dit-il en le lançant sur sa table de travail.

La lame curviligne fait environ vingt centimètres de long. Elle n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarette, affûtée comme un rasoir et l'acier est noirci par l'âge. Le manche massif et solide est en ivoire sculpté. C'est un manche très particulier. Mais je n'ai pas besoin de noter tous ces détails, car ce poignard m'appartient.

Je le considère pendant à peu près cinq secondes, puis relève les yeux.

— Madison, dis-je, vous tenez pratiquement l'assassin.

*

C'était le Frisé qui en avait eu l'idée. Nous étions voisins de couchette sur cette péniche de débarquement. Notre rafiote était ancré dans le golfe de Leyte vers la fin de la guerre et il s'était laissé dire qu'on trouvait sur l'île Samar des indigènes dignes d'intérêt... des indigènes femelles, bien entendu. Le Frisé était dérangé par l'envie de fréter un youyou et d'aller se rendre compte sur place. Comme, de toute façon, on croupissait dans le port sous un soleil de plomb, on résolut de passer à l'action.

Les femelles en question ne cassaient rien, mais nous avions bourlingué en haute mer depuis si longtemps que nous n'avions plus guère de points de comparaison. Nous fîmes tous les deux une foire à tout casser. Le Frisé passa vingt-quatre heures à batifoler sous les manguiers avec une mignonne bronzée à souhait et haute à peu près d'un mètre cinquante. Quant à moi, je me consacrai à des recherches ethnographiques plus élevées, du moins pendant un certain temps.

Deux membres masculins de la tribu arrivaient à baragouiner en petit nègre et je découvris que j'avais affaire à des guerriers. Ils ne s'étaient guère adonnés à leur sport favori depuis un bon nombre de lunes, puisqu'ils se trouvaient aux premières loges pour assister à une bagarre autrement spectaculaire. Mais ils se montraient d'humeur accueillante et tinrent à m'initier à leurs coutumes tribales.

Tout leur art de la guerre reposait sur le maniement du poignard. D'après une légende locale, un guerrier ne devait jamais tirer son

poignard sans faire couler le sang et ne devait jamais faire couler le sang de son ennemi sans faire également couler le sien. En conséquence, chaque individu mâle de la tribu se voyait nanti d'un poignard à sa majorité. L'astuce du poignard résidait dans le manche. Il était fait d'une défense de cochon sauvage, hérissée de barbes imperceptibles inclinées vers l'arrière et aussi acérées que des aiguilles. Le simple contact de la main sur la poignée ne permettait pas de les détecter, mais dès qu'on enfonçait la lame dans un corps quelconque, elles vous perforaient la paume de la main. La douleur était insignifiante, mais les piqûres se mettaient à saigner à flots. Les barbes étaient enduites d'un poison qui infectait les minuscules plaies, et quiconque se servait du couteau gardait une main en piteux état pendant des semaines. Ce petit dispositif était censé apprendre aux gosses que le maniement d'un poignard devait être considéré comme une affaire sérieuse.

Ils me présentèrent à leur chef et je me soumis docilement à l'épreuve, tandis que se déroulait la cérémonie qui faisait de moi un guerrier et un frère de sang. Aussi, quand, avec le Frisé, je remis le cap sur le golfe de Leyte, j'avais le fameux poignard passé dans ma ceinture.

C'est ce même poignard que Madison vient de poser sur le bureau. J'ai vu les mains de plus d'un de mes copains, deux ou trois jours après avoir joué avec ce poignard. Il n'y avait pas à s'y tromper sur les traces des blessures. Celui – ou celle – qui a suriné Kransky avec cet engin porte dans sa propre chair la signature de son crime.

Madison est resté suspendu à mes lèvres durant tout mon récit.

Il ramasse le poignard et l'examine avec attention.

— Ça, par exemple ! murmure-t-il.

En même temps, il l'empoigne par le manche, se lève, traverse la pièce et plante la lame d'un coup sec dans le rebord de la fenêtre. Puis il se redresse et contemple le creux de sa main et ses doigts qui pissent le sang. Il se retourne vers moi, très excité.

— Nous allons convoquer Ann Wertzer ici immédiatement, dit-il. Si une de ses mains porte les mêmes entailles, l'affaire est dans le sac.

Il se dirige vers le téléphone.

— Minute, dis-je. Je viens de vous faire une fleur. Si vous me rendiez la pareille ?

Madison s'arrête et me dévisage.

— Je vous écoute, dit-il.

— Laissez Ann tranquille jusqu'à ce soir.

— Pour quelle raison ?

— Rassemblez plutôt tout le monde. Ça vous permettra de passer en revue les mains de tous les suspects en même temps, et vous pourrez peut-être démolir ainsi la version de l'un des intéressés.

— Je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à examiner tout de suite les mains de M^{me} Wertzer.

— Pardon, dis-je, supposez qu'elle soit en cheville avec l'assassin. Si ses mains sont intactes, vous ne pouvez pas la coincer. Ensuite, comment vous débrouillerez-vous pour l'empêcher d'alerter le véritable meurtrier ?

Cette objection est un peu faible, mais l'essentiel, pour moi, c'est de gagner du temps jusqu'à l'arrivée des rapports de Chicago.

— Ça se défend, admet Madison après un instant de réflexion. Très bien. Je vais contacter toutes les personnes impliquées dans l'affaire et leur fixer rendez-vous pour ce soir, chez Ann Wertzer.

Soulagé, je m'étire en bâillant.

— Parfait, dis-je. Maintenant, si vous me faisiez ouvrir les grilles de cette bastille ? J'ai une envie terrible d'aller me taper un bon repas et de piquer un roupillon.

— Mais certainement, dit-il avec un sourire presque amical. Je vous demanderai seulement de me remettre ces feuillets de comptabilité.

— Demain, dis-je.

— Immédiatement.

— Non, demain sans faute. Je vous en donne ma parole.

— C'est une bien maigre garantie, réplique-t-il. (Mais d'un geste de la main, il me congédie.) Allez, filez, mais rappelez-vous : à vous de choisir, donnez les papiers, sinon votre licence saute.

Je pose la main sur le bouton de la porte quand il ajoute :

— Je vous fais prendre en filature, à tout hasard.

— Vous croyez que j'ai besoin d'une extra-lucide ou d'une chiromancienne pour deviner ça ? je lui demande.

— Disons plutôt une chiromancienne, réplique-t-il, mais ne me parlez pas de lucidité. Vous ne savez même pas le sens de ce mot !

Chapitre XIV

Revenu à mon hôtel, j'y suis reçu comme une altesse en transit. De toute évidence, le réceptionniste a dû apprendre à lire. Ma photo en première page des journaux, plus la révélation de mes relations avec Benoit, lui en ont mis plein la vue. Il me déroulerait des tapis sous les pieds s'il en existait la moindre trace dans la baraque. À dater d'aujourd'hui, je suis son Dieu.

— Mais, monsieur Lawson, articule-t-il, tandis que je lui réclame ma clé, je vous croyais en prison.

— J'y étais.

Il prend un air inquiet.

— Vous ne vous êtes pas évadé, au moins ?

— En un sens, si, dis-je. Quel effet ça fait-il sur la direction de trouver des macchabées égarés dans les chambres ?

— Eh bien, dit-il d'un ton incertain, M. James était un peu estomaqué. (Il observe une pause et j'ai l'impression qu'il va me demander mon autographe.) Mais vous avez vraiment tué ce type ?

— Écoutez, mon vieux, vous ne voudriez tout de même pas que je me trahisse ?

Je prends ma clé et attaque la montée de l'escalier, en le laissant cramponné à son comptoir.

Jamais je n'ai vu ma chambre si propre. Quand ils l'ont récurée, après le passage de Kransky, ils ont fait disparaître presque toute la crasse qui s'y était accumulée depuis des années. C'est tout juste si je reconnais le décor. Par endroits, on devine presque les dessins du papier qui tapisse les murs. Je préférerais encore mon taudis. La plupart des meubles ont été déplacés, à l'exception de la commode qui dissimule les deux articles auxquels je tiens le plus : les feuillets comptables de Benoit et ma bouteille d'Old Crow. Ils sont toujours là tous les deux. Les papiers de Benoit sont intacts ; en revanche, la bouteille de bourbon ne l'est pas, mais il reste encore au fond deux bonnes lampées, ce dont je me félicite. J'enfourne les papiers dans ma poche, le whisky dans mon estomac et appelle le central des abonnés absents.

Il s'en faut de peu pour que mon ancienne ne tombe pas dans les pommes en apprenant que je suis en liberté. Elle n'a pas douté de mon innocence une minute. Elle me laisse entendre que certains feux brûlent toujours, au cas où j'aurais envie de venir me réchauffer à leur flamme un de ces soirs. Je lui explique que le whisky, l'âge et le

surmenage m'ont rendu inapte à ce genre d'activités.

— À part ça, qui m'a appelé ? je lui demande.

— Rien que M^{me} Wertz, m'annonce ma bouillante standardiste. Je lui ai dit que tu étais en prison, mais elle n'a pas arrêté de te rappeler.

— Ça va, dis-je, et je raccroche.

Je me demande pourquoi je me suis tant démené pour empêcher Madison de coffrer Ann. J'ai beau me répéter que c'est uniquement parce que je la crois innocente, je dois m'avouer qu'en fait, c'est parce que je l'ai salement dans la peau.

Et aussitôt je fais son numéro.

— Vous avez un mickey de prêt sous la main ? je lui demande quand je l'obtiens au bout du fil.

— Vous êtes sorti de prison ? dit-elle.

— Ça vous épate, hein ? Le pigeon n'est pas encore cuit.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Je veux dire, mon petit chou, que Madison avait posté un flic hier soir devant votre chaumière et si ce type était dehors, c'est parce qu'il savait que j'étais dedans. De sorte qu'il sait que je n'ai pas tué Kransky.

Un long silence s'ensuit. Je commence à regretter de lui avoir craché le morceau.

— Steve, dit-elle, vous mentez.

— Hélas ! non, je réponds. C'est la triste vérité.

Je la laisse débattre le problème un instant.

— Mais c'est magnifique, déclare-t-elle. Maintenant vous ne risquez vraiment plus d'être inquiété.

— Parce qu'il en était question, Ann ? je réplique. Vous saviez où j'étais, vous saviez que je n'avais pas tué Kransky.

— Bien sûr, dit-elle, mais ç'aurait pu être très gênant, vous ne croyez pas ?

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr. Même Kinsey, celui du rapport, n'en reviendrait pas !

— Steve, dit-elle, il faut que je vous voie.

— Je serai chez vous ce soir.

— Plus tôt que ça.

— Pas la peine de vous exciter. À ce soir !

Et je coupe la communication.

Je quitte ma chambre et vais faire un tour, sidéré par le sang-froid de cette souris.

Je déambule dans Main Street sans me presser jusqu'à ce que j'aie repéré le poulet chargé de me suivre. Je crois bien ne l'avoir jamais vu et il n'a vraiment rien d'un flic. Madison sait choisir ses bonshommes. J'attends le moment propice et saute prestement dans un taxi.

— Tournez le coin de la prochaine rue et stoppez net, je lance au chauffeur.

Il démarre en boulet de canon, vire à la corde dans un hurlement de pneus et bloque les freins. Je bondis sur le trottoir et lui colle un billet de cinq dollars dans la pogne.

— Maintenant continuez vers Hollywood comme si j'étais toujours dedans, dis-je.

— Comptez sur moi, répond-il.

Et il met les gaz.

Je vais me dissimuler dans l'angle d'une porte cochère et j'attends. Cinq secondes après, mon pisteur passe en trombe dans un autre taxi. Penché sur le siège avant, il tend le bras vers le taxi que je viens de quitter. Dès qu'il est hors de vue, je reprends ma marche jusqu'à la boutique d'un photographe et fais établir des photostats des papiers de Benoit. C'est dans ce but que j'ai semé mon ange gardien. Madison s'intéresserait sans doute trop à ma visite chez un photographe qui tire des photostats. Pendant que le type procède à ses opérations, j'appelle Lefty Johnson. Il est chez lui.

— Tiens, dit-il, salut, ô mes cinquante dollars !

— Ça t'intéressera peut-être d'apprendre que j'ai paumé le chèque récolté pour ce boulot.

— Tu me fends le cœur, dit-il d'un ton affligé. N'empêche que Lefty entend bien être payé.

— Ça va, Judas, je réponds, mais pas avant que tu m'aies affranchi sur ce qui s'est passé chez Inez Shadow hier soir. J'espère bien que tu m'as réservé certains petits tuyaux exclusifs sans les refiler aux flics.

— Tu parles !

— Alors rendez-vous chez Barney à six heures. Tu pourras m'inviter à croûter.

— Je te retrouverai chez Barney à six heures, d'accord, mais pour ce qui est de te payer à bouffer, tu peux te brosser !

Il raccroche. Lefty n'a aucune idée de l'étiquette à observer entre patrons et employés.

Entre temps, le photographe a terminé mes clichés ; il a réussi un boulot impeccable. Je lui refille dix dollars.

— Au cas où on vous poserait la question, dis-je, je suis venu ici pour me faire tirer le portrait.

— Bien, monsieur, dit-il en souriant.

Une fois dans la rue, je me dirige vers le bar le plus proche, mais je n'y parviens pas. Et c'est dans un autre bistrot, quelques kilomètres plus loin, et après un trajet éclair en taxi que je pénètre. Ce changement de programme imprévu m'a été imposé par le bris d'une vitrine de bijouterie. Le bijoutier en trépignait de fureur. J'avais beau passer devant sa boutique au même instant, je n'ai vraiment pas eu le

loisir de lui offrir mes condoléances, car j'étais déjà à plat ventre sur le trottoir et, deux secondes plus tard, au fond du taxi ultrarapide qui m'a amené dans le bar précité. Il semblerait que la vitrine en question ait dégringolé parce que quelqu'un avait fait un carton dessus ; or ce quelqu'un avait tiré d'une voiture noire qui passait devant le magasin. L'accident était dû au fait que le pruneau m'avait loupé, car il m'était destiné.

Quand je me retrouve effondré sur un bourbon à l'eau, au comptoir de chez Barney, j'en conclus que Benoit désire toujours récupérer ses papiers.

*

Lefty arrive à l'heure prévue. J'en suis à mon quatrième verre quand il fait son apparition.

— Salut, tueur, dit-il. Content de te revoir en circulation.

— Content d'y être, je réponds.

Et je détaille d'un œil complaisant ses quatre-vingt-quinze kilos.

Lefty a été un athlète superbe, mais il n'a jamais pu supporter les rigueurs de l'entraînement. N'empêche que ça fait encore plaisir de l'avoir comme coéquipier. Il s'installe confortablement sur un tabouret tandis que je réclame un verre à son intention. Une petite serveuse à la croupe rebondie prend nos commandes de steaks. On ne trouve rien d'autre à bouffer chez Barney, mais ces steaks sont d'un format impressionnant.

— Mon salaud, dit-il en me dévisageant, je ne sais pas ce que t'as fait au bon Dieu... Avec toute la publicité que tu récoltes, tu pourrais te présenter aux élections !

Je me marre.

— La chance a frappé à ma porte, dis-je. Les rupins que je fréquente ont assez de biffetons dans leurs fouilles pour en tapisser l'Empire State Building.

— Tu te rends compte ! Alors un type aussi lancé dans la haute ne devrait pas renâcler quand on lui réclame cinquante dollars.

— Plus tard, fais-je. Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ?

— Eh ben ! voilà, déclare Lefty. Je m'amène devant chez ta poule, Miss Shadow, vers les sept heures et demie. Je suis en train d'examiner la baraque quand un taxi s'arrête devant et dépose un bonhomme. Il va droit à la porte de la maison, alors je me planque dans les buissons et j'ouvre l'œil.

— À quoi ressemblait-il ?

— Taille moyenne, bien sapé, entre trente et quarante piges. Je l'avais jamais vu. Arrivé sur le perron, il appuie sur la sonnette. La porte s'ouvre et il entre.

— C'est une bonniche qui lui a ouvert ?

— Non.

— Ça va, continue.

— Alors je me dis que je vais glander un moment dans les parages avant d'aller me présenter à ton Inez Shadow. Je poireaute comme ça dans les trois quarts d'heure, puis la porte s'ouvre et je vois ressortir le gars de tout à l'heure avec une gonzesse. D'abord je me dis que c'est Inez Shadow, mais quand je la vois de plus près, je m'aperçois que je fais erreur. Ils grimpent tous les deux dans un cabriolet Lincoln ; la souris se met au volant, et ils démarrent. J'attends peut-être un quart d'heure, puis je monte les marches et je sonne. Je garde le doigt sur le bouton et j'entends carillonner à l'intérieur, mais personne se manifeste. J'essaie d'entrer, mais la porte est fermée à clé. Je fais le tour pour repérer la porte de service ; elle est bouclée aussi. Alors, je me dis : merde après tout ! et je recommence à faire le pet, pendant une heure à peu près.

» Au bout de ce temps-là, je commence à devenir curieux, je vais resonner, et je vérifie de nouveau les portes. Quand je me trouve à la porte de service, je sens le gaz. Là je pige d'un seul coup. J'enfonce la lourde et je trouve la poule. Je ne sais pas si elle est morte ou non, mais si elle l'est pas, elle est vraiment trop chouette pour que je la laisse crever, alors j'appelle une ambulance, les flics rappliquent en même temps et tu sais le reste.

Lefty allume une sèche et considère d'un air morose le fond de son verre. J'essaie de faire le point. Ce type qui est arrivé seul et reparti avec Ann pose un nouveau problème.

— Après le départ de ce type et de cette gonzesse, je demande à Lefty, es-tu sûr qu'ils ne sont pas revenus ?

— Sûr et certain.

— Essaie de réfléchir, Lefty. Donne-moi un détail pour identifier ce bonhomme, n'importe quoi.

— Là, j'ai ce qu'il te faut, mon pote.

— Alors ?

— Et ça vaut cinquante dollars. Écoute, Steve, je te fais confiance, d'accord ; mais franchement je te crois pas solvable. File-moi le pognon et je t'affranchis.

Je sors deux billets de vingt et un de dix et je les pose sur le bar tout en ayant bien soin de les retenir du bout des doigts.

— Alors qui est-ce ?

— Quand le gars s'est amené, Inez Shadow lui a ouvert et elle s'est exclamée, comme si elle en revenait pas : « Monsieur Whitmore ! »

Je pousse les cinquante dollars vers Lefty.

Tout en me rendant chez Ann après avoir récupéré ma Chevrolet, j'en profite pour réfléchir aux tuyaux de Lefty. D'après le ton qu'a pris Inez Shadow en ouvrant la porte, elle ne s'attendait pas à voir Joel Whitmore. Ann avait peut-être combiné sa visite à l'avance. Ce n'est sûrement pas une simple coïncidence si, juste après qu'Inez eut déclaré qu'elle se désintéressait du fric de Wertzer, subito presto l'homme de loi rapplique pour régulariser la situation. Bien entendu, si Whitmore a fait signer à Inez un document par lequel elle rend à Ann la fortune de Wertzer, on ne voit pas très bien pourquoi Ann aurait supprimé Inez. De toute façon, Ann et Whitmore semblent entretenir des relations plus intimes qu'elles ne devraient l'être, ce qui me rend encore plus antipathique Whitmore qui me l'était déjà. Le chiendent, c'est que s'ils n'ont pas fait le coup tous les deux, une tierce personne a dû pénétrer dans la maison, alors que Lefty la surveillait. Après tout, Inez s'est peut-être bel et bien suicidée. Mais ça paraît absurde quand je repense à l'insistance avec laquelle elle réclamait un garde du corps. Elle avait la trouille et ne semblait pas du tout prête à se supprimer. Plus je songe à Whitmore, plus je suis persuadé qu'il joue un drôle de jeu. Il en sait foutrement plus long qu'il ne le prétend, et je n'en veux pour preuve que sa visite à Inez.

Le modeste palais Wertzer à Encino est illuminé comme un arbre de Noël. Huit ou neuf bagnoles sont déjà garées devant l'immeuble quand j'arrive et je constate à ma montre que j'ai un quart d'heure de retard. Vu la solennité des circonstances, je me présente à la grande porte d'entrée et je suis introduit dans un living-room de la taille de Carnegie Hall. Toute la petite famille est rassemblée. Chacun sirote son verre et la conversation semble brillante et animée. Whitmore et Ann sont confortablement installés l'un près de l'autre sur un divan. Benoit et Partzman échangent des plaisanteries comme deux membres appartenant au même cercle très fermé. Madison et Magwood, assis dans deux fauteuils, se contentent d'attendre. Et Trefts est tout seul dans son coin. C'est lui qui attire aussitôt mon attention. Il porte des gants. Tandis que Madison s'approche de moi, je jette un coup d'œil à Ann. Elle sourit et me salue d'un petit signe de tête, comme si nous nous étions rencontrés par hasard une ou deux fois. J'éprouve comme un vide au creux de l'estomac. Je le mets sur le compte d'une mauvaise digestion. Je salue l'assistance à la ronde, mais je ne suis pas précisément reçu comme l'enfant prodigue. Madison me prend par le coude, nous excuse tous les deux et m'attire dans le hall.

— Très joli, votre truc pour semer mon type, dit-il. Au fait, nous avons reçu la réponse de Chicago.

— Il a dû se gourer, je réponds.

Puis j'ajoute :

— Alors, quelles nouvelles ?

— Partzman était le trésorier secrétaire de Wertzer dans une société fiduciaire de Chicago dont la raison sociale était Wertzer et Cie. Quelques centaines de milliers de dollars appartenant à de multiples clients ayant disparu, l'oncle Sam a enquêté. Wertzer a été blanchi, mais Partzman a écopé de deux ans de taule. Il a fait son temps, est venu s'installer ici et, depuis, s'est tenu à carreau.

— Il a fait un sacré rétablissement ! dis-je. En tout cas, cette histoire lui fournit un motif. Wertzer pouvait le ruiner de réputation, peut-être même lui avait-il collé toute l'affaire sur le dos.

— C'est bien ce que Partzman a affirmé au tribunal.

— Son alibi le met hors de cause, dis-je. Vous l'avez vérifié ?

— Oui. Il est parfaitement valable.

— Et pour Benoit, qu'est-ce que ça a donné ?

— Rien.

Madison m'observe avec attention. Je reprends :

— Et quoi encore ?

— Je m'en vais interroger tout le monde sur les trois meurtres. Surveillez les mains et voyez si vous pouvez repérer les traces laissées par le manche du poignard. Vous avez remarqué que Trefts portait des gants ?

— J'ai remarqué, dis-je.

Nous retournons dans le living-room.

Madison nous fait asseoir tous les six en demi-cercle : moi, Ann, Whitmore, Trefts, Benoit, et Partzman. Le grand magnat du cinéma en impose vraiment par sa seule présence. Je me demande quelle bataille Madison a dû livrer avec sa conscience avant de l'amener ici. Il y était obligé, à vrai dire, étant donné les tuyaux de Chicago.

Madison commence par Trefts.

— Voulez-vous ôter vos gants, je vous prie, lui dit-il.

Trefts paraît interloqué. Je ne lâche pas les cinq autres des yeux. Toutes les mains restent immobiles.

— Si vous permettez, dit Trefts, je préférerais les garder.

— Vous avez une raison spéciale ? demande Madison.

— Oui, répond Trefts avec un sourire embarrassé. J'ai attrapé une vilaine infection au contact d'un buisson de sumac et mes mains ne sont pas présentables.

Il est clair que Madison croit tenir la bonne piste.

Curieux, je n'aurais jamais eu l'idée de soupçonner Trefts. Il n'a vraiment pas une tête d'assassin.

— C'est très regrettable, dit Madison avec un sourire froid. Et comment avez-vous attrapé ça ?

Trefts hausse les épaules.

— Dans le fond de mon jardin, je crois bien, dit-il. Je ne savais même pas ce que c'était avant d'avoir vu mon docteur.

— Vous avez consulté un docteur ?

— Cet après-midi. Il m'a conseillé de porter des gants. Cette infection est contagieuse.

— Je vous prierais néanmoins de les ôter, insiste Madison.

Trefts hausse de nouveau les épaules et commence à retirer ses gants. Pas de doute, ses mains sont dans un triste d'état. Rouges, enflées et couvertes de cloques. C'est tout ce qu'on peut en voir, car elles sont enduites d'une crème blanchâtre. Madison me fait signe d'approcher.

— Montrez l'intérieur de vos mains, ordonne-t-il à Trefts.

Ses paumes et ses doigts sont également boursoufflés d'ampoules. Je colle littéralement mon nez dessus, mais si par hasard le poignard y a laissé ses traces, elles sont totalement invisibles. Je relève les yeux vers Madison et secoue la tête.

— Vous pouvez remettre vos gants, dit Madison à Trefts.

Je retourne m'asseoir, tout en songeant que si Trefts porte effectivement les stigmates du poignard, il a dégoté un truc vraiment ingénieux pour les camoufler.

Madison attaque son boniment.

— Nous sommes en présence de trois meurtres, déclare-t-il, et nous avons des raisons de croire que ces meurtres ont été commis par la ou les mêmes personnes. Nous vous avons tous réunis, non pas que nous soupçonnions nécessairement l'un d'entre vous, mais parce que vos rapports avec les victimes peuvent nous aider à jeter quelque lumière sur leurs faits et gestes, aussi bien que sur les mobiles éventuels des assassinats. M. Trefts se trouve ici parce qu'il était en relations d'affaires avec Wertzer. Pour M^{me} Wertzer, cela va de soi. M. Benoit était le patron de Kransky, la troisième victime. M. Whitmore, lut, était l'avoué de M. Wertzer. M. Lawson était engagé comme enquêteur privé par M^{me} Wertzer. Quant à M. Partzman, il était le patron de Miss Shadow.

J'admire une fois de plus les dons de diplomate de Madison. À chaque nom qu'il cite, j'examine les mains de l'intéressé. Autant que je puisse en juger, personne ne porte les moindres marques suspectes.

— Je suis persuadé que vous me seconderez dans toute la mesure de vos moyens en vue de mettre un point final à cette pénible affaire, continue Madison. Je me vois dans l'obligation de vous poser des questions qui pourront vous sembler embarrassantes. Essayez de les considérer objectivement. Elles ne dissimulent ni soupçons, ni menaces, ni sous-entendus. J'ai simplement besoin de réunir des faits. Tâchez, je vous en prie, de ne pas vous formaliser.

Il sourit à son auditoire. Ce type-là finira sénateur. Il se tourne alors vers Benoit.

— La découverte du cadavre de votre employé, Kransky, dans la

chambre de Lawson, pose un sérieux problème. Si nous n'avions pas été renseignés sur les faits et gestes de Lawson à l'heure du crime, il en aurait probablement été inculpé. Monsieur Benoit, pourquoi Kransky se trouvait-il dans la chambre de Lawson ?

Benoit arbore l'expression d'un joueur qui se prépare à tirer une carte sur un coup de poker.

— Demandez à Lawson, dit-il. Après tout, il avait flanqué une raclée à Kransky la veille et Kransky n'était pas le gars à encaisser sans réagir.

— Vous ne l'aviez pas envoyé vous-même chez Lawson ? demande Madison.

— Moi ? Pourquoi donc ?

— Lawson détient quelque chose qui vous intéresse. Vous pensiez qu'il cachait ce quelque chose dans sa chambre et vous avez expédié Kransky pour mettre la main dessus.

— Erreur, réplique Benoit. Vous savez déjà que j'avais passé la chambre de Lawson au peigne fin un peu plus tôt dans la soirée. Pourquoi répéter l'opération ?

— Qu'est-ce que vous vouliez soutirer à Lawson ? demande Madison.

— Deux billets pour les courses ! répond Benoit. C'est le seul renseignement que je puisse vous fournir. Le soir où Wertzer a été abattu, je suis resté dans mon bureau jusqu'à minuit. Quatre personnes au moins peuvent en témoigner. La nuit où Inez Shadow est morte, j'étais chez moi. (Il me gratifie d'un sourire.) Les quatre mêmes témoins vous le diront. Je n'ai pas quitté ma maison jusqu'au lendemain matin et l'un de ceux qui ont passé un long moment en ma compagnie cette nuit-là est précisément Lawson. Je ne sais pas du tout comment Kransky s'est introduit dans sa chambre. C'était d'ailleurs une tête brûlée ; et il a bien cherché ce qu'il a récolté.

Madison le considère avec attention.

— Il semble que Lawson serait fondé à porter plainte contre vous pour agression et séquestration, déclare-t-il.

Benoit sourit de nouveau.

— Voilà bien la gratitude, dit-il. J'invite cet individu chez moi pour parler affaires, là-dessus il se fâche, et démolit deux de mes hommes. C'est plutôt moi qui peux l'attaquer, et d'ailleurs il n'a pas le moindre témoin.

Madison connaît trop la musique pour insister et avoir la prétention d'enfoncer un mur de béton à coups de tête. Il se tourne vers Trefts.

— Vous m'avez déclaré que vous étiez au cinéma le soir où Wertzer a été abattu, dit-il. Et la nuit où Miss Shadow et Kransky ont été tués ?

Trefts semble pensif.

— J'étais chez moi, répond-il. J'ai lu jusqu'à dix heures environ et ensuite je me suis couché.

— Quelqu'un peut-il le confirmer ?

— Non.

Madison semble sur le point de poursuivre la discussion, puis il se ravise et s'écarte de Trefts.

— Monsieur Partzman, demande-t-il, quand avez-vous vu Miss Shadow pour la dernière fois ?

— Il y a plusieurs jours, aux studios, répond Partzman. Nous avons parlé d'un nouveau film et je lui ai proposé le principal rôle. Elle a paru emballée et j'ai décidé, provisoirement, de donner le premier tour de manivelle dans six semaines.

— Semblait-elle effrayée ou nerveuse ?

— Pas du tout. Inez était, comme toujours, très calme et charmante. C'était d'ailleurs l'une des comédiennes les plus équilibrées et les plus douées que j'aie jamais fait tourner.

— Vos relations avec Inez Shadow se limitaient-elles aux rapports professionnels ? demande Madison.

— Oui, certainement, répond Partzman d'un ton ferme.

Madison allume une cigarette et observe une pause. Puis il reprend :

— Pouvez-vous me préciser vos faits et gestes aux cours des nuits des meurtres ?

— Comme je l'ai déjà indiqué, je me trouvais dans mon bureau le soir où Wertzer a été tué. Je commence maintenant à croire que, chaque fois que je m'y attarde le soir, un nouveau crime est commis. Quand Inez et Kransky ont été tués, j'ai même passé la nuit au bureau. J'ai fait installer une chambre à coucher dans la pièce voisine. Vous pouvez vérifier mon emploi du temps durant ces deux soirées auprès des gardiens de nuit du studio et d'après les coups de téléphone que j'ai donnés de mon bureau.

Madison sait déjà tout ça ; ça se voit clairement à son air, mais ça lui plaît de se l'entendre confirmer.

— Vous connaissez bien M. Benoit ? interroge-t-il.

Personne ne tique, pas même Partzman.

— Très bien, répond-il.

— Vous est-il arrivé de lui payer d'importantes sommes d'argent ?

— Oui, dit Partzman.

— Pour quelles raisons ?

Benoit et Partzman échangent un regard, après quoi Partzman prend un air songeur. Des murmures s'élèvent à la porte du living-room et je vois Magwood en conférence avec un flic en uniforme. Le flic s'éclipse et Magwood se rue sur Madison comme s'il lui apportait

un message personnel d'Eisenhower. Nouveaux chuchotements. Madison se tourne vers Whitmore.

La porte s'ouvre de nouveau et le flic réapparaît, flanqué d'un chauffeur de taxi qui s'immobilise en clignotant des yeux sous la lumière et promène son regard autour de la pièce. Quand il arrive à Whitmore, il se fige.

— C'est ce gars-là ! s'exclame-t-il, le bras tendu ; je l'ai déposé devant la maison d'Inez Shadow sur le coup de huit heures, hier soir.

Chapitre XV

Un beau tumulte accueille cette déclaration ; aussitôt après, s'élève un bourdonnement animé de conversations. Madison cuisine un moment le chauffeur, et s'absorbe ensuite dans un entretien privé avec Whitmore. Ils s'isolent tous les deux au fond de la pièce. Quant au reste de la société, nous conservons nos places respectives. Puis Ann se glisse vers moi et me souffle à l'oreille :

— Steve, j'ai des embêtements.

— Vous êtes la championne de l'euphémisme, je lui réponds.

— Il faut que je vous parle, dit-elle. Venez dans l'autre coin de la pièce.

Je la suis.

Quand nous sommes installés, elle me regarde droit dans les yeux.

— Madison sait que j'étais sortie de chez moi à l'heure où Kransky a été poignardé, dit-elle.

— Moi aussi, je réplique.

— Steve, croyez-vous vraiment que j'aie tué Kransky et les autres ?

— Même dans le cas contraire, je réponds, que vaudrait mon opinion contre celle de milliers de personnes ? Madison est prêt à vous embarquer et je dois avouer que je ne l'en blâme pas. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je finis toujours par conclure que vous m'avez choisi comme pigeon. Le coup du mickey hier soir, votre petite sortie incognito et ce qui m'est arrivé à votre villa du bord de mer..., tous ces éléments prouvent assez que vous avez occis votre mari, Inez et Kransky et que vous comptez sur moi pour écoper à votre place. Or, c'est exactement le raisonnement que s'est fait Madison.

— Hier, vous avez tourné de l'œil, réplique-t-elle. Je ne vous ai pas drogué.

— Moi, tourner de l'œil, après deux verres ! Vous vous foutez de moi, non ?

— Il faut me croire ! dit-elle. Je ne vous ai pas drogué et je n'ai tué personne.

— Et votre virée nocturne en catimini ?

— J'avais reçu un coup de fil de quelqu'un qui voulait me voir. J'étais forcée d'y aller.

— Et qui est ce « quelqu'un », au juste ?

— Joel Whitmore.

— Whitmore ? Qu'est-ce que vous aviez de si important à vous raconter à deux heures du matin ?

Elle me regarde bien en face.

— Il menaçait de se suicider.

J'avoue que cette révélation chatouille ma curiosité, mais je n'ai pas le temps de l'approfondir. Madison et Whitmore rejoignent le groupe. Madison a des problèmes. Ça se voit à son air déconcerté.

— Madame Wertzer, dit-il, voulez-vous me dire où vous étiez ce matin entre deux et quatre heures ?

Ann répond sans ciller :

— J'ai passé une partie de ce temps dans l'appartement de M. Whitmore.

Benoit se met à glousser.

— Quel motif a bien pu vous inciter à sortir du lit à deux heures du matin et à vous rendre chez M. Whitmore ? demande Madison.

Benoit continue à ricaner.

— Il s'agissait d'une question personnelle, répond Ann. M. Whitmore voulait me parler.

Benoit éclate de rire. Je songe sérieusement à aller l'assommer, mais finalement je renonce à mon idée, non sans regret.

— Est-ce que vous aimez Whitmore ? demande Madison.

Whitmore donne l'impression d'attendre avec intérêt la réponse.

— Non, dit Ann, après un instant d'hésitation.

— Mais lui vous aime et veut vous épouser ?

— Oui.

— Et vous avez repoussé ses avances ? Il vous a donc appelée ce matin en menaçant de se suicider et vous vous êtes rendue chez lui pour l'en empêcher.

Ann regarde Whitmore.

— Oui, répond-elle.

Une lueur traverse le regard de Madison.

— Vous n'êtes arrivée chez Whitmore qu'après trois heures, dit-il. Qu'est-ce qui vous a retardée à ce point ?

Ann paraît surprise, puis inquiète.

— J'ai fait demi-tour, répond-elle. J'ai simplement pensé que je ne pourrais pas supporter une nouvelle scène, et j'ai rebroussé chemin. Puis j'ai eu des scrupules, et me suis décidée à y aller quand même.

— Je vois, dit Madison. Et plus tôt dans la soirée, quand vous êtes sortie de chez Inez Shadow avec Whitmore, vous avez insisté pour le faire descendre de votre voiture à quelques centaines de mètres de la maison. Pourquoi ?

— Il était en train de me faire une scène.

— Où vous êtes-vous rendue après son départ ?

— Chez moi.

— Vous n'êtes pas retournée chez Miss Shadow ?

— Non, bien sûr.

Madison semble tout content de lui. Je crois presque entendre le dé clic des menottes se refermant sur les poignets d'Ann. Peut-être l'entend-elle aussi. Elle semble terrifiée.

Madison prend Magwood à l'écart, confère un instant avec lui et, quand il revient, annonce que le spectacle est terminé, et que ceux qui le désirent peuvent regagner leurs pénates. Il n'esquisse aucun mouvement pour se rapprocher d'Ann et, du regard, elle m'indique qu'elle désire me voir rester. Benoit, qui se dirige vers la sortie, s'arrête à ma hauteur et m'annonce qu'il m'attend à son bureau le lendemain.

— N'y comptez pas trop, je lui réponds, ma dernière visite m'a suffi.

— Fixez vous-même le lieu du rendez-vous, alors.

— Disons neuf heures du matin à mon hôtel, je propose. Amenez-vous les poches pleines, mais de fric seulement, et sans ange gardien.

Il acquiesce et s'en va.

Ann me prévient qu'elle m'attendra dans la bibliothèque et, finalement, seuls, Madison, Magwood et moi restons dans la pièce.

— Passionnante soirée, je déclare à tout hasard.

Madison me transperce du regard.

— Donnez-moi les documents, dit-il.

— Ann est dédouanée ? je lui demande.

— J'ai télégraphié pour vous à Chicago, répond-il. Maintenant, remettez-moi ces feuillets.

J'enfonce une main dans ma poche.

— C'est Benoit l'auteur des trois crimes, dis-je. Vous pouvez le poisser pour fraudes fiscales et assassinats, par-dessus le marché.

— Les documents, je vous prie, insiste Madison, les yeux fixés sur ma poche bourrée de papiers.

— Je vous les donne séance tenante, si vous attendez demain après-midi pour ramasser Benoit.

— D'accord, répond Madison. Aboulez !

Je lui tends les photostats.

— Où sont les originaux ? demande-t-il.

— Je vous les remettrai aussi, mais demain dans la journée.

— Je ne vous conseille pas de faire le zouave, reprend Madison.

— Moi ? Pas de danger ! je réponds.

Il glisse les photostats dans sa poche.

— Une riche idée que vous avez eue de rechercher l'assassin d'après les entailles qu'il porterait aux mains, déclare-t-il. Si je vous disais que j'en ai trouvé ?

Je me sens tout excité.

— Sur qui ? je m'enquiers.

Il m'exhibe ses pognes ouvertes.

— Regardez. C'est peut-être moi qui ai fait le coup, hein ?... Bonne nuit, génial détective !

Ce gars-là est décidément bien caustique.

*

Ann, une bouteille de bourbon et deux verres m'attendent dans la bibliothèque. Elle est roulée en boule sur un divan, l'air à la fois indécis et bien à l'aise. Je m'assieds et avale d'une lampée la moitié de mon highball. Elle vient se couler tout contre moi et recommence son numéro de frotti-frotta.

— Passons sur les préliminaires, je lui conseille. Il ne vous reste guère de temps.

— Vous n'êtes pas rassurant, déclare-t-elle.

— Je peux vous en dire tout autant.

Elle me prend la tête dans les mains et m'embrasse. J'appréhende un peu sa morsure, mais je n'en savoure pas moins son baiser. Mes mains commencent à s'égarer. Pas d'erreur, le côté original de cette fille, c'est son art consommé dans le maniement de la douche écossaise. Au bout d'un moment, elle s'écarte.

— Ça vous plaît ? demande-t-elle.

— Ça me plaît beaucoup, je réponds. Mais revenons un peu aux choses sérieuses. Vous avez votre carnet de chèques sous la main ?

Elle semble un peu vexée.

— Pourquoi ?

— Parce que, dis-je, le moment est venu pour Lawson de toucher un petit supplément. J'ai encaissé au moins trois raclées dans cette affaire et vous avez si bien brouillé les cartes que Sherlock Holmes en personne ne s'y retrouverait pas. Et maintenant, vous allez me signer un chèque de cinq mille dollars.

— Pour quelle raison ? Vous avez l'air persuadé que je serai de toute façon arrêtée.

— Coupons la poire en deux, dis-je. Établissez le chèque de façon que je ne puisse pas le toucher si vous êtes inculpée de meurtre.

— Est-ce que c'est légal ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Remplissez-le toujours. Je ne le toucherai que si vous vous en sortez.

— Enfin, dit-elle, ça laisse du moins supposer chez vous un minimum de confiance... Très bien, ajoute-t-elle, après un silence, si vous me croyez innocente, le moins que je puisse faire, c'est de vous donner ce chèque.

Elle se dirige vers le bureau où, Kransky et moi, nous nous sommes expliqués et je lui lance, dans le dos :

— Innocente des crimes, peut-être. Mais innocente tout court,

jamais !

Une vague lueur commence à s'infiltrer tout au fond de mes méninges. Je n'en ai pas eu tout de suite très nettement conscience, mais en y songeant maintenant, je sais bien que c'est à ce moment-là qu'elle s'est manifestée. Les événements s'étaient succédé à un rythme tel, que je n'avais jamais eu le loisir de les étudier à tête reposée. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'en attendant Ann, vautré sur son divan, je songeais surtout aux cinq mille dollars qui me reviendraient si les crimes pouvaient être mis sur le dos d'une autre personne. Et j'espérais bien les coller sur celui de Benoit. De toute façon, si je pouvais blanchir Ann, je devenais du même coup capitaliste.

Elle revient dans la bibliothèque avec le chèque. Je le glisse dans mon portefeuille avec volupté, siffle le reste de mon bourbon et me lève.

— C'est pas que je m'ennuie, dis-je, mais il faut que je me tire.

— Steve, propose-t-elle, si vous restiez ici ce soir ?

— Vous êtes bien gentille, dis-je, mais demain, j'ai une grosse journée en perspective.

— J'ai peur, dit-elle.

— Vous aurez encore bien plus la trouille dans la cellule des condamnés où vous avez toutes les chances d'aboutir si je ne me mets pas sérieusement au boulot.

— Je vous en prie, dit-elle.

Sa façon de me regarder me rappelle son expression, la veille au soir, quand elle est devenue si pâle. J'ai dû ébaucher un geste vers elle, car l'instant d'après, elle est dans mes bras, cramponnée à moi. Je sens toutes mes bonnes résolutions fondre à ce contact et ça me fout en rogne. Pour un peu, cette souris m'embobinerait complètement. Pourtant Lawson n'est pas le genre à se laisser prendre aux pièges du sexe faible. Je me dégage de son étreinte et lui lance :

— Faites de beaux rêves !

Je gagne la porte ; elle me suit sur le perron sans rien dire. Je grimpe dans ma voiture et démarre tandis qu'elle me regarde partir, debout sur le seuil de sa demeure. Toutes les lumières sont allumées. Quand je tourne la tête, pour lui adresser un signe d'adieu, elle me paraît toute petite. À mi-chemin de l'autostrade, je manque faire demi-tour pour aller la retrouver, mais je résiste et continue à rouler.

*

À sept heures, le téléphone sonne. C'est le préposé à la réception de l'hôtel qui me dit bonjour. Je marmonne dans le récepteur et raccroche. Je me rendormirais volontiers jusqu'à la Saint-Sylvestre, mais je réussis à m'extraire en titubant de mon pyjama et je gagne la

douche. Cinq minutes sous l'eau bouillante, un jet d'eau glacée, une friction énergique avec une serviette et je me sens mieux. Par là-dessus, une bonne lampée d'Old Crow et je suis devenu un tout autre homme. Après m'être râpé la couenne et habillé, je dégringole dans le hall de l'hôtel. Mon copain le réceptionniste me salue d'un air épanoui et je me félicite d'avoir maintenant un tel prestige. Au coin de la rue, j'achète deux journaux et je vais m'envoyer des œufs au jambon au Thrifty's.

Le canard traite en long et en large de la question capitale : comment se fait-il que Madison ait relâché Lawson, le détective privé, dont la culpabilité dans l'affaire du triple meurtre ne semblait pas faire un pli ? Une vieille photo de moi figure en deuxième page, assaisonnée d'un éditto où l'éloquence le dispute à la fureur pour s'indigner que la municipalité octroie des licences de détectives privés à des individus sans scrupules et leur permette de trucider d'innocents citoyens. L'article est titré : *Permis de tuer*. Le texte ne révèle rien de bien neuf, si ce n'est une déclaration de Madison assurant que l'affaire sera élucidée d'une heure à l'autre. Le ton du papier est un tantinet sarcastique à ce sujet. Je ne me donne pas la peine de déplier l'autre feuille, mais j' imagine qu'elle soutient Madison à fond. Il est politiquement du côté du manche.

Le temps de regagner ma chambre, il n'est pas loin de neuf heures. Après quelques minutes d'attente, la sonnerie du téléphone retentit et l'employé de la réception m'annonce en bégayant d'émotion que Benoit est en train de monter. Je lui demande s'il est seul. Il l'est.

Dès que j'ai ouvert la porte, je constate que le roi des flambeurs semble l'image même de la prospérité. Il a l'air sorti tout droit des pages publicitaires d'une revue masculine ; un sourire jovial lui barre la figure d'une oreille à l'autre.

— Bonjour ! fait-il.

Je l'invite à entrer et époussette l'unique fauteuil.

— Soyez le bienvenu au Lawson Palace. Comme vous pouvez le constater, toute la domesticité est de sortie.

Il s'assied et embrasse le décor d'un bref coup d'œil.

— On est tout de suite fixé sur votre standing, dit-il.

— Il sera peut-être très amélioré quand vous sortirez.

— Peut-être, répond-il. (Puis il se penche en avant.) Vous les avez.

— Je les ai.

— Donnez-les-moi.

Je me mets à rigoler.

— Montrez-moi d'abord la couleur de votre fric.

Il sort un portefeuille bien rembourré, l'ouvre et en extirpe un billet de mille dollars, qu'il jette sur le lit. Puis il attend.

— Continuez donc, lui dis-je. Je vous ferai signe quand vous

devrez vous arrêter.

Il tire une autre coupure et la lance à côté de la première. Il me regarde. Je secoue la tête. Nous répétons le même manège. Quand nous en sommes à cinq unités, il commence visiblement à renâcler.

— Ça ira comme ça, dis-je. Au-delà d'une telle opulence, je perdrais les pédales.

J'enfonce la main dans ma poche, en sors les feuillets et les tends dans sa direction. Comme de l'autre main je m'apprête à ramasser les billets, ce que j'avais prévu se produit.

— Minute, dit-il.

Je me redresse pour voir l'œil noir d'un automatique braqué sur moi. Benoit secoue la tête.

— Quelle naïveté ! dit-il. Vous ne pensiez tout de même pas que vous pouviez m'extorquer cinq mille dollars en me faisant chanter, Lawson ?

Et comment, que je m'attendais à cette réaction ! J'y comptais même fermement. Il était certain que Benoit ne céderait pas au chantage. N'empêche que ça me fout en rogne.

— Je vous croyais régulier, Benoit, dis-je.

Il ramasse ses billets.

— Regardez-le disparaître, ce fric, dit-il. Et maintenant, décidez-vous.

— En somme, ça fait un double coup fourré, je souligne. Figurez-vous que Madison possède les photostats de ces papiers.

Ses yeux s'élargissent dans son visage figé.

— Espèce de fumier ! s'écrie-t-il.

Il essaie de m'assener un swing du plat de son automatique. Je n'attendais que ça. Je plonge sous son bras et lui expédie un crochet très sec qui l'atteint en plein dans les gencives. Il s'écroule en travers du lit. Je le relève d'une secousse et le sonne de nouveau. Après quoi, il me semble que je cogne encore un bon moment, mais dans une espèce de brouillard. Quand je me retrouve dans mon état normal, je suis avachi au fond du fauteuil en train de faire un sort à ma bouteille d'Old Crow.

Benoit est effondré dans l'autre coin de la pièce. Il donne l'impression d'avoir été victime d'un grave accident. Dès que le bourbon commence à agir, je ramasse le portefeuille tombé près du lit. Il contient la bagatelle de vingt billets de mille. J'en sors deux et rejette le portefeuille sur le plumard. Puis je reprends ma dégustation d'Old Crow.

Cinq minutes plus tard environ, Benoit commence à refaire surface. Il se soulève sur un coude et, d'un air furibond, contemple la pièce de son seul œil valide. Il en a pour une paie avant de ressembler de nouveau à une gravure de mode. À voir la haine qu'il distille à mon

intention, toujours dans la même position, j'acquies la conviction que je me suis fait un ami pour la vie.

— Donnez-moi à boire, dit-il.

— Tout de suite, je réponds.

Et je m'approche de lui avec la bouteille. Il tend la main. Et je lui colle une baffe.

— Vous avez descendu Wertzer, je lui dis.

— Ne faites pas l'idiot, réplique-t-il.

Je le gifle de nouveau.

— Et vous avez liquidé Inez Shadow, je reprends.

— Donnez-moi à boire, répète-t-il.

Cette fois, je lui colle mon poing dans la figure. Il laisse échapper un gémissement.

— Je vais continuer comme ça jusqu'à ce que vous vous décidiez, dis-je. Vous avez également rectifié Kransky.

— Vous vous trompez, répond-il. Je ne suis pour rien dans tout ça.

Je le frappe encore une fois. J'ai toute la journée devant moi. Je reprends donc :

— Un peu de jugeote, Benoit. De toute façon, avec vos papelards, vous finirez à l'ombre. Pourquoi déguster une raclée par-dessus le marché ?

— Ça va, dit-il, si c'est un mensonge qui vous arrange, je suis prêt à mentir.

— Je veux la vérité, dis-je.

— Alors, je n'ai rien à voir dans cette affaire, je vous le répète.

Je prends mon élan pour le frapper de nouveau, mais je m'abstiens parce que je commence à le croire. Et je me sens très affligé en moi-même pour Ann Wertzer. Je pose la bouteille à terre à côté de lui et m'écarte. Il se laisse basculer de côté et la vide. Puis en chancelant il se remet sur pieds. Un de ses yeux est complètement fermé. Deux de ses dents de devant manquent à l'appel et des filets de sang lui coulent aux coins de la bouche. Immobile, il me considère d'un air féroce. Je lui brandis les feuillets comptables sous le nez.

— M. Benoit le Grand Caïd, dis-je, votre portefeuille est sur le lit. Il y manque deux mille dollars que j'ai prélevés en échange de ceux qui se trouvaient dans le falzar que vous avez confisqué. Rempochez-le et foutez-moi le camp d'ici.

Il va le ramasser en titubant et se dirige vers la porte. La main sur la poignée, il se retourne.

— Vous avez commis une grave erreur, marmonne-t-il.

— Avouez toujours que j'ai fait un bel effort.

Il me crache à la figure. Un molard sanguinolent m'atteint en pleine poitrine. Je fais un pas pour me jeter sur lui, puis je m'arrête. Nous échangeons un regard chargé de haine.

— Caltez ! dis-je.
Et il sort.

Chapitre XVI

Madison m'appelle vers onze heures. Il paraît jovial et tout émoustillé.

— Rendez-vous au Hunter, à Hill Street, dans vingt minutes, dit-il. Non seulement je vous paierai un verre, mais je vous raconterai une histoire intéressante.

Il coupe la communication avant que j'aie pu approfondir cette énigme. Le Hunter est un petit bistro où se retrouvent les journalistes et les indics de police. J'ai déjà éclusé trois bourbons quand Madison apparaît ; dès le premier coup d'œil, je suis sûr qu'il tient les atouts maîtres. Il arbore un sourire triomphant et son air le plus crâneur. Je fais signe au barman de servir une autre tournée et de remettre l'addition à mon vis-à-vis. L'instant d'après, nous nous dévisageons par-dessus nos verres.

— Alors ? dis-je. Vous me voyez suspendu à vos lèvres...

Mais il paraît d'humeur à me faire languir.

— Dommage, dit-il, que l'idée de votre coup de sonde à Chicago n'ait rien donné. Ça s'annonçait bien au départ, en raison des rapports entre Wertzer et Partzman. Mais vous devrez bien convenir que Partzman n'est pas dans le coup.

— On dirait, en effet, je réponds.

— Et votre autre déduction remarquable, d'après laquelle Benoit aurait supprimé Wertzer parce qu'il le faisait chanter, pas de chance non plus de ce côté-là.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous l'auriez compris si vous saviez lire. Wertzer a volé ces papiers à Benoit parce qu'il craignait lui-même d'être victime d'un chantage. Tant qu'il les conservait, il ne risquait rien. Durant le régime de contrôle des prix, Wertzer vendait ses voitures au marché noir. Il ne pouvait pas déclarer cette source de revenus et conservait l'argent en liquide... en billets de mille dollars. Quand le gouvernement a décidé le recensement de toutes les coupures de mille dollars, Wertzer s'est trouvé coincé. Son seul moyen de les écouler, c'était par l'intermédiaire de Benoit. Benoit a consigné les transactions et il tenait Wertzer à sa merci.

— Bon, et alors ? dis-je. Ces papiers ne prouvent pas que Benoit a fraudé le fisc ?

Je lui tends les originaux.

Madison acquiesce.

— Si, certainement, dit-il, et je vous remercie. Benoit doit être arrêté à l'heure qu'il est.

— Dans ce cas, soyons logiques. Benoit n'aurait pas hésité à tuer pour récupérer ces documents.

Madison braque l'index sur moi comme s'il me visait.

— Vous, dit-il, vous n'êtes pas très intelligent, mais Benoit l'est, lui. Il connaît la théorie de l'équilibre des comptes. Il tenait Wertzer et Wertzer le tenait. Cette situation constituait, pour Benoit, la base d'une indéfectible amitié.

— À propos d'équilibre des comptes, dis-je, il n'aurait pas un peu équilibré le vôtre par hasard ? Vous avez l'air tout d'un coup si convaincu de sa pureté d'âme...

Le visage de Madison se ferme et, brusquement, j'ai comme une vision de ma licence s'envolant par la fenêtre.

— Voilà une réflexion parfaitement inepte, dit-il.

— D'accord, je concède. Vous n'avez aucun sens de l'humour.

— Benoit a des témoins pour prouver qu'il était ailleurs quand les trois crimes ont été commis, reprend Madison. Et même s'il n'en avait pas, ça ne changerait rien. L'affaire est close.

— Close ?

Les atouts de Madison commencent à apparaître. Il affecte un air étonné.

— Vous ne saviez pas ? dit-il. Ann Wertzer a été arrêtée.

J'ignore quel plaisir Madison peut éprouver en me regardant changer de couleur quand il fait cette déclaration, mais la première pensée qui me traverse l'esprit, je le sais bien, ce n'est pas que je viens de perdre cinq mille dollars. Aussitôt, j'envisage plusieurs objections, mais j'ai le moral à zéro depuis que j'ai échoué dans ma tentative pour arracher des aveux à Benoit et je me contente d'encaisser sans réagir. Pendant ce temps-là, Madison me reluque d'un air glorieux, comme Hector devait contempler Achille.

— Surpris ? demande-t-il.

— Pas tellement, je réplique. Vous ne me faites pas marcher, je suppose ?

— Je reconnais que ce serait une excellente plaisanterie, mais ce n'est pas le cas, répond-il.

— J'imagine que vous avez tiré au clair certains petits points obscurs, par exemple : si Ann se trouvait avec Whitmore quand Kransky s'est fait rectifier, comment a-t-elle tué Kransky ? Où sont les marques du couteau sur sa main ? Comment a-t-elle fermé la porte de la cuisine d'Inez Shadow de l'extérieur, alors qu'elle est sortie par la porte d'entrée avec Whitmore ?

— J'ai éclairci tout ça sans grands efforts, répond Madison. M^{me} Wertzer n'est allée chez Whitmore qu'après trois heures. Kransky

a été tué à deux heures et demie. Les mains de M^{me} Wertzer étaient intactes parce qu'elle portait des gants, ce qui devrait paraître évident, même à vous, puisqu'il n'y avait pas d'empreintes sur le couteau. Et après son départ de chez Inez Shadow, ce soir-là, elle a immédiatement fait descendre Whitmore de la voiture. Pourquoi ? Pour la simple raison qu'elle avait l'intention de revenir assassiner Miss Shadow.

Je repense à toutes les pièces à conviction qui traînaient dans la maison d'Ann, à Malibu.

— A-t-elle avoué ? je demande.

— Non, répond Madison, mais elle y viendra.

— Vous comptez lui arracher des aveux par la force ?

— Ses nerfs lâcheront. Ça ne rate jamais.

J'ai l'impression que cette fois les carottes sont cuites. J'essaie de trouver quelque chose à dire, mais ça me paraît bien superflu. Le barman place devant nous deux autres verres. Je bois une gorgée du mien, puis tout à coup je me mets en boule et lance :

— Ce n'est pas elle !

— Oui, je comprends bien, répond Madison. C'était votre première grosse affaire.

— Gardez vos salades ! je braille. Je vous dis que ce n'est pas elle.

— Vous êtes mauvais joueur, dit-il, et têtu comme une mule.

Hors de moi, je me penche sur lui et lui lance une bourrade.

— Sans blague ? dis-je. Vous n'avez encore rien vu ! Ann Wertzer m'a engagé pour que je lui évite la cabane, et maintenant, elle est dedans ! Je vais l'en faire sortir moi, Madison, même si je dois vous mettre à sa place. Je voudrais que ce soit vous, l'assassin. D'une façon ou de l'autre, je m'arrangerai pour prouver que vous avez le crâne bourré de son, et j'espère même tomber sur un jury d'aveugles qui ne sera même pas foutu de le voir sortir de vos oreilles ! (Je me lève d'un bloc.) Allez-y, faites sauter ma licence ! dis-je. C'est pas ça qui m'arrêtera. Et ne vous donnez pas la peine de payer les verres !

Je plaque un billet de cinq dollars sur le bar et fonce vers la porte. Je trébuche contre une chaise et me rattrape de justesse ; j'entends alors cette espèce de salaud ricaner encore derrière moi.

*

Ce soir-là, je prends une muffée monumentale. Lefty me retrouve à l'hôtel à sept heures et nous mettons le cap sur Sunset Street où vivent les gens du gratin. Nous faisons des stations, de bar en bar, tout le long du trajet et, quand nous arrivons à destination, nous sommes déjà pas mal blindés.

J'ai passé l'après-midi à lire dans les journaux comment cette

sensationnelle affaire de meurtres a trouvé une conclusion non moins sensationnelle. Les articles déclarent qu'il s'agit, à l'origine, d'un meurtre par intérêt et que les deux autres n'étaient destinés qu'à le camoufler. Des effigies d'un Madison tout plein de lui-même s'étalent un peu partout. Les colonnes des canards sont truffées de déclarations où il explique comment il procède dans tel ou tel cas. Il fait vraiment figure de génie des temps modernes. Le dernier paragraphe comporte une brève allusion à l'assassinat commis dans ma piaule ; c'est l'unique passage où mon nom soit cité.

Cette version de l'affaire pue le truquage sur toute la ligne. Il est clair que le sort d'Ann est réglé d'avance. La seule initiative dont je me sente capable c'est de me foutre en rogne ; puis, en désespoir de cause, il me vient l'idée lumineuse de me saouler la gueule. Le temps que Lefty apparaisse, je suis fin prêt. Lefty est un gars qui ne travaille jamais si bien qu'assis sur un tabouret de bar, mais ce soir je n'ai pas besoin d'encouragement ; d'où toutes ces stations successives dans de multiples bistrots avant d'atteindre le Strip. Finalement, nous mettons le cap sur le Mocambo. La nuit est à nous et la perspective de coudoyer la fine fleur d'Hollywood ne nous fait pas peur.

Le Mocambo est l'une des boîtes les plus huppées du Strip. Son accès est strictement réservé aux manteaux de vison et aux gars qui roulent en Cadillac. Non qu'on exige une carte de membre à l'entrée, mais simplement à cause du coup de barre dont s'accompagnent les additions. Les tarifs prohibitifs sont destinés à décourager les touristes, si bien que les clients habituels sont pour la plupart des producteurs, des metteurs en scène et des vedettes tout à fait arrivées. Le reste se compose de producteurs, de metteurs en scène et d'acteurs prêts à dépenser leur dernier *cent* parce qu'ils crèvent d'envie d'arriver. C'est un de ces night-clubs où le maître d'hôtel est le personnage le plus imposant de la boîte ; l'atmosphère générale est celle d'un vaste plateau de studio. Je ne connais pas le propriétaire, mais il doit s'en mettre plein les poches car sa clientèle y lâche son pognon sans jamais sourciller.

Le portier affiche un air dédaigneux en me voyant parquer ma vieille carriole devant l'établissement, mais il change de figure quand je lui refile un billet de dix dollars. Il sait repérer un cave au premier coup d'œil. Une fois à l'intérieur, Lefty et moi nous nous perchons sur des tabourets de bar et reprenons notre opération biberon. Nous avons déjà éclusé deux verres de raide quand un soulographe expansif vient s'affaler sur le comptoir et commence à nous raconter l'histoire du type qui débarque dans une ville étrangère et y soulève une blonde capiteuse. Ils boivent un verre, s'en vont dîner et la soirée se termine dans l'appartement de la fille qui s'excuse et disparaît dans une pièce voisine. Après quoi elle revient à peine voilée de dentelle noire et

déclare au type qu'elle a quelque chose à lui montrer dans sa chambre à coucher... Mais je n'en saurai jamais plus long.

Une main se pose sur mon épaule et je pivote pour me trouver face à face avec une créature de rêve moulée jusqu'aux chevilles dans le satin.

— Voulez-vous m'inviter à danser ? demande-t-elle avec un sourire.

— Mais comment donc !

Elle me guide vers la piste tandis que je songe à l'effet irrésistible que je produis sur les dames.

Elle a un teint de lys et de rose, avec des cheveux noir de jais et un châsis aérodynamique. Quand je la tiens dans mes bras et commence à piétiner sur les trente centimètres carrés d'espace vital réservés aux gens qui font semblant de danser, je lui décoche mon sourire le plus conquérant.

— Voyons, dis-je, on s'est déjà rencontrés, par hasard ?

— Jamais, répond-elle.

— J'en ai de la chance d'avoir été sélectionné parmi tous ces mâles si bien sapés ! On devrait peut-être faire les présentations. Je m'appelle Steve Lawson.

— Je sais, répond-elle.

Nous continuons à nous trémousser. Je commence à me demander si je ne suis pas tombé sur une de ces poules qui ne peuvent pas résister aux gars dont la photo a paru dans les journaux. Peut-être que c'est mon soir de veine.

Je lui lance un regard filtrant à la Clark Gable.

— Comme on dit dans ce bon vieux Kentucky, chère amie, je lui déclare, je n'ai pas, moi, l'avantage de vous connaître.

Elle sourit.

— Je m'appelle Joan, dit-elle.

— Eh bien ! Joan, je reprends, vous venez d'illuminer ma vie. Cette nuit nous appartient. Nous allons danser, boire, nous amuser comme des fous... Nous allons oublier ce monde sinistre et ses stupides habitants. Nous allons construire une tour pour monter dans la lune, vous et moi, rien que nous deux...

— C'est ça, dit-elle.

— Nous verrons le lever du jour du sommet d'une montagne et offrirons nos visages à la brume du matin. Et nous reviendrons sur terre meilleurs et plus sages.

— C'est ça, répète-t-elle.

La musique s'interrompt. Elle me prend par la main et me conduit, à travers les tables, vers un coin de la salle. Elle s'arrête à une table où sont assises en rond cinq ou six personnes et commence à me présenter. Nous en sommes à la moitié du cercle quand je m'aperçois

avec étonnement que je serre la pince à Joseph Partzman.

— Bonsoir, Lawson, dit-il. Je vois que Joan a réussi à vous persuader.

— Et moi qui me figurais en train de la persuader moi-même ! je réponds.

— Ne vous froissez pas, reprend-il. Joan est très experte. Je vous ai vu entrer et j'ai pensé que ça vous plairait de venir boire un verre avec nous. (Il se tourne vers ma beauté fatale.) Je savais que Joan trouverait des arguments convaincants.

— Vous appelez ça des arguments ? je réplique.

Le garçon me glisse une chaise sous les fesses, je m'assieds et examine l'assemblée. Outre Joan et Partzman, elle se compose de deux gonzesses et de deux types. Les deux souris sont sorties du même moule : blondes, très jolies et prétentieuses. Les deux types ont nettement dépassé la quarantaine. Ils fument des cigares et traitent Partzman avec respect.

— Quel bon vent vous amène dans ces parages ? demande Partzman.

— Je viens me détendre les nerfs, dis-je. Vous devez savoir que l'énigme criminelle du siècle a été résolue.

Partzman opine du bonnet.

— J'ai lu ça dans les journaux du soir. Une affaire bien regrettable. Une des blondes se met à glousser.

— C'est vous le fameux détective privé ? dit-elle. Vous êtes mignon tout plein.

— Seulement aux lumières tamisées, je déclare. En fait, je suis laid à faire rater une couvée de singes.

— Il faut vous habituer à Lawson, explique Partzman. Il a un langage plutôt imagé.

Tout le monde rit poliment.

Le garçon pose un verre devant moi et tout de suite je m'humecte les gencives. Partzman allume un cigare et me dévisage à travers un nuage de fumée.

— Je dois vous avouer, dit-il, que quand j'ai appris votre arrestation, j'ai bien cru que j'avais reçu un assassin dans mon bureau.

— On ne peut pas vous en vouloir, dis-je. On ne trouve pas un macchabée dans la chambre de n'importe qui.

— Ça s'est plutôt mal terminé pour vous, dit-il.

— Plutôt.

— Mais vous avez dû donner un sérieux coup de main à la police pour élucider l'affaire.

— Si sérieux, je réplique, qu'ils envisagent de me faire sauter ma licence. D'ailleurs, ils n'ont rien élucidé du tout.

— Vraiment ? dit Partzman. Voilà qui est intéressant.

L'orchestre se remet à jouer. Je me tourne vers Joan et lui dis :

— Bébé, allons tâter de cette rumba.

Je m'offre une ribambelle de danses avec ma brune atomique. De temps en temps, nous allons faire un tour au bar, où je me vois forcé de présenter Lefty qui essaie immédiatement de nous coller au train. Je ne connais qu'un moyen de le convaincre, la violence, et je ne suis pas d'humeur à l'employer. Nous nous contentons donc de le semer. Il est d'ailleurs trop schlass pour insister.

Le whisky continue à couler à flots et je pousse au maximum mes avantages auprès de Joan mais, sur le coup de deux heures du matin, la bête qui ne sommeillait plus du tout en moi n'aspire plus qu'à en écraser profondément. Je vais décoller Lefty du bar et nous nous étayons mutuellement devant la table de Partzman pour prendre congé de l'honorable société.

— Bonne nuit, tombeur, me dit Joan.

— Soyez pas sarcastique, je réponds. Demain, il fera jour.

Partzman se lève de son fauteuil et me prend à l'écart.

— Lawson, me dit-il, je crois que vous avez reçu certains renseignements de Chicago et que vous les avez gardés pour vous. Vous m'avez également débarrassé des exigences de Benoit et je vous en suis reconnaissant. Dans le cinéma, nous sommes toujours à la recherche de jeunes gens entreprenants. Est-ce que cinq cents dollars par semaine vous intéresseraient ?

— Vous voulez dire quatre semaines par mois ?

Il sourit.

— Quatre semaines par mois.

— Quand est-ce que je commence ?

— Passez-moi un coup de fil demain. Voici ma carte pour vous y faire penser.

Il enfonce un bout de carton dans la poche de mon veston.

Lefty et moi sortons du Mocambo en titubant et en chantant en chœur. Je reste décalé de trois mesures et d'une demi-octave tandis que nous nous égosillons dans une interprétation déchirante de *l'Oiseau dans la cage d'or*. Je suppose que vous voyez vers qui vont mes pensées. Le portier me désigne d'un large geste ma Chevrolet comme s'il s'agissait du *Queen Mary*. Je lui colloque un autre biffeton de dix dollars parce qu'un type en passe de devenir un gros producteur de cinéma doit songer à soigner son standing. Nous démarrons dans le rugissement un peu asthmatique de nos six cylindres. Lefty salue le portier et quelques clients disséminés sur le seuil de l'établissement avec une version toute personnelle du cantique *Allez tous vous faire bénir !*, en substituant au mot bénir un terme beaucoup moins sacramentel.

Nous faisons un arrêt dans le premier bistrot venu pour avaler un

hamburger, puis Lefty décide de passer la nuit chez moi. Nous réveillons tout l'hôtel en montant jusqu'à ma chambre et, pendant une heure, nous nous bagarrons avec les draps et les couvertures pour essayer de résoudre ce problème épineux : comment deux poids lourds de quatre-vingt-dix kilos peuvent-ils occuper ensemble un lit à une place et demie ? Mais, au bout du compte, nous réussissons tout de même à nous endormir.

Je me réveille avec une gueule de bois du tonnerre de Dieu. Lefty est tout aussi vaseux. Nous nous douchons, nous rasons en échangeant des coups d'œil torves, quittons l'hôtel et allons nous écrouler à la gargote du coin pour nous taper un double bromo et des œufs. Puis je me plonge dans la lecture du journal que j'ai acheté sur le trajet pendant que la baraque s'empuantit d'odeurs de graillons.

L'affaire a été remise à la deux. L'odieuse criminelle est sûre de subir le châtiment mérité, mais comme il s'agit d'une femme, le rédacteur de l'article laisse entendre qu'elle s'en tirera peut-être avec une condamnation à perpète. Cette nouvelle me remonte le moral, mais je me demande bien pourquoi. Quelle différence y a-t-il entre le passage immédiat de vie à trépas et la réclusion dans une cellule jusqu'à la fin de vos jours ?

Lefty fait preuve d'une faculté de récupération étonnante. À chaque bouchée d'œufs au jambon, il remonte la pente.

— Stevie, mon gars, dit-il, maintenant que t'es plein aux as, si on allait faire un petit tour à Las Vegas histoire d'essayer de récolter la grosse galette ?

— C'est pas une mauvaise idée, je réponds.

Et d'ailleurs, je le pense. Un fait est certain. Si j'ai la conviction que je ne peux plus rien pour Ann, je ne vais sûrement pas rester dans le secteur pour assister à son enterrement.

— Alors quand ? demande Lefty avec avidité.

Je le dévisage.

— Je suppose que je suis élu à l'unanimité pour financer cette petite excursion ?

— Ben forcément, ma vieille. Qui veux-tu que ce soit ? Je te ferai ramasser des millions, dès qu'on sera devant les tables de jeu de Vegas.

— Je vois ça d'ici, je réplique. Écoute, je vais te dire, donne-moi deux jours que je fasse un dernier essai pour débrouiller l'affaire Wertzer. Ensuite, on saute dans l'avion. On peut bien s'offrir ça ; ça fait pas une grosse différence.

— Sacrée vieille branche ! (Lefty m'assène une tape sur le dos et se lève.) Dans ce cas-là, faut que j'aille dire au revoir à deux ou trois copines. Je te laisse l'addition, hein, petit ?

Il sort du restaurant en roulant des épaules. Je reste un moment à siroter mon café et à lire le canard. Quand j'estime que le ménage a été fait dans ma chambre, je sors à mon tour, fais l'acquisition d'une bouteille d'Old Crow à la boutique du coin et retourne à l'hôtel. Une fois remonté dans ma piaule, je me remets à picoler, histoire de soigner ma cuite. Naturellement, cette idée-là m'obsède ; penser qu'Ann est accusée des trois crimes, ça me fout en l'air. Chaque fois que je pense à la condamnation qui l'attend, j'en ai les tripes nouées à me faire mal. Je n'ai pas réussi à lui faire cracher le morceau, mais je veux bien parier cinquante contre un que Benoit est à l'origine de toute l'affaire. Mais il est trop coriace pour se laisser manœuvrer par Madison, ou alors il est trop malin.

Je fouille dans mes poches à la recherche d'un paquet de cigarettes quand je tombe sur la carte de Partzman. Je me rappelle tout à coup que cinq cents dollars par semaine cash m'attendent à l'autre bout de la ligne téléphonique. Sans perdre une minute, je forme le numéro. Partzman se montre débordant de jovialité.

— Bonjour, Lawson, claironne-t-il. Comment va votre crâne ?

— Il est transformé en citrouille, je réponds. Est-ce que je rêve ou est-ce que vous m'avez bien offert la nuit dernière un boulot en or ?

— Vous ne rêvez pas, dit-il.

— Alors, j'arrive tout de suite.

Il se met à rire.

— Si vous attendiez plutôt deux heures et demie, suggère-t-il. Je n'aurai pas un moment de libre jusque-là.

— Deux heures et demie, dis-je. Je serai là.

Nous raccrochons. Je reste assis un moment à regarder par la fenêtre en réfléchissant à ma future carrière dans le cinéma, quand le téléphone me sonne sous la main. Je décroche de nouveau.

— Bonjour, dit Madison.

— Salut, je réponds. Je m'attendais à votre coup de fil. Quoi de neuf ?

— J'aimerais simplement savoir quels sont vos projets.

— Ça vous regarde ?

— Nous aurons besoin de vous comme témoin au procès de M^{me} Wertzer.

— Vous êtes sonné, ma parole ! dis-je. Vous ne pensez tout de même pas que je vais témoigner contre elle ?

— Quelle tête de cochon vous faites ! Je vous voyais comme témoin à décharge.

— Écoutez, dis-je, allez-y, faites-lui son affaire. Vous avez tous les atouts en main.

— Vous laissez tomber ?

— Je ne laisse pas tomber, je suis lessivé, c'est tout. Si les flics

n'ont pas assez d'estomac pour inculper Benoit de meurtre, c'est vraiment pas à moi d'essayer.

— Je savais que vous étiez bouché à l'émeri, mais je ne vous croyais pas si dégonflé.

— Qui c'est, le dégonflé ? je braille. Et pourquoi ce revirement subit ? Ne me racontez pas que vous avez des doutes maintenant ?

— Avez-vous revu M^{me} Wertzer ?

— Pas depuis qu'elle s'est fait ramasser.

— Elle est à la prison municipale et elle vous a fait demander.

— Vous croyez que je devrais la voir ?

— Je crois que vous devriez la voir, réplique-t-il.

— Pourquoi ?

— Je ne donne pas de leçons d'arithmétique élémentaire. Faites vos calculs vous-même.

Il raccroche et je suis son conseil aussi sec ; j'attrape mon chapeau et file droit à la prison.

Chapitre XVII

La gardienne m'escorte jusqu'au quartier cellulaire des femmes. Nous nous arrêtons devant une porte grillagée et je suis tout de suite frappé par la transformation d'Ann. L'uniforme de détenue la dépouille de son côté sophistiqué. Sans maquillage, je la prendrais plutôt pour ma petite sœur. Elle a déjà de la compagnie. Son visiteur est Whitmore. Ils se lèvent tous les deux tandis que la gardienne insère la clé dans la serrure ; si j'en juge par leur attitude, je ne suis pas accueilli comme le messie.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? questionne Ann d'un ton sec.

— Je me suis saoulé, dis-je. Mais je suis toujours convaincu que vous n'avez tué personne.

— Saoulé ! répète Whitmore avec mépris. (Il se tourne vers Ann.) Je vous conseille vivement de vous débarrasser de cet imbécile avant qu'il vous attire des ennuis supplémentaires.

L'envie me prend de lui coller ma main sur la figure, puis je décide de ne pas perdre mon temps.

— Madison m'a annoncé que vous vouliez me parler, dis-je à Ann.

Elle me dévisage, les yeux luisants de fureur.

— Ah ! vraiment ? réplique-t-elle. Trop aimable à vous d'avoir pensé à moi. Je vous ai payé assez cher pour ce travail. Je ne pensais vraiment pas être obligée de recourir à des messagers pour vous retrouver.

Je me sens très déprimé.

— Ce n'est pas ça, dis-je. Je serais bien venu tout de suite, mais ce n'est pas mon fort de tenir la main des gens. Madison a dédouané Benoit. Je suis au bout de mon rouleau.

J'ai l'impression qu'elle saisit mon point de vue, car je la vois se radoucir. Elle se laisse retomber sur sa couchette.

— Asseyez-vous, dit-elle en me désignant un tabouret.

Je considère Whitmore.

— Il a peut-être envie de partir tout de suite, dis-je.

— Certainement pas, réplique Whitmore.

— Il restera, intervient Ann fermement. Joel est mon attorney, et à en juger par la tournure des événements, il devra sans doute me défendre devant le tribunal.

— Bon, d'accord, dis-je. (Je décoche un coup de pied dans le tabouret de Whitmore.) Bougez-vous un peu ! je lui lance.

Ce salaud-là me tape sur le système. Il est toujours dans vos pattes.

Il se déplace et nous nous installons.

— Partzman est venu ici, m'annonce Ann.

— Pour faire des études d'atmosphère ? je m'enquiers.

— Il avait une idée en tête.

— Il vous a dit laquelle ?

— Il ne m'a rien dit, il m'a simplement posé des questions.

— Quel genre de questions ?

— Des petits détails sur les heures, les lieux, les coups de téléphone, qui j'ai vu, avec qui j'étais... Je crois qu'il visait un but précis.

Je sors un paquet de cigarettes de ma poche et le lui tends. Puis je le présente à Whitmore. Il décline mon offre.

— Partzman a sans doute peur que son passé remonte à la surface, dis-je. Il a fait deux ans de taule pour escroquerie quand il travaillait pour votre légitime à Chicago.

Ann frotte une allumette, mais je suis obligé de lui maintenir le poignet pendant qu'elle allume sa cigarette. Ça me fait mal au ventre, de la voir comme ça. Elle souffle un nuage de fumée.

— Ça lui donnait une excellente raison de tuer William, déclare-t-elle. Le chantage n'aurait pas fait peur à William.

— Peut-être, je réponds, mais l'alibi de Partzman est inattaquable. Il a prouvé qu'il se trouvait à son studio.

— C'est lui qui dirige le studio, n'est-ce pas ? C'est bien facile pour lui de donner des consignes à son personnel. (Ann me prend par le bras.) À mon avis, vous devriez vous en occuper, Steve. Je suis certaine qu'il en sait plus qu'il ne prétend.

Je rumine la question et secoue la tête.

— C'est ce que je me demande, dis-je. Mais il est sur le point de m'offrir un job de cinq cents dollars par semaine. Alors, vous comprenez, je n'ai pas très envie de me le mettre à dos.

Du coup, Whitmore sort de son mutisme.

— Vous ne voyez pas à quel pauvre type vous avez affaire, Ann ? Il est mesquin, vulgaire, foncièrement mauvais. Il a vécu toute sa vie dans une seule chambre, avec une table et une chaise et maintenant, il ferait n'importe quoi pour de l'argent.

Je dévisage Whitmore avec insistance.

— Je ne savais pas que ça se voyait, dis-je.

Il me foudroie du regard. J'ai vraiment le chic pour prendre ce type à rebrousse-poil.

— Alors ? demande Ann.

— Eh bien ! voilà, dis-je (et je commence à croire que cette fois je tiens la bonne piste), à mon avis, vous devriez m'épouser.

Ann reste silencieuse un instant et se contente de me regarder. Ses yeux sont pleins de douceur, mais ils sont aussi voilés d'anxiété

comme si elle se sentait vulnérable. Puis elle regarde Whitmore, mais le visage de Whitmore s'est figé. Elle se tourne de nouveau vers moi. Ses lèvres frémissent légèrement.

— Vous le désirez vraiment, Steve ? demande-t-elle.

— Et comment ! je réponds. Le plus vite possible. Demain, ça vous va ?

— Ici, dans la prison ?

— Pourquoi pas ?

— Très bien, dit-elle, si vous parlez sérieusement.

Je viens sûrement de décrocher le titre olympique pour les propositions en style direct. Je me penche sur elle et lui pose un baiser sur le front.

— Il sait que vous serez exécutée, intervient Whitmore d'une voix sans timbre. Il fait ça uniquement pour votre argent.

Deux et deux font quatre et Stevie sait compter.

— Je vais aller trouver Partzman immédiatement, dis-je à Ann. Je ferai tout ce que je pourrai.

Maintenant, je tiens ma chance et je vois clairement comment il faut opérer. Whitmore se met à frapper sur les barreaux et à appeler la gardienne. J'entends son pas pesant dans le couloir et le cliquetis de ses clés. J'ai l'impression que je ferais mieux de partir aussi. À ce moment précis, je ne crois pas que je supporterais un tête-à-tête avec Ann. Je suis Whitmore hors de la cellule et envoie un baiser à Ann.

— À demain ! lui dis-je. Je viendrai avec le pasteur.

Elle acquiesce sans rien dire. Les pas pressés de Whitmore qui s'éloignent le long du couloir résonnent dans le silence.

*

J'appelle Madison d'une cabine téléphonique et le mets rapidement au courant de mon plan. Il y oppose un tas d'objections, mais je réussis finalement à le convaincre. Nous nous mettons d'accord pour établir une souricière aux Studios Worldwide, après quoi je raccroche et remonte dans ma Chevrolet. Tout le long du trajet, je ne cesse de surveiller le rétroviseur et j'y trouve la confirmation de mon intuition. Il n'est pas tout à fait deux heures et demie quand j'arrive aux Studios Worldwide. Le grand patron est occupé et une secrétaire guindée, aux cheveux mauves, m'installe dans un luxueux salon d'attente où j'allume une cigarette. Mais à l'heure pile du rendez-vous, je suis introduit dans le saint des saints.

Partzman, assis à son bureau, termine une conversation au téléphone. Avec un sourire, il me fait signe de m'asseoir. La discussion roule sur je ne sais quels droits d'auteur, mais il y coupe court et raccroche.

— Me voilà, frais et pimpant, dis-je, et prêt à encaisser vos chèques hebdomadaires.

Il sourit et me déclare :

— Il va falloir vous dénicher un travail digne d'un homme de votre calibre. Quelque chose de dynamique, en tout cas.

— Le moins dynamique possible, dis-je.

— Faire régner l'ordre dans les studios, ça vous dirait ? Vous voyez ce que je veux dire... les conflits syndicaux, les vols qui peuvent se présenter et, de temps en temps, un cas comme celui de Benoit.

— Ça me paraît dans mes cordes. Mais je ne peux pas commencer tout de suite. Je travaille encore sur l'affaire Wertzer. Elle n'est pas coupable.

— Oh ! fait-il en haussant les sourcils.

Et il se met à tripoter un cigare.

— Si je comprends bien, vous êtes allé la voir à la prison ? dis-je.

— C'est exact, répond-il. Je voulais savoir si mes histoires à Chicago s'étaient ébruitées. Grâce à vous, il semble que non.

— En tout cas, je reprends, je crois pouvoir l'innocenter.

Il considère le bout de son havane.

— Ça ne vous ferait rien de m'exposer votre point de vue ? demande-t-il.

— Je peux vous en donner les grandes lignes ; du moins si ça vous intéresse.

— On pourrait peut-être en tirer une idée de scénario, dit-il en souriant.

— À vrai dire, il s'agit surtout d'une hypothèse, je reprends. Elle est plus ou moins basée sur le principe de la prestidigitation où toute l'astuce consiste à détourner l'attention du public au bon moment. Par exemple, si vous voulez opérer de la main droite, vous attirez l'attention sur la gauche.

Partzman acquiesce.

— Et en quoi votre hypothèse s'applique-t-elle à ces trois meurtres ? s'enquiert-il.

— Admettons que le tueur soit représenté par la main droite agissante. Son problème est de faire converger l'attention sur quelqu'un d'autre, en l'espèce l'innocente main gauche, qui sera ainsi accusée du crime.

— Ça m'a l'air de tenir debout, dit Partzman. Et comment s'y prend-il ?

— Le truc essentiel en prestidigitation, c'est d'attirer l'attention sur la main gauche à l'instant précis où la main droite effectue l'escamotage. Appliquez cette théorie aux trois meurtres et vous constaterez que les faits et gestes du tueur devaient coïncider avec ceux d'Ann Wertzer dans le temps et dans l'espace. En d'autres termes,

il fallait qu'il soit avec elle ou très près d'elle quand les trois crimes ont été commis.

Partzman va se planter devant la fenêtre, l'air pensif. Puis il déclare :

— Mais il lui faut également un mobile.

— D'accord, dis-je, mais ce mobile n'est pas forcément logique. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un détraqué ; c'est pour ça que c'est un assassin.

— Mais enfin, il lui faut une raison,... l'âpreté au gain, la peur, la vengeance... quelque chose.

— Disons la rapacité, si vous voulez. Un amour démesuré de l'argent. Cette tendance, venant s'ajouter à un cerveau déréglé, engendre le crime.

— Je vois. (Partzman s'accoude à son bureau, bras croisés, et me considère d'un œil attentif.) Et quelles sont vos intentions ? demande-t-il.

— Tendre un piège.

Je vais jusqu'à la fenêtre et jette un coup d'œil au-dehors. Les vastes cours du studio sont relativement désertes sous le soleil de l'après-midi, mais, négligemment adossé contre le bâtiment le plus éloigné, je reconnais Madison. Il surveille la fenêtre et, en m'apercevant, lève une main en formant un O avec son index et son pouce réunis. Puis d'un geste il désigne le bâtiment derrière lui. Je reviens vers Partzman.

— À quoi sert au juste ce grand bâtiment, là-bas en face ? je lui demande.

— C'est un plateau, simplement. Nous venons d'y tourner un film.

— J'aimerais bien aller y jeter un coup d'œil.

Il hésite un instant, puis acquiesce :

— Mais pourquoi pas ? Quand voudriez-vous le visiter ?

— Tout de suite.

— Nous n'y tournons pas pour le moment. Vous n'y verrez rien qu'un décor vide.

— C'est justement ce qui m'intéresse.

Il se renverse dans son fauteuil.

— Je suppose que vous y tenez pour une raison importante.

— C'est là que je vais tendre mon piège, dis-je. Maintenant, nous n'avons plus qu'à y disposer l'appât.

— Nous ?

— Pourquoi pas ? Vous m'aviez dit que vous cherchiez des sujets de scénario.

Il réfléchit un petit moment, puis se lève. Une petite lueur s'est allumée dans ses yeux et je sens qu'il est dévoré de curiosité.

— Allons-y, déclare-t-il.

Nous quittons son bureau et nous engageons dans le dédale des couloirs du bâtiment principal. Le temps que nous émergions à la lumière du jour, je commence à me sentir un peu crispé. Je remarque à peine les aimables donzelles qui nous croisent en ondulant des hanches. J'examine rapidement les lieux, mais Madison a disparu.

Partzman me prend par le bras, mais je me dégage d'une secousse brutale.

— Écartez-vous, je dis. Ne vous collez pas si près de moi.

Il prend un air interloqué.

— Bon, d'accord.

Nous nous dirigeons vers le bâtiment où j'ai aperçu Madison tout à l'heure. Comme nous en approchons, il me semble voir fugitivement une silhouette tourner le coin, mais je n'en jurerais pas. Partzman atteint la porte et l'ouvre à la volée.

À l'intérieur, seules quelques lampes jaunâtres trouent la pénombre. On a dû tourner sur ce plateau un quelconque film d'anticipation, car dans un décor rocailleux, au milieu de buissons d'aspect étrange, repose une fusée interplanétaire sous un ciel violacé enjolivé d'un énorme disque lumineux. Nous sommes en pleine nuit martienne. Je laisse la porte entrebâillée et pénètre sur le plateau avec Partzman. Parvenus près de la fusée, nous nous dévisageons. Partzman a le souffle un peu précipité, mais, à part ça, il ne semble pas trop impressionné. Ceci dit, il n'y a pas de raison de lui faire courir des risques inutiles.

— Je vais rester ici, dis-je, comme si j'examinais cet engin. Allez vous poster là-bas, dans l'ombre, et surveillez la porte.

Il acquiesce, s'éloigne et sa silhouette s'estompe dans l'obscurité. J'inspecte le vaisseau de l'espace. C'est une carcasse entoillée peinte en blanc qui a autant de chance de voler qu'un cerf-volant sans ficelle, mais j'éprouve une drôle de sensation à m'imaginer dans ce monde fictif sur une autre planète, alors que, d'une seconde à l'autre, un événement bougrement réel va se produire.

La porte du bâtiment s'ouvre et se referme très doucement. À vrai dire, je l'ai senti plus qu'entendu. Une simple différence d'éclairage pendant une fraction de seconde peut-être. En tout cas, je sais que vient d'entrer dans la baraque un quidam qui ne s'y trouvait pas l'instant d'avant ; je reste immobile sans me retourner.

— Attention, Steve ! crie la voix de Partzman.

Je me laisse tomber à plat ventre. Simultanément une détonation retentit, la fusée émet un bruit creux, et je vois un trou apparaître dans la toile au-dessus de ma tête. Puis le grand ramdam se déclenche. Une fusillade nourrie se répercute dans tous les azimuts et des galopades résonnent sur les planches. Madison a dû mobiliser au moins une demi-douzaine d'hommes. Tout aussi soudainement qu'elle

a éclaté, la canonnade s'arrête. La voix de Madison vocifère :

— Lâchez votre arme et avancez, les mains en l'air !

Seul le silence lui répond. Je l'entends alors donner des ordres d'une voix étouffée.

Entre temps, j'ai réussi à me reculer dans l'ombre. Ça me fait un sale effet de jouer les cibles vivantes, sans même savoir d'où la mitraille partira. Je me traite de tous les noms pour ne m'être pas muni d'un pétard. Je scrute l'obscurité, en essayant de repérer Partzman qui ne doit pas apprécier cette petite séance plus que moi, mais je ne le vois nulle part.

— Nous vous donnons une dernière chance, crie Madison. Lâchez votre arme et avancez les mains en l'air.

Toujours le même silence.

Soudain une sorte de masse humaine déchaînée me dégringole sur le paletot. Un poing s'enfonce dans mon estomac, le canon d'un flingue me sonne en pleine tempe. Je lance un swing formidable, mais dans le vide. Un coup de pied me défonce le tibia, le canon du pétard s'abat de nouveau, cette fois à la base de mon cou.

— Vous m'avez possédé, salaud ! crache à mi-voix mon agresseur. Mais j'aurai votre peau !

Je me sens partir dans les pommes, mais je parviens à mettre tout ce qui me reste d'énergie dans un dernier gnon désespéré. Cette fois, je fais mouche. Le type bascule de l'estrade et s'affale sur le plateau en contrebas. Je l'entends se remettre debout dans l'obscurité.

L'instant d'après, je perçois un déclic, puis un bourdonnement, et le faisceau aveuglant d'un spot géant illumine la planète Mars. Prise dans le cône éblouissant de lumière, apparaît la silhouette d'un homme en complet marron, ramassé sur lui-même. Il plonge en avant tout en déchargeant son arme sur le projecteur. Il franchit une vingtaine de mètres avant que le tir de riposte n'arrête net son élan. Il s'abat lourdement en avant et vient bouler dans l'espèce de clairière où repose la fusée. Dans un dernier soubresaut, il pivote et s'immobilise sur le dos. Dans la lumière crue du projecteur, une grimace convulsive déforme ses traits figés.

Les hommes cachés aux quatre coins du plateau émergent de l'ombre. Je dénombre six flics en uniforme, en plus de Madison. Partzman surgit derrière la fusée et rejoint le groupe d'un pas précipité. Je m'époussette, parviens non sans mal à me maintenir debout sur mes jambes flageolantes et rejoins le gros de la troupe, au moment précis où Partzman s'écrie :

— Joel Whitmore !

Sidéré, il contemple le corps inerte à ses pieds.

Chapitre XVIII

Des journalistes se pressent dans tous les coins du commissariat et les ampoules des flashes explosent à tire-larigot. Barton et Pool eux-mêmes sont babas d'admiration. Madison y va de son speech glorifiant les efforts désintéressés que j'ai fournis pour la cause de la justice. Et je lui renvoie la balle avec un petit laïus sur les lauriers qu'il vient de moissonner pour le plus grand honneur de la police de Los Angeles. Les photographes vont jusqu'à nous prendre, Madison et moi, nous tenant par les épaules comme des vieux copains d'enfance. En fait, ça n'est pas le grand amour entre nous. Quand les interviews sont terminées, Madison me paie un verre. Je vois bien qu'il en a gros sur la patate.

— Je m'étais trompé sur votre compte, reconnaît-il. Je ne vous croyais pas très malin.

— Mais comment donc ! je réplique. Vous pensiez avoir l'exclusivité.

Il ne relève pas cette réflexion.

— En tout cas, reprend-il, nous n'aurions certainement jamais coincé Whitmore si vous n'aviez pas eu l'idée de monter ce piège. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Ann m'a affirmé qu'elle ne m'avait pas refilé de mickey la nuit où Kransky y a eu droit. Et si ce n'était pas elle, ça ne pouvait être que Whitmore. Je n'arrivais pas à piger pourquoi, puis je l'ai entendu faire une description curieusement précise de ma chambre. Il n'y avait jamais mis les pieds à ma connaissance ; il avait donc dû s'y introduire à mon insu, ce qui aurait pu se produire la nuit où il m'avait drogué. Auquel cas il serait tombé sur Kransky. Et du coup je me suis rendu compte que Whitmore traînait toujours dans les parages quand quelqu'un se faisait rectifier. Je me suis également souvenu qu'il était l'exécuteur testamentaire de Wertzer, le seul au courant des termes de son testament et que peut-être il était en bonne posture pour rafler le magot si tous les héritiers trépassaient. J'ai donc décidé de l'éprouver en lui laissant entendre que je risquais de devenir moi-même héritier. Quand j'ai proposé à Ann de convoler, j'ai tout de suite lu ma sentence de mort dans ses yeux. J'ai supposé qu'il me suivrait et passerait à l'action à la première occasion. J'ai donc provoqué moi-même cette occasion. Comment est-il entré dans les studios ?

— Il avait une carte de presse et nous avions déjà prévenu le portier de le laisser passer s'il se présentait.

— Ce type devait être complètement maboul, dis-je, pour s'imaginer qu'il pourrait refroidir autant de peuple et s'en tirer quand même.

Madison opine du bonnet.

— C'est bien ce qu'ont déclaré les toubibs de la commission médicale. Ils ont reçu ses aveux avant qu'il passe l'arme à gauche. Ça vous tente de les lire ?

— Vous savez bien que je suis illettré, non ? Donnez-m'en simplement un résumé.

— C'est à l'argent qu'il en avait, rien d'autre. Pour moi, il croyait vraiment y avoir droit. Il gérait la fortune de Wertzter depuis si longtemps... Son plan consistait à éliminer Wertzter et Inez Shadow, à faire endosser les deux meurtres à Ann et à l'expédier du même coup à la chambre à gaz. Vous ne vous êtes pas trompé. Le testament spécifiait que la fortune lui reviendrait en cas de disparition des héritiers. Il a pris rendez-vous avec Wertzter à sa villa et l'a abattu. Inez était par hasard au courant du rendez-vous et il lui fallait s'en débarrasser le plus vite possible. Il l'a menacée de faire un scandale si elle ouvrait la bouche. Quand il est allé la voir, ce soir-là, il a subtilisé une clé de la maison, et, après avoir quitté Ann, il est entré par la porte de service. Il a maintenu la tête d'Inez enfoncée dans le four du réchaud à gaz et il est reparti par où il était venu. Comment se fait-il que Lefty ne l'ait pas repéré, à votre avis ?

— Lefty, dis-je, était sans doute en train de dialoguer avec un cheval.

— Toujours est-il, continue Madison, que vous étiez le grain de sable dans les rouages. Vous aviez brouillé les indices à la villa de Malibu et il voulait savoir ce que vous teniez contre lui. Il vous a drogué et il est parti fouiller votre chambre. Kransky, qui vous cherchait, s'est amené. Whitmore s'est affolé et lui a planté votre poignard dans le dos. Je vous signale en passant qu'il portait des gants. Dommage pour Kransky que Whitmore ait eu votre couteau sous la main. C'est aussi Whitmore qui vous a canardé dans la rue. Il est d'ailleurs probable qu'il vous aurait laissé tranquille après l'arrestation d'Ann si elle avait décliné vos offres de mariage. Au fait, comment allez-vous vous tirer de cette situation ?

— Qui vous dit que j'en ai envie ?

Madison émet un petit gloussement, mais il le ravale aussitôt en voyant le regard que je lui lance.

— En tout cas, déclare-t-il d'un air pénétré, je me suis toujours douté que cette affaire finirait comme ça.

Maintenant c'est mon tour de glousser ; seulement moi je lui ricane sous le nez.

— Vous avez une girouette dans le crâne. Ce matin, ça faisait pas

un pli, Ann avait aligné les trois macchabées ; maintenant vous avez toujours su que c'était Whitmore. Croyez-moi, flicard, je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas pu vous coller toute l'affaire sur le râble.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— Quelle tête de cochon vous faites ! dit-il.

— Et vous, quelle tête de lard ! je répète.

*

— Steve, me dit Lefty, je te présente Mabel. Elle est du Kansas. Elle est venue rien que pour nous dire au revoir. Pas vrai, ma grosse ?

Lefty pince la joue d'une grande jument blonde bien rembourrée qui arbore une gueule d'enterrement.

— Mince ! fait-elle, vous êtes juste comme sur vos photos, monsieur Lawson.

— Il va falloir que je m'occupe de changer ça, je rétorque.

Ann et moi, Partzman, Lefty et la blonde du Kansas sommes réunis à côté d'un DC-3 à l'aéroport, et je suis loin de me sentir cafardeux. Je transporte une valise où deux chemises propres voisinent avec une demi-caisse d'Old Crow. Mon relevé de compte au fond de ma poche certifie que je me trouve à la tête d'un joli paquet de biffetons verts garés en lieu sûr ; une bonne provision de leurs petits frères fait une bosse confortable dans la poche de mon falzar. Partzman, qui nous a amenés Ann et moi à l'aérodrome, déclare que je lui ai donné une idée de film sensationnelle, se répand en compliments sur la façon dont j'ai démasqué Whitmore, me répète que mon boulot m'attend et m'adjure de revenir le plus tôt possible. Je crois que je me suis fait un ami influent. Ann et moi, bien entendu, avons conféré dans l'intimité pendant plusieurs jours au cours desquels elle m'a réglé mes services professionnels, sur quoi j'ai décidé de l'emmener à Las Vegas à la place de Lefty. Lefty n'a pas encore été informé de ce changement de programme.

Las Vegas étant une cité du mariage, Ann s'est souvenu de mes honorables intentions, mais, quand elle a abordé ce sujet, je lui ai suggéré qu'on ferait peut-être bien, pour ce premier voyage, de se contenter d'admirer le paysage afin qu'ultérieurement nous puissions convoler plus dignement. Je ne sais pas au juste comment elle a pris ça, mais à vrai dire, j'ignore moi-même la nature exacte de mes sentiments. Toujours est-il que nous sommes là, prêts à nous envoler vers le paradis des caves et des flambeurs.

— Lefty, dis-je, tu ferais mieux de rester dans le coin et de tenir compagnie à Mabel. Je n'ai que deux billets et M^{me} Wertzer utilise le second.

Lefty est effondré.

— Dégueulasse, parvient-il à articuler.

En revanche, sa copine est toute ragaillardie et se rapproche de l'élú de son cœur. Je tape sur l'épaule de Lefty.

— T'en fais pas, vieux. Je te rapporterai un souvenir.

Il me rend ma bourrade, un peu trop appuyée.

— C'est ça, dit-il. Je vais pas vivre en l'attendant.

Il n'est pas content du tout.

Une voix clame :

— Tout le monde à bord !

Je gratifie l'assistance d'un sourire d'adieu et pousse Ann devant moi jusqu'en haut de la passerelle. Nous atteignons presque la porte de l'avion quand j'entends quelqu'un m'appeler. Je me détourne. De l'autre côté de la barrière j'aperçois un petit gars en chemisette de sport rayée que Salvador Dali lui-même n'aurait pas inventée. C'est Jimmy, mon book, qui m'adresse des signaux en gesticulant.

— Hé ! braille-t-il, alors tu veux pas palper ton fric ?

— Je trouve que je me suis déjà pas trop mal débrouillé, je lui réponds en hurlant. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

— Je croyais que t'étais au courant, vocifère-t-il. Ton canasson, Coup de Veine, a payé soixante-quatre dollars.

J'aurais dû m'en douter. On ne prête décidément qu'aux riches.

— Donne ça à Lefty, je lui crie en le lui montrant du doigt.

Lefty s'épanouit. On est redevenus copains. Et la blonde se frotaille contre son épaule. Quand je l'entrevois pour la dernière fois, il semble essayer de persuader Partzman de se joindre à lui et sa souris.

Je suis Ann à l'intérieur de l'avion. La porte se referme. Nous nous regardons. Nous nous asseyons. Nous nous collons l'un contre l'autre. On aura de quoi s'occuper à Las Vegas.

Notes

[←1]

L'effigie de Lincoln figure sur les billets de cinq dollars.

[←2]

En français dans le texte.